Université de Strasbourg
UFR des Sciences Sociales
Département d'Ethnologie

"Le mouvement underground techno en Europe"

Lisa DIOTALEVI

Année universitaire 2008/2009

Mémoire préparé sous la direction de Denis MONNERIE

En vue de l'obtention du diplôme de Master Mention Sciences Sociales
Spécialité « Anthropologie Sociale et Culturelle »

Jury : Eric Navet, Michel Nachez

Juin 2009

Avertissement

Je souhaite préciser ici quelques détails qui éclaireront la lecture de cet ouvrage. Tout d'abord, il s'agit d'un projet de mémoire, qui même s'il est déjà avancé en terme de terrain et de recherches bibliographiques, nécessite encore de ma part un long travail de traitement des données dont je dispose déjà, mais aussi des rencontres et du temps passé avec des interlocuteurs que je commence seulement à connaître suffisamment pour entamer un travail de recueil de leurs expériences.

En conséquence, le travail présenté ici est assez hétérogène, certaines parties étant développées tandis que d'autres sont encore à l'état de projet. J'espère pouvoir mener à bien ces tâches au cours de l'année prochaine.

Mes interlocuteurs sont, comme l'exige la démarche ethnographique, protégés dans mon écriture par l'anonymat. Un sociogramme permet de connaître quelques données les concernant.

Voici les conventions d'écriture que j'utiliserai au long du dossier :

Texte général,

Parties narrées,

« Citations d'auteurs »,

« Extraits d'entretiens »

« Conversations électroniques »

- Les crochets [] sont utilisés pour signaler les interventions de l'interviewer.
- Mes interlocuteurs utilisant beaucoup l'argot, j'ai essayé d'en traduire un maximum, en notes, par des expressions plus courantes, afin que la compréhension soit facilitée pour tous les lecteurs.
- J'ai choisi une police différente du texte et des citations pour distinguer les propos recueillis sur des forums ou des pages en ligne. Ces propos sont d'ailleurs souvent écrits dans un style très particulier (langage sms, émoticônes) que j'ai conservé.

- Certains articles et ouvrages de ma bibliographie ont été consultés en ligne, à partir de versions html. Pour les citations que j'en ai tirées, je ne suis donc pas en mesure d'indiquer de numero de page, mais pour ces textes numérisés une simple recherche automatique de texte est possible pour retrouver les extraits que j'y ai choisis. Pour ces citations, l'indication **v.e.** (version électronique) remplace le numero de page et les références électroniques du document peuvent être trouvées dans la bibliographie.

Sommaire

Avertissement 2
Choix du sujet 6
Annonce du plan 12
Problématique 13
Etat de la question 16
Méthodologie 21
L'enquête ethnographique 24
Premier contact 27

I. Définir le « mouvement underground techno» dans le temps, l'espace, et la dimension sociale 29
A. Qu'est-ce qu'un mouvement ? 29
B. Historique 32
C. Les teknivals, des événements clés 53
D. Une dimension européenne, voire plus 55
E. Un îlot d'underground et un phénomène massif 57

II. Des pratiques collectives, un vécu individuel 63
A. Pratiques connexes 63
B. Pratiques principales 68

III. Groupes, réseaux, médias et codes 72
A. Les sound systems 72
B. Techniques et technologies de communication 79
C. Langages et modes d'expression 84
D. Vers une cybercommunauté 96
E. Humains et non-humains 97
F. Les réseaux du commerce de psychotropes 102

IV. L'environnement dans le mouvement, le mouvement dans son environnement : processus de différenciation d'une subculture dans la société environnante. 104

(Partie réalisée dans le cadre du cours « Conceptions de l'environnement » de Mme Lacaze, master 2, premier semestre)

A. Utiliser autrement le temps et l'espace.....107

B. La société environnante comme « matière première ».....120

C. Un autre espace pour s'affranchir de la culture dominante.....122

D. Sentiment d'authenticité et idéal d'autarcie culturelle.....125

V. La dimension symbolique : significations sociales dans l'univers des free parties 129

(Partie réalisée dans le cadre du cours « Modes sociaux de signification » de M. Monnerie, master 2, premier semestre)

A. L'esthétique.....129

B. Le mythe des Spirale Tribe et des travellers 140

C. Le spectacle vivant 148

D. De l'artistique au politique.....151

E. L'underground comme réaction à un contexte social et sociétal.....151

VI. Contribution à une réflexion théorique sur les contre-cultures. 157

Conclusion.....166

Remerciements.....169

Lexique.....170

Bibliographie 172

Index des auteurs et noms de personnes.....176

Table des matières.....179

Annexe : Sociogramme

Choix du sujet

"La société occidentale" : voici une formule bien souvent utilisée, aussi bien dans le langage commun, dans les médias, ou en sociologie, pour désigner un ensemble qui s'avère infiniment complexe et hétérogène, et qui se décline en une multitude de segments, mondes ou milieux sociaux, groupes formels et informels. Dans cette inépuisable constellation, les interactions offrent des possibilités d'exploration et de description qui peuvent nous permettre de mieux comprendre ce qu'est le lien social aujourd'hui, et comment se construisent les sous-cultures.

Le contexte actuel, un monde social en mouvement constant, nécessite notre capacité à travailler sur des phénomènes ou des ensemble d'événements, et non plus sur des faits culturels supposés persistants. Il y a presque quarante ans, G. Balandier soulignait la nécessité d'appliquer la démarche anthropologique à la connaissance du monde moderne:

> "Les mutations actuellement à l'oeuvre dans toutes les sociétés font que celles-ci, au moment où elles détiennent les moyens de mieux s'informer les unes les autres et de se mieux connaître, sécrètent l'exotique (le « dépaysant ») en leur propre sein. [...] L'étude des phénomènes désignés par le terme modernité ne résulte pas simplement d'une mode, elle répond à une nécessité immédiate. Toutes les sociétés présentes, et pour la première fois en même temps, ont à résoudre les problèmes qui naissent de ces mutations [...]. Toutes les sciences sociales ont à considérer ce problème de l'irruption de l'inédit, des alternatives radicalement nouvelles, des discontinuités ; le défi est donc théorique. Et dans la mesure où l'anthropologie se veut saisie globale, différenciée des démarches plus analytiques, elle peut contribuer à une meilleure définition et à une connaissance en profondeur de la modernité." (G. Balandier, 1971, v.e.)

Dans ma région natale, l'Est de la France, J'ai pu observer pendant plusieurs années un ensemble de phénomènes sociaux qui ont particulièrement éveillé ma curiosité: il s'agit des fêtes et rassemblements secrets et spontanés du milieu techno dit "underground[1]", aussi appelés "raves", "free parties", "teknivals". Le terrain que je propose

1 Underground : Souterrain, caché. Désigne les milieux culturels alternatifs, contestataires.

d'explorer ici relève de l'ethnologie du proche : Ce monde social auquel je m'intéresse rassemble des Anglais, Français, Italiens, Allemands, Tchèques, Espagnols... qui ont grandi en Europe, immergés dans leur culture. Ils sont pourtant entrés, à un moment de leur vie, dans une démarche de rupture avec leur environnement social et culturel hérité pour se rassembler et vivre une expérience communautaire et singulière, en marge de ce qu'ils appellent le "système".

Beaucoup de spécialistes en sciences sociales et en philosophie ont essayé de comprendre ce qu'est la techno, genre musical et artistique, sa place dans la société et l'histoire culturelle de l'Occident. Certains ont fait d'elle un avatar de la postmodernité. Ce n'est pas mon but ici que de me questionner sur ce genre musical en soi. Tout d'abord, mon travail concerne l'underground, qui n'est qu'une partie restreinte dans le grand ensemble que regroupe le terme « techno ». Ensuite, je me suis plutôt intéressée à la forme sociale de ce mouvement, en essayant de comprendre comment les personnes y agissent, comment les groupes se constituent ou s'organisent, et comment cet ensemble social est apparu et a progressé dans le temps et l'espace.

Partant d'observations sur le terrain et d'entretiens approfondis avec quelques membres de ce qu'on appelle communément le « mouvement tekno[2] », membres plus ou moins engagés et occupant différents rôles, je souhaite dans ce mémoire élaborer une description de ce mouvement qui puisse contribuer à éclairer la question théorique des contre-cultures et de l'underground.

Je m'intéresserai aux pratiques communautaires qui ont été inventées ou réinventées par ces individus au départ isolés dans leurs sphères familiales, pour se rassembler physiquement et mentalement , constituer une sous-culture avec sa cohérence propre.

Un tel sujet m'amènera à mobiliser des notions et concepts issus aussi bien de la sociologie que de l'anthropologie et de l'ethnologie, tandis que la méthode ethnographique me permettra d'explorer et décrire cette sous-culture avec le détail, la précision et le souci

2 Tekno : cet orthographe inventé par les teufeurs correspond au versant underground de la techno et sert à distinguer le monde des free parties de la techno au sens large.

d'authenticité qui lui sont propres, et que garantit l'investigation de points de vue subjectifs par l'enquête ethnographique. J'aborderai les concepts et les questions portant sur la fête, la danse et la transe, l'art, ou encore le nomadisme, que soulèvent les pratiques de l'underground techno, et qui ont déjà été largement développées dans des travaux sociologiques portant sur ce terrain. Cependant, mon axe de réflexion sera centré sur la constitution et la diffusion de cet ensemble culturel dans ses diverses facettes. Il s'agira également de replacer, pour le comprendre, ce phénomène dans son contexte, la société occidentale actuelle, ou du moins ce qu'elle a été dans divers états européens durant les vingt dernières années.

Ayant commencé à observer ces phénomènes vers 2000 (mais alors pas encore formée à l'ethnologie), j'ai la chance de pouvoir en poursuivre en temps réel une observation longitudinale. Apparues dans les années 80 en Grande-Bretagne, les free parties se sont répandues en France et dans divers pays d'Europe, trouvant leur apogée en France de 2000 à 2003. Aujourd'hui en 2009, la période de « mode » ou de massification des free parties est passée, et le mouvement ne regroupe plus qu'une quantité plus restreinte de passionnés qui trouvent encore des moyens d'investir des terrains pour faire exister les free parties. Cet ensemble de passionnés est cependant très étendu dans l'espace européen et apparaît comme un réseau d'interconnaissance et d'interaction entre les différents groupes ou sound systems[3] encore actifs. Leurs membres n'hésitent pas à parcourir des centaines - parfois même des milliers - de kilomètres pour rejoindre une soirée. C'est ce réseau, ignorant des frontières ou des distances, soudé par la communication électronique, qui se met à jour et prend soudain un aspect impressionnant lorsqu'un teknival surgit quelque part en Europe, rassemblant plusieurs dizaines de milliers de personnes en un lieu unique. Les organisateurs utilisent les nouvelles technologies de communication (principalement internet et gsm) comme média et développent, sur le web, des espaces numériques d'expression et de création. C'est tout cet univers underground, monde discret et pourtant effervescent, que je propose d'explorer dans mon présent travail, loin de la techno du grand public, des labels et des clubs.

3 Sound System : ensemble de teufeurs ou travellers regroupés par leur pratique de la fête, par une organisation et un matériel mis en commun.

Ce qui m'attire particulièrement vers ce sujet, c'est tout d'abord un vécu personnel de ces évènements festifs qui a éveillé ma curiosité. Par ailleurs, c'est aussi la chance de pouvoir explorer un sujet encore mal connu des sciences humaines. En effet, si de nombreux travaux, sociologiques ou ethnologiques, ont déjà été réalisés sur les raves (en France, plusieurs laboratoires de sociologie travaillent actuellement sur le sujet, souvent dans l'axe de la prévention des drogues en milieu rave), peu se sont intéressés de près à la question de comprendre comment ces pratiques sont apparues et se sont répandues. En outre, la plupart de ces travaux concernent le monde de la techno en général. Ils s'attachent à décrire ce courant musical et culturel dans son ensemble, aussi bien à travers les soirées qu'on appelait « raves » dans les années 90, les grandes soirées officielles organisées dans des salles de spectacle ou des discothèques, les parades au centre des grandes villes, qu'à travers le « versant underground », les teknivals[4] et les free parties, auxquels ils réservent souvent un chapitre ou un paragraphe assez peu détaillé. En fait, beaucoup de travaux sociologiques portant sur le milieu de la techno ont tendance à amalgamer le monde de la techno des grosses soirées commerciales et des grandes boîtes parisiennes (Rex Club etc..), aujourd'hui envahies par la mode « tecktonik », avec celui de l'underground, des free parties et des teknivals. Ces deux versants du phénomène techno semblent pourtant être, lorsqu'on les regarde de plus près, deux univers très différents sur le plan sociologique.

Les raves ont été décrites avec précision par A. Fontaine et C. Fontana dans *Raver* (1996), où elles réalisent une observation ethnographique des pratiques de danses et de transes collectives dans les soirées techno. Leur travail de précision décrit les aspects singuliers et significatifs des danses et des formes de production musicale et visuelles qui sont propres à ce mouvement culturel. Puis, en 2002, E. Racine publie *Le phénomène techno*, ouvrage dans lequel il rassemble des témoignages et des points de vue globaux sur la vague culturelle techno. Il assimile les soirées à des rassemblements rituels, en observant comment les participants se retrouvent, par quelles stratégies ils parviennent à se communiquer les coordonnées d'un lieu de rassemblement en échappant aux autorités. Plus tard, Mabillon-Bonfils publie plusieurs ouvrages sur les soirées techno.

4 Teknivals : rassemblements festifs à plus grande échelle qu'une free party, rassemblant plusieurs sound systems et se prolongeant généralement sur deux à cinq jours.

Ces travaux sont centrés sur des observations réalisées principalement en région parisienne, dans tous types de soirées techno, et les enquêtes y sont pour la plupart réalisées auprès de participants à ces soirées.

Je travaillerai dans ce mémoire plus spécifiquement sur le versant underground : les free parties, ou soirées illégales et secrètes, d'accès privé et de petite taille, et les teknivals, rassemblements nationaux et internationaux des adeptes de ces soirées, qui se déroulent presque toujours loin des zones urbaines. J'ai fait ce choix car le versant underground du mouvement techno semble obéir à des règles mal connues et très différentes de la sphère des musiques médiatisées et commercialisées. Même les travaux sociologiques ou ethnologiques qui existent aujourd'hui sur la techno renseignent mal sur ce petit monde à part, ses caractéristiques et son histoire.

Ma curiosité ayant porté dès le départ sur la façon dont ces pratiques sont apparues et se sont progressivement diffusées en Europe, à travers l'espace, les réseaux sociaux, et les frontières, j'ai été amenée à travailler plutôt avec les organisateurs de ces soirées, parmi lesquels l'histoire du mouvement est généralement mieux connue et plus personnellement vécue que parmi les participants aux soirées. On peut parler, comme le propose S. Queudrus dans *Un maquis techno* (2000), d'un mode d'engagement plus fort de ces organisateurs dans l'univers des free parties.

De petits groupes d'organisateurs de free parties, appelés sound systems, originaires de Grande-Bretagne et devenus nomades pendant une période plus ou moins longue, ont joué un rôle majeur dans la construction de cette culture underground. De nombreux termes d'usage courant dans ce milieu, ont d'ailleurs été importés par ces Anglais : "underground", "sound systems", "free party", "travellers", "rave"...

Au cours de mes premières recherches, je me suis aperçue qu'un tel sujet nécessitait d'étendre la zone d'observation, au moins à l'Europe. En effet, l'underground techno est un phénomène culturel qui ignore les frontières. Comme nous le verrons, son histoire est liée au déplacement de sound systems, à travers l'Europe occidentale. Les

événements comme les teknivals sont fréquentés par des groupes de personnes venant de divers pays. Les sound systems eux-mêmes sont parfois composés d'individus de multiples nationalités. En plus d'être un fait, nous verrons que cette traversée des frontières et cette ignorance des nationalités est revendiquée par les acteurs, comme un des éléments qui composent l'identité du mouvement.

L'underground techno constitue un sujet doublement intrigant. Tout d'abord, car il s'agit d'une explosion soudaine d'effervescence festive et subversive au sein d'une société régie par des principes forts d'efficacité et de fonctionnalité, mais aussi parce que ces rassemblements festifs véhiculent une culture commune, basée sur des représentations des travellers[5] anglais et de leur histoire. Cette culture fut assimilée, au départ, par un petit nombre de pionniers, dont les rassemblements, en suscitant la mobilisation des autorités et la curiosité des médias, ont attiré un public de plus en plus élargi vers les teknivals qui sont aujourd'hui des phénomènes massifs et en partie institutionnalisés.

Différents points de vue

Quel sens peut-on donner au phénomène des free parties pour le comprendre ? Avant de répondre à cette question, il faut se demander quel est notre point de vue : celui des participants, des organisateurs, ou du grand public qui apprend par l'intermédiaire des médias l'existence de ces phénomènes? Ou encore, celui des fonctionnaires de l'Etat dont le rôle est d'adopter une attitude, proposer une législation ainsi qu'une stratégie d'action vis à vis de ces évènements?

Les points de vue sont aussi multiples qu'il y a d'acteurs impliqués et de rôles différents. De plus, il s'agit d'un phénomène récent sur lequel nous avons peu de recul pour pouvoir l'observer. Le but de mon enquête est d'accéder au sens tel qu'il s'est construit dans les pensées des personnes qui ont été les acteurs de ce mouvement, teufeurs, danseurs, DJ's et organisateurs de soirées. Cependant, l'attitude du grand public, des médias, du monde politique et des autorités est un autre aspect important à confronter avec le premier afin de comprendre les dynamiques et les conflits qui sous-

5 **Travellers** : Nomades de l'underground techno, vivant dans des camions ou des bus, se déplacent avec leur matériel sonore de soirée en soirée, à travers nations et continents, organisés en petits groupes.

tendent l'apparition de ce monde culturel singulier, sa diffusion, son évolution, et son aspect au présent.

Annonce du plan

En confrontant différents points de vues et plusieurs démarches interprétatives afin de construire une vision aussi documentée que possible de ce phénomène humain, social et culturel, je souhaite élaborer, dans une démarche holiste, une compréhension globale de ce phénomène dans son contexte.

Pour cela, je commencerai dans un premier temps par définir aussi précisément que possible ce que désigne l'expression « mouvement underground techno ». La réalité sociale aux multiples facettes, et aux contours flous, à laquelle ces termes font références doit être définie dans le temps, dans l'espace, et dans sa dimension sociale. Au premier chapitre, je commencerai donc par reconstituer ce qui peut l'être de l'histoire des évènements, et par tracer quelques grandes lignes pour repérer l'organisation sociale de ce mouvement et son imbrication dans la société.

Dans le deuxième chapitre, je m'intéresserai aux pratiques, car celles-ci sont primordiales dans une description ethnographiques et forment la base sur laquelle une compréhension plus profonde du phénomène peut être développée.

Par la suite, j'aborderai dans le troisième chapitre l'organisation sociale du mouvement en décrivant les groupes, réseaux, média et codes qui la composent. A travers ces groupes et réseaux, les pratiques et représentations diffusent, se reproduisent et se transforment. Ils forment une architecture sociale souple et dynamique, mais organisée, et reposant sur des techniques et technologies de communications caractéristiques de l'époque contemporaine.

Après ces étapes descriptives, je commencerai à tracer les dynamiques qui se dégagent de ces observations, en observant les rapports entre le mouvement et la société

environnante au chapitre IV, puis en me penchant sur les significations sociales qui émanent des pratiques, des idées, et de l'esthétique du mouvement au chapitre V.

Enfin, au dernier chapitre, par une comparaison avec d'autres phénomènes observés dans des contextes différents, mais qui s'y apparentent selon plusieurs plans, je tenterai de replacer les résultats de mon enquête dans le cadre plus général des conceptions théoriques, existantes et à développer, sur les contre-cultures.

Problématique

Mes premières recherches sur l'histoire au niveau européen du mouvement *tekno* m'ont permis de découvrir la relation entre ces gros rassemblements que sont, aujourd'hui, les teknivals français, et certains évènements ayant constitué les toutes premières manifestation de ce type. A travers des recherches sur l'historique des teknivals, c'est la construction d'un ensemble culturel, par des groupes de petite taille, et son assimilation par un large public de jeunes, que je souhaite observer.

On aborde ainsi l'idée de l'émergence, au sein de petits groupes pionniers, de pratiques nouvelles formant un ensemble culturel spécifique au sein d'une société vaste, culturellement diversifiée et hétérogène, ce qui correspond au concept de néotribalisme développé par Maffesoli (1988).

La façon dont ces pratiques se sont répandues en quelques années, dans plusieurs pays, implique une transmission intragénérationnelle, très rapide, à travers l'espace social et géographique. Comment une telle transmission se réalise-t-elle ? Par mimétisme ? Par des réseaux affinitaires interreliés ? Les nouvelles technologies de communication n'ont-elles pas également un rôle important dans l'apparition de ce mouvement ? Ce type de transmission est connu largement sous l'appelation commune d' "effet de mode", mais dans le cas de la culture underground, aucune forme conventionnelle de publicité ou aucun produit commercialisé n'en est le vecteur direct. Seuls quelques supports comme

des DVD ou des livres, relativement rares, ont pu contribuer à cette diffusion. Quant aux médias comme la télévision, les journaux, ou les magazines, s'il est vrai qu'une presse spécialisée a pu consacrer quelques articles au phénomène lorsqu'il a éclaté, les free parties ont pour le reste été plutôt absentes des médias conventionnels dans les premiers temps. Par la suite, lorsque ces pratiques sont devenues plus courantes, il est vrai que la couverture médiatique de celles-ci ainsi que des teknivals a été récurrente et a certainement joué un rôle dans la popularisation de ceux-ci. L'enquête visera également à mieux comprendre ce rôle, et quels réseaux sont mobilisés par cette forme de transmission intragénérationnelle.

Distinct des héritages culturels parentaux ou nationaux (diffusés par l'éducation institutionnelle), cet ensemble de normes et de pratiques est apparu et s'est répandu à travers une classe d'âge, puis dans les classes plus jeunes, en quelques années, et de manière sélective, c'est-à-dire que certains individus s'y sont acculturés totalement, d'autres partiellement, et d'autres pas du tout - Certes des critères de cette sélection seraient à dégager par une analyse quantitative, à l'échelle nationale et internationale. En effet, si pour certains, « être un teufeur » veut dire simplement écouter de la *tribe* (style de musique caractéristique des free parties), participer à des soirées clandestines, et adopter une parure vestimentaire le temps de ces soirées, pour d'autres, la culture *tekno* constitue un mode de vie à part entière, ainsi qu'un ensemble de valeurs, un mode de pensée, des attitudes et des comportements spécifiques, et qui permettent de déterminer qui est un membre, ou non, du mouvement.

Cet ensemble de valeurs et pratiques a regroupé des individus qui les ont adoptés entièrement et définitivement dans un mode de vie communautaire, marginal et nomade, limitant leurs interactions avec le système économique et social. Il se forme ainsi des modes de vie singuliers et isolés dans de petits groupes, à partir d'une volonté d'échapper à un modèle culturel dominant dans un espace et une époque donnés.

Ceci nous amène à considérer l'aspect « underground » de cette culture, c'est-à-dire souterrain, caché, et basé sur un principe de rejet du modèle culturel dominant. Cet aspect est à mettre en relation avec la notion de contre-culture, car le mouvement underground techno s'est fondé en opposition à ce modèle dominant, et dans une certaine illégalité. Par conséquent, il s'est placé dans une position de défiance envers les pouvoirs

publics, et par extension le système politique et juridique.

Par conséquent, les phénomènes de l'underground techno peuvent être comparés aux autres mouvements contre-culturels que recèle l'histoire des sociétés industrialisées (mouvement hippie, hip hop américain, punk, rastafari...) : Comment la convergence (physique et psychique) d'un grand nombre de personnes, sans liens de parenté, mais réunis par des conditions de vie similaires (spatiales, temporelles, sociales, ou économiques) s'est-elle construite, sans infrastructure, sans finalité ou intérêts économiques, en conflit avec l'opinion dominante et en combat contre les autorités ? Comment fonctionnent l'identification massive, la synergie qui se produit au cours de ces évènements ? D'où vient la force d'impulsion ? D'un rêve partagé, d'une vision, d'un besoin de rébellion ? Quel rôle jouent les idéologies dans la construction de ces mouvements ? Ces idées qui rassemblent sont-elles le principe actif qui provoque les manifestations ou le produit qui en émane ?

J'ajouterai également ici une remarque concernant une difficulté particulière de mon sujet : il ne faut pas confondre un mouvement contre-culturel ou underground en lui-même, avec les manifestations qui émanent de sa récupération commerciale. Plusieurs auteurs ayant voulu travailler sur les contre-cultures sont tombés dans cet écueil, qui, à mon sens, doit être évité absolument si l'on veut comprendre ce qu'est l'underground. Sur cette question, seul le terrain me semble pouvoir jeter une lumière sur les confusions qui ont pu être faites et je mettrai donc un soin particulier, dans mon travail, à distinguer le mouvement lui-même de sa récupération commerciale, et à détailler les procédés par lesquels cette récupération a émergé dans le cas de l'underground techno.

Dans le cas du teknival français du premier mai et d'autres grandes manifestations européennes du même type, je montrerai comment la nature subversive des évènements a mené à une situation paradoxale qui place souvent les responsables des décisions législatives et exécutives dans des dilemmes, voire créent des conflits entre eux. Après avoir été maintes fois l'occasion d'affrontements violents entre participants et forces de l'ordre, les teknivals ont bénéficié peu à peu d'une tolérance, puis d'un accompagnement par les pouvoirs publics, voire un encadrement massif. Cette évolution, mise en parallèle avec celle de l'attitude des médias, mérite qu'on se demande aujourd'hui si le phénomène est en voie d'institutionnalisation, tandis que les pionniers du mouvement ne

reconnaissent plus du tout leurs valeurs dans ces teknivals devenus trop massifs et trop encadrés. L'histoire des rapports entre autorités, et participants à ces évènements est un autre point à étudier.

Enfin, c'est aussi l'histoire particulière d'un groupe de personnes réunies par leur pratique des soirées que je souhaite aborder. Le sound system étant l'unité sociale de base du mouvement *tekno*, il est intéressant d'observer comment l'un d'eux s'est construit, comment il fonctionne, quels sont ses caractéristiques sur tous les plans de la description ethnographique.

Une double question se pose donc dans mon travail, qui cherche d'un côté à mieux comprendre et caractériser ce qu'est un univers underground, mais d'un autre côté, qui cherche également à créer un point de vue sur la société dans laquelle cet undergound surgit, car il se nourrit d'elle et dès lors son étude nous renseigne sur elle. Il s'agira donc, plus précisément, de comprendre comment les marges relèvent des mêmes valeurs que la société tout en s'en distinguant.

Etat de la question

La société occidentale

Avant de me pencher sur les écrits existant sur l'underground, je vais rassembler quelques points de vue de sociologues, ou philosophes contemporains, portant sur la société occidentale : leur position m'a semblé présenter un intérêt particulier pour la compréhension de ce que peut être l'underground. Tout d'abord, il est nécessaire pour comprendre ce dont nous allons parler ici, de voir la société occidentale comme une société multiple, qui, pour reprendre les mots de G. Balandier, "Ne peut plus être appréhendée comme un ensemble (un tout) unifié qui se définit simplement par un *type* sociologique (au sens du « type idéal » de Max Weber), ou un *régime* (selon les qualifications des politicologues et des économistes) ; on la voit plus hétérogène, plurale et mouvante". C'est au sein de cette société multiple et en changement constant que le mouvement underground techno s'inscrit, et par conséquent il participe à cette multiplicité et à ses changements. Il est donc également à la fois tributaire et imprégné de ses valeurs

et de ses moeurs.

Après les rêves et les peurs suscitées par l'an 2000, nous pouvons constater que la société occidentale est toujours plongée dans une perspective idéologique marquée par les concepts de croissance et de progrès, même si le contexte de ces dernières années en particulier, avec la peur de la catastrophe écologique, la crise financière de 2008 et la peur du terrorisme, a quelque peu transformé ce progressisme en un pessimisme latent.

Toutefois, l'idée de progrès reste, depuis le début, une des bases de la pensée occidentale : les choses doivent changer, et pour la réalisation de ce changement, les technologies joueront un rôle fondamental. On attend avec impatience, par exemple, que les progrès de la médecine permettent d'éliminer toutes les menaces sanitaires, parfois mêmes celles, inhérentes à la condition d'existant et de vivant, du vieillissement et de la mort.

Le philosophe Cornélius Castoriadis a décrit les aspects inquiétants de la société occidentale, ou « société de consommation », notamment lorsque l'individualisme et la bureaucratisation rendent sa structure rigide et entravent la possibilité de ce progrès :

> "Le vrai côté négatif [de l'époque contemporaine], c'est ce que, depuis plus de vingt ans, j'ai appelé la privatisation des individus. On abandonne tous les terrains collectifs, on se replie sur son existence individuelle ou micro-familiale, on ne se soucie de rien qui dépasse le cercle très étroit des intérêts personnels. Ce mouvement est encouragé par les couches dominantes, non pas qu'il y ait, évidemment, une conspiration, mais il y a toute la dynamique du système. La société de consommation, c'est cela : achetez un nouveau téléviseur, et taisez-vous, achetez un nouveau modèle de voiture, et taisez-vous. Même la prétendue libération de la sexualité va en partie dans ce sens. Vous voulez du sexe? Eh bien, voilà, on vous donne du sexe, on vous donne plein de porno, et terminé. Il en est ainsi au plan économique, mais aussi au plan politique : c'est ce qu'exprime la bureaucratisation de toutes les instances de la vie collective. Faites-nous confiance, on est les experts, on est les techniciens, on est le parti qui défend vos intérêts. On est le président que vous avez élu, on est le gouvernement que vous avez porté au pouvoir, donc faites-nous confiance et

laissez-nous faire, vous verrez au bout de 4 ans ou 7 ans. Tout cela encourage l'apathie des individus, tout cela détruit l'espace public comme espace d'activité collective par laquelle les gens essayent de prendre en charge leur propre destin. [...] Si nous prenons uniquement cette tendance, faisant abstraction du risque de guerre, et construisant une sorte de type idéal de l'évolution possible et même probable, à quoi aboutit-on ? A une généralisation de la bureaucratisation de la société, mais bureaucratisation molle, sans terreur, sans goulag. Tout simplement, les gens seraient amenés à faire ce que le régime, le pouvoir, les couches dominantes, exigent qu'ils fassent en étant simplement manipulés par la dynamique de la conservation et de la consommation, par les médias, par les organismes bureaucratiques qui gèrent les différents domaines de la vie sociale." (C. Castoriadis, 2005 : 90).

Cette analyse me semble très pertinente à décrire cette situation, que mes interviewés ont souvent résumé dans le terme de "conformisme", contre laquelle l'underground techno est, comme nous le verrons, une réaction, une protestation, un refus sans concession.

Dans *La montée de l'insignifiance*, C. Castoriadis s'intéresse aussi à un phénomène d' "effritement et désintégration des rôles traditionnels – homme, femme, parents, enfants" qui a pour conséquence une "désorientation informe des nouvelles générations" : "Sortant d'une famille faible, fréquentant -ou pas- une école vécue comme une corvée, le jeune individu se trouve confronté à une société dans laquelle toutes les "valeurs" et les "normes" sont à peu près remplacées par le "niveau de vie", le "bien-être", le confort et la consommation. Ni religion, ni idées, ni politique, ni solidarité avec une communauté locale ou de travail, avec des camarades de classe" (C. Castoriadis, 1996 : 18). Cet état de fait, qui décrit bien la situation sociale et psychologique de certains de mes interlocuteurs, peut avoir, nous le verrons, un grand pouvoir explicatif de l'aspect communautaire et idéologique des phénomènes auxquels nous allons nous intéresser. Enfin, l'auteur ajoute que : "La désintégration des rôles traditionnels exprime la poussée des individus vers l'autonomie et contient les germes d'une émancipation. Mais [...] plus le temps passe, plus on est en droit de se demander si ce processus se traduit davantage par l'éclosion de nouveaux modes de vie que par la désorientation et l'anomie" (C. Castoriadis, 1996 : 18). Ce questionnement me semble être également important à soulever dans l'étude du

mouvement underground techno.

L'underground techno

Les travaux qui portent sur le versant underground de la techno sont bien moins nombreux que ceux qui traitent du phénomène techno en général. Sandrine Queudrus (*Un maquis techno*, 2000) a réalisé des observations de l'underground dans la région Bretagne et Pays de la Loire. Dans *Technomades* (2002), Thierry Colombié, journaliste et anthropologue, raconte son expédition pour rejoindre un groupe de travellers en Iran, et partager deux semaines de route avec eux. Écrit comme un récit, l'ouvrage comporte des descriptions du quotidien, des extraits d'entretiens, mais aussi des passages écrits comme un conte, qui donnent à l'histoire des travellers un aspect mythique. Cette aura de légende qui entoure les travellers est une caractéristique importante que je tenterai de décrire plus en détails. Laurent Tessier, en 2003, a proposé une hypothèse intéressante dans l'article *Musique et fêtes techno : l'exception franco-britannique des free parties :* Selon lui, les free parties se sont répandues dans ces deux pays en raison d'une attitude de répression particulièrement forte de la part de l'Etat, qui n'existe pas ailleurs.

En complément de ces productions de quelques ethnologues, je me suis appuyée sur des articles de la presse spécialisée (ex. Artpress) ou indépendante (ex. reporter Alan Lodge), mais aussi sur la documentation endogène, c'est à dire produite par les acteurs du milieu eux-mêmes. Il s'agit de quelques rares livres (No system) ou films (World Traveller Adventurer), et surtout d'une importante accumulation de données sur des sites internet.

Michel Maffesoli est l'un des sociologues qui ont le plus écrit à propos du phénomène techno. Il réserve à ce mouvement une grande place dans ses théories, puisque selon lui, l'underground techno illustre son concept de néotribalisme, qui est un élément caractéristique des sociétes postmodernes. D'après celui-ci, les "tribus" techno seraient la preuve qu'un profond changement aurait ou serait en train de changer la société occidentale, pour en faire une nouvelle société retribalisée. Or, nous pouvons à ce sujet faire quelques remarques afin de préciser la question. Tout d'abord, l'appelation

« tribu », si elle est parfois adoptée par les teufeurs eux-mêmes, est certainement un mauvais emploi de la part d'un sociologue pour désigner ce que sont les sound systems. En effet, d'un point de vue anthropologique, la "tribu" désigne une forme sociale bien particulière, composée d'individus liés entre eux par la parenté. Les sound systems, comme nous le verrons, ressemblent plutôt à des associations spontanées d'individus d'origines diverses, où les liens de consanguinité sont assez rares. Ce sont plutôt des liens d'amitié ou d'affinité qui relient ces individus. Ensuite, il est à noter que le mouvement sur lequel je travaille est très discret, très diffus dans la société globale. Ses modes d'existence hors normes ne concernent que quelques milliers d'individus en Europe. Les foules de dizaines de milliers d'individus qui peuvent être recensées sur de gros teknivals sont, pour une large part, constituées d'amateurs et de curieux qui ne font partie du mouvement que pour le temps de la fête, et retrouvent une fois la manifestation terminée leur vie quotidienne sans lien avec l'underground. Si certains teufeurs aiment proclamer sur des sites internet l'avènement d'une ère nouvelle, ou d'un futur dans lequel la tekno régnera, d'un point de vue scientifique on ne peut affirmer que ce mouvement culturel possède une réelle influence sur l'ensemble de la société. Tout au plus, une guerre symbolique et réelle a été menée entre teufeurs et autorités, aboutissant à une réécriture des lois régissant les fêtes populaires, dans le but de donner aux forces de police plus de moyens et de droits pour empêcher ces manifestations spontanées. Quant au mode de vie communautaire et nomade des travellers, il est resté un idéal, que bien peu sont parvenus à réaliser même s'il a marqué profondément les représentations et les aspirations de nombreux teufeurs. Quoiqu'il en soit, cette population reste minoritaire dans la société globale, et les médias ne se sont intéressés aux free parties que ponctuellement et très succinctement.

Laurent Tessier (2003) a soulevé le côté paradoxal de l'approche développée par Maffesoli, qui n'explique pas pourquoi ce mouvement s'est particulièrement développé en Angleterre et en France, et pourquoi d'autres pays occidentaux n'ont pas connu de tels évènements. Loin de prétendre à élaborer une explication déterministe de ce phénomène, je souhaite rassembler un maximum d'éléments qui pourraient permettre de mieux comprendre comment s'est développé cet ensemble sous-culturel, afin de nous amener à une meilleure connaissance des configurations sociales qui caractérisent notre époque. Je ne soutiendrai pas l'idée d'une « retribalisation » globale de la société proposée par Maffesoli, mais j'avancerai plutôt que l'underground constitue une forme de réaction

sociale, c'est-à-dire une réaction collective d'individus à la société dans laquelle ils vivent; réaction dont je tenterai de mettre à jour les particularités et les mécanismes.

Méthodologie

Comme c'est souvent le cas en ethnologie, la formulation de mon projet m'amène à la nécessité de mettre au point dans ce travail une démarche unique, adaptée à mon objet et aux perspectives de ma recherche. La question méthodologique associée à ce travail est donc la suivante : quelle méthode permet une compréhension anthropologique d'une sous-culture, dont les influences et origines sont diverses, dans le contexte de la mondialisation de la communication et des échanges, et d'une société transformée en permanence par les nouvelles technologies de l'information ? Je serai ainsi confrontée dans mon raisonnement aux difficultés essentielles de la recherche anthropologique contemporaine : la multiculturalité, le changement permanent, et la diversité des points de vue.

Collecte d'informations

Afin de constituer une connaissance à la fois globale et approfondie de l'underground techno, j'ai décidé de recourir à quatre types de stratégies pour collecter des informations :

- Une investigation de l'histoire de ces évènements à l'échelle européenne, depuis leur première apparition en Angleterre au début des années 90, et jusqu'à aujourd'hui, afin d'obtenir une reconstitution la plus exhaustive possible du mouvement,

- Une enquête auprès de personnes qui ont eu une expérience prolongée de ces milieux, afin de rassembler des approches individuelles et subjectives,

- Une observation participante des pratiques sur le terrain (soirées, évènements, rassemblements divers),

- Une investigation des sites, blogs et forums où se déroulent diverses interactions et qui regroupent un certain nombre d'informations sur le mouvement.

Concernant la bibliographie sur ce terrain, quelques ouvrages commencent à paraître mais cette culture est encore aussi peu écrite que décrite, et je dois donc, pour tracer une historique, rechercher et rassembler des informations qui existent de manière éparses sur le web, mises en ligne par divers acteurs ou observateurs du mouvement. J'ai exploré de nombreux sites web qui contiennent des récits, des témoignages, des photos, des séquences filmées. Ces sites sont, avec la mémoire des participants, et quelques documents endogènes comme des livres de photos ou des DVD, les seules traces de ces évènements qui ne s'inscrivent dans l'espace et le temps que ponctuellement. Il existe peut-être certains lieux, hangars, squats, habitations privées, qui ont été investis et contiennent encore une partie de cette mémoire, mais celle-ci s'ancre peu dans des objets, les teknivals étant des célébrations du présent, de l'instant, comme la musique techno a pu être décrite comme musique de l'instantané, mixable et jetable. La première personne que j'ai interviewée (Anne) m'a narré sa visite d'un squat en Italie il y a quatre ans. Il est possible que certains endroits aient été plus longuement occupés par des travellers.

Difficultés du terrain

Je souhaite ici souligner les difficultés que j'ai pu rencontrer sur mon terrain. La plupart des travellers parlent des langues européennes qui me sont accessibles, encore faut-il saisir leurs expressions et vocabulaire spécifiques, car le langage, comme tous les versants culturels dans un mouvement underground, est l'objet d'un remodelage, d'une appropriation, voire d'une codification volontairement inaccessible. Certains travellers ont un mode de vie qui peut être qualifié de marginal, certains y sont nés, d'autres ont choisi d'y vivre. Certains sont également dans une situation d'illégalité vis-à-vis des autorités, pour plusieurs raisons : parce qu'ils consomment ou s'échangent des substances psychotropes[6] illicites, parce qu'ils organisent des soirées sans autorisation pour occuper

6 **Substances psychotropes** : substances chimiques dont l'absorption provoque une modification de l'état de conscience

les lieux, parce qu'ils vivent dans des camions, occupent des hangars ou des lieux désaffectés. Pour ces raisons ils fuient autorités et médias, se protègent en vivant dans le secret, et en tentant de les approcher j'ai été confrontée à une certaine méfiance. Tandis que la plupart ont accepté volontiers, après avoir pris connaissance de mon projet et de mes objectifs, de me parler de leur mouvement, de leur expérience et de leur mode de vie, convaincus qu'une telle démarche pouvait contribuer à briser les préjugés existant sur eux, quelques-uns m'ont clairement exprimé qu'ils ne souhaitaient pas participer à une telle entreprise, même couverts par l'anonymat, sans pour autant formuler les raisons qui les motivaient à un tel refus.

Mais, avant même ces aspects délicats au niveau de la communication, la première difficulté qui s'est présentée à moi a été simplement de savoir comment les trouver. Certains travellers sont devenus insaisissables par choix, ont fait de la "clandestinité" leur mode de vie. Ils parcourent les routes d'Europe et du monde, se réfugient l'hiver dans des squats, et il n'existe pas de média, magazine, ou institution qui permette de prendre contact avec eux. La forte répression dont ils ont été victimes en Grande-Bretagne, puis en France semble les avoir poussés à quitter définitivement ces pays pour d'autres destinations (Italie, Etats-Unis, Australie, Europe de l'Est...).

Pour approcher des personnes dans de telles conditions, j'ai trouvé deux méthodes efficaces : aller de contact en contact, utiliser les réseaux d'interconnaissances, ou bien explorer internet pour rencontrer des personnes et communiquer. Je vais définir ici une distinction qui existe dans le vocabulaire des adeptes de free parties et qui me sera utile pour expliquer ma démarche : teufeurs et travellers. Les teufeurs sont les participants au sens large des fêtes techno. Ils vont dans les soirées lorsqu'elles s'organisent, y passent une nuit ou plusieurs jours, puis retournent chez eux, à leur travail ou études. Les travellers sont des organisateurs de soirées, nomades, qui se déplacent avec leur matériel sonore de teknival en teknival, organisés en petits groupes, ou en bandes rassemblant des familles. Les véritables travellers sont peu nombreux, difficiles à localiser comme je l'ai évoqué. Pour réaliser mon projet ethnographique au mieux, l'idéal aurait été de parvenir à rencontrer des troupes de travellers et partager leur quotidien pendant un certain temps. J'ai pu rencontrer au cours de mon enquête différents sound systems, partager avec eux les moments collectifs de préparation des soirées, les suivre sur leur trajet pour rejoindre la fête et pendant son déroulement. Mais je ne peux affirmer que ces

sound systems rencontrés vivaient tout à fait sur un mode nomade ou communautaire. En dehors des moments de fête, tous avaient une existence plutôt sédentaire et individuelle. Cela ne veut pas dire que les travellers n'existent pas. Plusieurs de mes interlocuteurs ont eu une réelle expérience de la vie sur les routes pendant des années ou dizaines d'années, et ont pu me raconter tous les moments vécus et les sentiments qu'ils en ont gardé en mémoire. Ces expériences sont seulement très rares, et le sont encore plus maintenant, la plupart des travellers ayant voyagé durant les années 90.

Comme il était difficile de rencontrer directement des travellers, j'ai commencé mes entretiens avec des teufeurs, qui m'étaient plus accessibles car plus nombreux, et parce que les plus anciens et les plus intégrés dans le mouvement pouvaient me guider vers des travellers qu'ils connaissaient. En progressant dans mes rencontres, je me suis aperçue que la limite conceptuelle entre teufeurs et travellers était beaucoup moins nette qu'il n'y paraissait : de simples teufeurs peuvent se déplacer en camions, et devenir nomades pendant une partie de l'année, tandis que des organisateurs de soirées peuvent être plutôt sédentaires, et avoir une activité professionnelle extérieure. Ainsi, ces deux termes correspondent plutôt à des idéal-types qu'à des réalités.

L'enquête ethnographique

A travers l'expérience individuelle de personnes qui ont participé au mouvement, c'est, au-delà de l'aspect extérieur des évènements, la question du sens que j'ai souhaité aborder : le sens que chacune de ces personnes ont donné à leur vécu, à leur engagement dans le mouvement, ce qui les a attirés vers ces soirées et la place de ces évènements dans leur histoire personnelle, ce qu'ils y ont trouvé, appris, gardé, transmis.

Par leurs expériences relatées, c'est le fonctionnement de ce type de petit groupe affinitaire (formation, éclatement, rôles individuels au sein du groupe, représentations qui rassemblent ou divisent, ainsi que les modes d'identification au modèle traveller) que j'ai pu mettre à jour.

Parmi les personnes que j'ai rencontrées et interviewées, certaines sont plutôt des teufeurs, qui ont participé pendant plusieurs années aux teknivals et aux free parties

organisés par des sound systems. D'autres ont participé à la création et à la vie d'un sound system, organisant des free parties dans leur région, montant des associations, ou voyageant sur la route des teknivals à travers l'Europe. Parmi eux, Craigh, un Anglais qui fut membre d'un des premiers sound systems qui ont quitté l'Angleterre et qui a vécu comme un traveller pendant des années à travers l'Europe, maintenant devenu un DJ et compositeur professionnel qui joue dans de grandes soirées officielles un peu partout sur la planète. Un autre, Kevin, traveller français, a participé à plusieurs grandes expéditions avec son sound system, à la recherche de sonorités nouvelles à enregistrer, et avec un projet associé d'entraide internationale. Il a voyagé ainsi, à bord d'un convoi de camions, à travers le continent africain, puis jusqu'en Mongolie. D'autres de mes interlocuteurs n'ont fréquenté le milieu que de manière très ponctuelle, d'autres enfin y sont étrangers et ont plutôt un point de vue extérieur, ayant simplement côtoyé des amis teufeurs.

J'ai recueilli toutes ces expériences individuelles très variées du mouvement au cours d'entretiens, que j'ai pour la plupart enregistrés, mais pas tous. En effet, certaines rencontres étaient assez soudaines et se sont produites dans des conditions qui ne me le permettaient pas toujours. J'ai, dans ces cas, pris des notes le plus vite possible après la conversation.

Guide d'entretien

Pour les entretiens en situation classique, j'ai utilisé un guide très fourni en questions, qui n'a cessé de s'étoffer au fil des rencontres. Bien entendu, je ne parvenais jamais à poser toute les questions qu'il contient, cela me servait plutôt de repère pour ne rien oublier. Les entretiens enregistrés ont duré en moyenne une heure et demie. Avec une des mes interlocutrices, j'ai procédé à un deuxième entretien, totalisant près de quatre heures d'échange. J'ai réalisé l'un de mes entretiens en Anglais afin de m'adapter à mon interlocuteur, même s'il parlait lui-même un peu le Français. Cela m'a demandé une certaine préparation et beaucoup d'efforts à la retranscription, mais j'étais convaincue qu'il s'exprimerait plus librement ainsi, et, même si je n'ai pas tout saisi au moment de l'échange, l'enregistrement m'a permis de comprendre l'essentiel de ses propos. L'Anglais m'a également servi de langue d'échange avec un interlocuteur tchèque, rencontré par internet.

Voici mon guide d'entretien dans sa forme la plus récente :

Initiation

Comment as-tu découvert les free parties? Comment y est-tu allé la première fois?

Espace/temps

Evènements ponctuels : Où et quand? Combien de temps? Combien de fois? Avec qui?

Es-tu resté parfois pendant plusieurs jour/semaines/mois dans ce milieu?

Vécu

Qu'as tu ressenti? Qu'est-ce qui t'a plu/déplu?

As-tu été témoin d'altercations avec la police? D'évènements violents/choquants/insolites?

Quels sont tes meilleurs moments/ tes souvenirs les plus forts?

Est-ce que tu y vas encore? Pourquoi? Que recherches-tu en allant dans une soirée?

Relations

As-tu rencontré des gens? As-tu noué des relations durables?

Est-ce que les gens / les relations y sont différentes?

Parents

Tes parents savent que tu vas en free? Est-ce que tu en parles avec eux?

Qu'est-ce qu'ils en pensent?

Activités

As-tu participé à la réalisation des soirées? En quoi? Qu'est-ce que ça t'a apporté?

Est-ce que tu danses? Quand/comment? Que ressens-tu?

Quelles sont tes autres activités dans la soirée?

Est-ce que tu consommes des drogues? Lesquelles?/combien?/pourquoi?/pourquoi la première fois?/effet?/ seul ou avec des amis?

Musique

Quel genre de musique tu écoutes le plus? Chez toi/en soirée? Styles préférés/ peux-tu les décrire?

Symboliques

Qu'est-ce qu'une free?

Qu'est-ce que le mouvement free? Comment tu définirais/décrirais le mouvement?

Qui en fait partie? Qui n'en fait pas partie? Est-ce que tu en fais partie?
Quels sont les valeurs? Personnelles/ apportées par le mouvement?
Est-ce que le milieu des free a changé? Passé/futur?

Influences

Est-ce que ton expérience des free parties t'a changé?
As-tu des regrets? Dans choses qui te manquent? Des leçons tirées?

Ce guide est bien sûr très général, et je l'ai souvent adapté en fonction de la personne avec qui je m'entretenais.

Ayant présenté mon travail dans ses grandes lignes, et avant de commencer à exposer les résultats qui se dégagent de mon enquête, je vais revenir sur mon premier contact avec le milieu des free parties.

Premier contact

J'ai découvert l'existence des travellers quand, au milieu du mois d'Aout 2001, un ami m'a proposé de l'accompagner à un teknival, à Florac dans le sud de la France. J'ignorais encore largement de quoi il pouvait s'agir, ayant seulement participé à quelques free parties aux alentours de Metz, mais j'ai accepté cette invitation avec curiosité.

Je fus maintes fois étonnée au cours de cette expédition. Tout d'abord par son aspect aléatoire : arrivés en gare de Montpellier, mon ami m'expliqua que deux inconnues, avec qui il avait pris contact par le net, devraient venir nous chercher pour nous emmener en voiture à travers les gorges du Tarn, jusqu'au plateau de Florac. Après une attente de quelques heures, teintée pour moi d'un certain scepticisme, nous vîmes arriver les deux filles et embarquâmes à bord de leur R5 essouflée, recouverts jusqu'au cou de bagages et provisions. La petite voiture pleine à craquer gravit si bien que mal la route tortueuse des gorges, mais nous

mena finalement à notre but.

Un nouvel étonnement m'attendait alors, tandis que je découvrais un paysage surprenant. Le décor de ce rassemblement temporaire était composé essentiellement de voitures, de tentes, de camionnettes transportant du matériel sonore, mais il y avait également quelques vieux bus et camions qui visiblement étaient aménagés pour servir d'habitations. Intriguée, j'ai par la suite entendu parler de ces travellers sans trop savoir si l'on me parlait de légendes ou de personnes bien vivantes. Je me souviens de ce teknival, où j'étais jeune (19 ans) et ne comprenais pas grand chose au social ni au rassemblement dont j'étais témoin. J'étais seulement désorientée devant cet événement qui ne ressemblait à aucun autre festival musical : pas de publicité, pas de ticket d'entrée, pas de sécurité, pas d'organisateurs officiels, pas de clôtures, pas d'infrastructures, pas de parking, et les installations scéniques et sonores étaient visiblement bricolées à partir de matériel privé. Pas de sponsors, à l'époque il n'y avait même presque aucun véhicule de police sur le site. Seulement des centaines de voitures qui convergent vers un lieu, des jeunes (une moyenne d'age que j'estimerais autour de 20-25 ans) qui plantent leur tente au milieu du plateau du Larzac, des haut-parleurs empilés et décorés de néons, de tentures fluos, de toiles kaki, et de divers objets. En trois jours j'ai eu peu d'interactions, même avec l'ami qui m'avait amené là et les quatre ou cinq personnes de sa connaissance que nous avions retrouvées : je vivais comme un choc culturel. Les activités communes qui se déroulaient devant moi, lorsqu'on était assis devant nos tentes, tournaient autour de la consommation de psychotropes. Je me suis promenée, j'ai observé les gens, les tentes, les véhicules, les peintures, les messages, les sculptures décorant les installations de matériel sonore, souvent des amas d'objets divers, j'étais comme dans un autre monde, un village mobile, dressé en quelques heures au milieu d'un site naturel et dégagé (pas plus d'une ou deux maisons visibles au loin, isolées, perdues dans les collines et quelques sapins minuscules à l'horizon). Le teknival ressemblait à un campement géant, un village provisoire, avec ses marchés sous forme de stands (vêtements, aliments

et objets divers) ou à la criée (substances psychotropes). Un monde dont je n'aurais pu soupçonner l'existence avant ce jour et qui faisait un fort contraste avec les espaces urbains dans lesquels j'avais jusqu'ici évolué. Dans le teknival, l'espace comme le temps m'avaient semblé ne plus obéir aux mêmes règles, je me promenais à travers une sorte de chaos, les gens étaient euphoriques, ou béats, certains étranges, j'étais à la fois intriguée et effrayée dans cet environnement inconnu.

Un matin, une jeune femme s'est assise spontanément à coté de moi dans une voiture (dont les banquettes faisaient office de salon improvisé), probablement dans un état de conscience altérée, elle m'a parlé des travellers en des termes qui avaient des allures de déclaration prophétiques, qui m'ont marquée et que je reconstitue de mémoire :

« Ils ont compris quelque chose, alors que la société est aveugle : ça marchera pas longtemps comme ça, tout va se casser la gueule. Eux ils iront plus loin, parce qu'ils vivent autrement, en harmonie avec la nature, un jour les gens comprendront » .

Ces lieux, personnes et idées singuliers ont éveillé ma curiosité et j'ai par la suite participé à de nombreuses soirées, free parties et teknivals. J'ai commencé à m'y imprégner de cette culture, j'ai beaucoup observé. Ce teknival, premier auquel j'ai pu assister en 2001, correspond pour de nombreux teufeurs à une période où ces rassemblements commençaient à devenir des phénomènes de masse, où l' "état d'esprit" disparaissait progressivement.

Quelques années plus tard, j'ai commencé mon projet d'enquête, et dont je vais maintenant pouvoir commencer à exposer les résultats.

I. Définir le « mouvement underground techno» dans le temps, l'espace, et la dimension sociale.

A. Qu'est-ce qu'un mouvement ?

Le terme "mouvement" est utilisé, aussi bien dans la presse que parmi les teufeurs, pour désigner l'univers des free parties. Qu'est-ce qu'un "mouvement" ? L'emploi de ce terme est fréquemment employé pour désigner un phénomène social dans la sphère politique, parfois également pour un courant artistique, qui apparaissent à priori comme des choses très différentes. Par conséquent il assez difficile d'en avoir une conception claire.

J'ai pour ma part choisi d'utiliser ce terme, avant tout parce qu'il est majoritairement utilisé par mes interlocuteurs, mais aussi parce qu'il me semblait être le mieux approprié à désigner le phénomène social dont il est question ici. Notamment, il pointe trois dimensions qui sont essentielles à la compréhension de l'underground techno : le temps, l'espace, et le changement.

Un mouvement social ne peut être défini à partir d'un ensemble d'individus, il ne s'agit d'aucun type de groupe tel que les définit l'anthropologie ou la sociologie. Les individus qui prennent part au phénomène vont et viennent : sans cesse des novices incorporent le mouvement tandis que d'autres le quittent. Certains individus prennent part au mouvement seulement pour quelques heures, une seule fois, d'autres le rallient par intermittence, d'autres cependant y sont totalement immergés pendant des années. Il existe toutefois, comme nous le verrons au second chapitre, une certaine forme d'organisation sociale au sein du mouvement. Plutôt que d'individus, un mouvement est un ensemble de pratiques, de modes d'être, de penser et d'agir qui se propage dans une société, en se transmettant de certains individus vers d'autres, à travers les dimensions du temps et de l'espace. Dans cette transmission, il y a à la fois reproduction et transformation de ces idées, pratiques, représentations. Ces mécanismes ont déjà été étudiés et fait l'objet de théorisations. Pour entrer plus en détail dans les conceptions de ces mécanismes de transmission des idées, l'on pourra se référer aux théories de la mémoire sociale de A. Leroi-Gourhan (1964-65, chap. II : La mémoire et les rythmes), ainsi qu'à la théorie des chaines causales cognitives culturelles de D. Sperber (2000, v.e.).

Aucune conception n'épuise toutefois la complexité de ces phénomènes qui sont à la base même de toutes les cultures, de la culture humaine en général. L'histoire des sociétés et de leurs cultures est faite de mouvements, qui se sont intriqués, influencés, opposés, confondus, divisés. Mon entreprise ici, consiste donc à isoler, pour le définir, un de ces phénomènes qu'on peut nommer mouvement. Aussi, avant d'entrer dans la description des composantes essentielles du mouvement, c'est à dire les pratiques, les idées, l'organisation sociale, je vais essayer tout d'abord, malgré les zones floues qu'implique cette définition, d'en tracer les contours dans l'espace, le temps, et la dimension sociale.

Dans une ethnographie classique, les limites de la tribu, du clan, du village sont plus clairement tracées que lorsqu'on s'attache à décrire une sous-culture imbriquée dans l'ensemble hétérogène des sociétés occidentales. Dans ce cas, même lorsqu'on écarte la dimension du changement en se fixant à un moment donné, les frontières sont vagues entre qui fait partie du mouvement et qui lui est étranger. Cette question est d'ailleurs sujette à débats parmi les participants des soirées, comme le montre S. Queudrus (2000) en déployant des profils-types, utilisés par les participants pour catégoriser leur environnement social : le "traveller", le "teufeur", la "racaille", le "touriste", sont des profils-types qu'on applique à des personnes réelles comme une étiquette, et qui n'ont pas le même coefficient d'intégration dans le mouvement, si bien que par exemple l'étiquette "traveller" est fortement valorisée, tandis que celle de "racaille" ou de "touriste" servent à situer une personne comme étrangère au mouvement.

Au-delà des signes visibles d'homogénéité, comme le fait d'écouter le même type de musique, de participer aux mêmes fêtes, de s'habiller dans un même style, être membre d'un mouvement c'est aussi partager des valeurs, qui définissent quels comportements sont souhaitables ou non, et qu'est-ce qui, dans la constellation sociale occidentale et outre, représente un modèle positif ou négatif. C'est donc tout une représentation du monde, qui se construit et se transmet, et qui permet aux individus de s'identifier à ce mouvement. C'est aussi divers moyens de se repérer et de se différencier dans un univers social complexe, une multitude déroutante. Un moyen de se rassembler en créant une identité collective.

Pour élaborer une définition en réduisant le moins possible la complexité du réel,

j'ai choisi d'élaborer ma méthode en partant d'un événement et en recherchant les autres évènements auxquels celui-ci est relié, dans le temps et dans l'espace, par des individus qui ont transité de l'un à l'autre. Entre chaque fête, des individus se sont déplacés, ont reproduit une expérience. A chaque fête, de nouveaux participants se sont ajoutés, d'autres ont cessé d'y participer. L'ensemble de ces évènements est relié par le déplacement des individus, des pratiques et représentations qu'ils transmettent et du matériel qu'ils transportent d'une fête à la suivante. Les mécanismes de cette diffusion sont complexes mais dessinent dès lors des réseaux, liant individus et groupes entre eux. Ces réseaux constituent l'architecture sociale du mouvement, une architecture souple et dynamique, que je tenterai plus loin de décrire.

Nous avons donc ici différents plans ou points de vue permettant d'appréhender le mouvement dans ses multiples dimensions : une succession d'évènements festifs, des individus, des idées et pratiques, et du matériel qui transitent d'un événement à l'autre, formant des réseaux, et à travers ces réseaux, la constitution d'une organisation sociale. Je vais ici me concentrer, dans un premier temps, sur la succession temporelle des évènements festifs à travers un historique détaillé.

B. Historique

Les free parties sont apparues en Europe, plus précisément en Grande Bretagne, dans les années 90. Elles constituent une frange underground dans un phénomène massif qui est le développement de la techno en général. Les free parties puis les "teknivals", terme inventé en 1993 pour désigner des évènements dont la dimension devenait plus importante, se sont peu à peu répandues en France, puis vers l'Est, et le Sud de l'Europe. Bien que des pratiques de fêtes techno clandestines existent dans d'autres contextes (USA, Hollande...), une certaine homogénéité permet de rassembler ces fêtes européennes sous le terme de "mouvement", car elles partagent un certain nombre de critères, que j'exposerai tout au long de ce mémoire.

Une histoire orale

L'histoire de la techno est généralement abordée à partir des traces dans la presse écrite de l'apparition et de l'évolution des soirées officielles. Cependant, pour appréhender l'histoire de l'underground, Il faut compléter cette méthode par d'autres, puisque les évènements en question ont peu été couverts par les médias, du moins dans les premiers temps. Cette histoire existe en interne, dans la mémoire des adeptes de l'underground, à travers leur vécu et la transmission orale d'expériences. Peu, parmi les individus qui composent ce milieu, ont le réflexe de l'historien amateur ou spécialiste, celui de rassembler des archives de faits, de témoignages et de documents. Il existe néanmoins quelques supports, des documents produits par les travellers eux-mêmes, qui ont quelque peu fixé cette histoire dans des recueils de photos, ou un DVD contenant des documentaires. Dans son recueil de photos, Vinca Peterson témoigne de cette particularité : elle raconte comment les membres de son sound system s'étonnent qu'elle passe sa journée à prendre des photos : *« pour quoi faire ? »* lui demandent-elle. Les travellers ont une façon de concevoir leur vie comme un vécu du présent, de l'instant.

Du présent vers le passé

Ma recherche sur l'historique du mouvement s'est déroulée dans le sens inverse d'une reconstitution chronologique des faits. En effet, je suis partie des évènements que je connaissais pour y avoir participé, les teknivals français, et je me suis demandé comment ces évènements étaient apparus. Cette question m'a amené à remonter d'événement en événement à l'aide de témoignages et de faits, jusqu'à retrouver les faits les plus reculés pouvant être reconnus comme liés à ce point de départ.

Ce travail d'investigation "à reculons", s'il est souvent une démarche adoptée par l'historien, s'est avéré être pour moi la seule démarche possible. En effet, les évènements qui m'intéressent ne s'inscrivent ni dans un lieu particulier, ni dans aucun contexte permettant de les isoler. En outre, il y a quinze ans, un "teufeur" ne se nommait pas ainsi, il est probable que ce terme n'existait pas encore. On utilisait plutôt le terme "rave" pour parler d'un rassemblement techno, mais ce mot a été abandonné par les adeptes de soirées clandestines lorsque la presse a commencé à s'en servir pour désigner tous types

de soirées techno, notamment de grands évènements à but lucratif : on entendait couramment parler des "grandes raves parisiennes". Les membres de l'underground se sont mis à utiliser exclusivement l'expression "free party" pour désigner leurs propres soirées, afin de se distinguer de cette vague de commercialisation et de massification des soirées techno, contre laquelle ils ont souvent une position très critique, voire militante. Ce glissement du vocabulaire ainsi que l'apparition de termes nouveaux pour distinguer des catégories d'évènements rend difficile toute recherche sur l'histoire des free parties sauf à travers la mémoire collective des participants. Elle seule peut nous permettre de reconstituer la trame des évènements qui se sont enchaînés, le cheminement des personnes et les changements divers qui sont survenus dans les pratiques et les modes d'être et de penser au cours de cette histoire. Le caractère très récent de ces évènements permet de recueillir beaucoup de détails.

Je remarquerai à ce propos que le savoir que l'on pourra ici rassembler dépasse celui de certains participants aux soirées, qui agissent semble-t-il par imitation, et ignorent l'origine de ces pratiques auxquelles ils attribuent pourtant une grande importance.

L'invention d'une tradition

Je me suis aperçue, au fil de ce cheminement, que de l'origine de ces phénomènes, découlaient des critères qui avaient dans le monde contemporain des free parties en Europe une certaine régularité : régularité des esthétiques sonores et visuelles, dans l'apparence des flyers, des devantures des sons[7], des parures vestimentaires, la régularité également de techniques de corps, dans les gestuelles des danseurs, mais aussi d'une éthique et de valeurs, de passions ou cultes (par exemple, nous le verrons, envers les camions, ou bien les murs de haut-parleurs et les samplers ou tables de mixage). Il va sans dire que cet inventaire ne saurait être exhaustif, mais il nous permettra néanmoins de porter un regard transversal sur l'évolution de moeurs et de pratiques au cours de la diffusion du mouvement.

Aussi, il semblera peut-être étonnant que mon historique des free parties

7 Devantures des sons : Décoration des haut-parleurs et des stands, qui correspond à ce que les teufeurs voient devant eux lorsqu'ils sont en train de danser. Ces devantures, nous le verrons, font souvent l'objet d'une préparation soignée.

commence à Stonehenge en 1990, et non pas dans les clubs house de Detroit où beaucoup d'auteurs ont situé l'avènement de la techno, ou encore dans la vague acid house qu'ont connu les clubs anglais en 1988. De même, l'histoire des travellers techno est intimement liée à celle des new age travellers, qui ont sillonné l'Angleterre depuis les années 60[8].

Même si tous ces évènements ont bien entendu contribué à l'apparition des free, au sens où celles-ci n'auraient pu exister sans l'invention préalable de la techno, ils font plus partie selon moi du contexte, ou des antécédents, tandis que les évènements qui se sont déroulés autour et à partir de Stonehenge, et les personnes qui y ont participé, ont réellement été les déclencheurs du mouvement underground techno, et ont déterminé son esthétique, ses valeurs et et ses pratiques. Je postule que les organisateurs de free parties ont la volonté d'entretenir une tradition qui remonte à ces évènements, et à laquelle ils reconnaissent des fondateurs. Je tenterai de rendre ce point mieux visible en abordant tout d'abord l'historique puis en retrouvant dans l'esthétique et la symbolique du mouvement, ces critères singuliers qui renvoient à cette histoire.

Naissance du mouvement en Angleterre et répression

Il semble, comme l'ont suggéré Fontaine et Fontana (1996), et Tessier (2003), que la répression qu'ont suscité les premières soirées techno a joué un grand rôle dans la construction du mouvement free. Cette répression a commencé en Grande Bretagne, et fut tout d'abord tournée vers les clubs, lorsque la vague acid house qui se répandit dans ces établissements provoqua une panique morale : "Effaré par une telle effervescence, le gouvernement de Margareth Thatcher fait tout son possible pour rassurer l'opinion publique britannique effrayée par les 'unes' traumatisantes du *Daily Star* ('*House of horro*r'), ou de *Today* ('*La face innocente de l'acid house cache un sinistre monde de la dogue*'). Fouilles, arrestations, tracasseries en tout genre, obligation à tous les établissements de nuit de fermer à deux heures du matin : tout un arsenal répressif est mis en branle pour calmer et même museler le mouvement." (G. Bara, 1999, cité par L. Tessier, 2003). Tessier précise précise que "c'est cette première vague de répression [...] et en particulier l'injonction de fermer les boîtes de nuit à deux heures du matin, qui va

8 Pour plus de détails sur les new age travellers voir Spault, C, 2007-08

pousser les organisateurs de fêtes acid house au profit de lieux moins 'convenus' ". Ainsi apparurent les premières fêtes techno clandestines, et dans le même temps les premiers sound systems techno, issus selon Tessier d'un "principe du 'sound-system' itinérant qui avait été importé de Jamaïque par les adeptes du reggae, et récupéré par des punks nomades" (Tessier, 2003, p.75). Ces premières free parties connurent immédiatement une répression plus sévère encore que celle adressée aux clubs. Un groupe de DJ's qui jouaient dans ce milieu des premières soirées clandestines a été amené à jouer un rôle central dans le développement des free parties : il s'agit de la Spiral Tribe.

La Spiral Tribe

Lorsque j'ai rencontré mes premiers informateurs, ceux-ci m'ont rapidement et longuement parlé de la « Spiral Tribe ». Ce nom désigne un groupe ou sound system, d'origine londonienne. On trouve d'autres acronymes les désignant : « Spiral 23 », « les Spi », ou encore « 23 » (Le nombre 23 correspondrait à l'effectif originel du groupe, il est devenu symbolique). Mes interlocuteurs semblaient porter un intérêt tout particulier à ce sound system.

De même, un de mes informateurs, Ivan, qui a vécu dans le Sud-Est de la France, me rapportait que les teufeurs, là-bas, sont tous « *fous* » de la Spiral Tribe, ils en sont « *fiers* », « *c'est leur truc* ». Cette référence commune semblait jouer un rôle.. mais lequel et comment l'expliquer? Je décidai donc de me pencher plus en détail sur le sujet. Cette tâche me fut facilitée par mes interlocuteurs qui me procurèrent, à ma demande mais non sans une certaine précaution, plusieurs documents rares et authentiques concernant la Spirale, c'est à dire des recueils d'images et d'écrits produits par les membres du sound system eux-mêmes.

L'attachement que mes interlocuteurs manifestaient à l'égard de ces documents me rappelait l'impression que j'avais eue pendant les entretiens : la connaissance de l'histoire de la Spiral Tribe, ainsi que la possession de ses rares supports avait un caractère précieux. Il s'agit de livres et recueils de photos, mais aussi d'un DVD, *World Traveller Adventures*, qui a joué, je pense, un certain rôle dans la diffusion de la culture techno traveller, car beaucoup de passionnés y font référence et parfois mes interlocuteurs m'ont

renvoyé vers ce DVD lorsque je leurs posais des questions sur la Spiral Tribe. Le DVD contient plusieurs films qui ont été réalisés par des sound systems durant leurs périples, dont un portant sur la Spiral Tribe et contenant des interviews de ses membres. Je m'appuierai également sur certains de ces interviews dans mon travail. Ce DVD a été édité en peu d'exemplaires et n'est plus trouvable car épuisé chez les distributeurs, mais il est encore diffusé sous forme de copies et de téléchargements.

Il y avait également, parmi ces documents, *No system*, un livre de Vinca Peterson, jeune photographe et membre de la Spiral Tribe. Cet ouvrage regroupe ses clichés et aussi un certain nombre de manuscrits collectés entre 1992 et 1999 durant un périple européen réalisé par les membres du sound system (lieux cités dans l'ouvrage : Angleterre, Italie, Espagne, France, Bosnie, Tchéquie, Allemagne, Hollande, Portugal, Sarajevo, Hongrie, Autriche, Croatie, Rotterdam).

Les Spiral Tribe sont connus, parmi les teufeurs, comme ceux qui ont inventé et apporté la free party en France. Plusieurs sources sur l'histoire de l'underground techno[9] s'accordent pour dire que les premiers teknivals ont eu lieu en 1993. Il semble que cette date corresponde au moment où les Spiral Tribe ont quitté l'Angleterre pour traverser le territoire français en organisant soirée sur soirée, de Paris à Montpellier.

La Spirale Tribe semble constituer un modèle, source d'identification puissant pour de nombreux adeptes des teknivals. Quelle énergie, ou synergie, a pu rassembler tant de jeunes en si peu de temps dans une passion commune pour ce petit groupe d'Anglais? Il me fallait rechercher plus d'informations sur l'origine de ce groupe ainsi que sur les évènements qui les ont amenés à quitter leur pays natal, embarqués sur leurs véhicules.

Stonehenge

Une interview d'un des membres du collectif par une journaliste m'a éclairé. Le groupe s'est composé de squatters londoniens, au début des années 90. L'interviewé témoigne du rôle qu'a joué la répression policière dans la formation du collectif et la consolidation de ses objectifs communs. Le point de départ semble être, en 1990, un rassemblement traditionnel à Stonehenge, site où l'on célèbre encore une fête païenne à

9 Voir : Fontaine, A., Fontana, C. ,1996 ; Racine E., 2002 ; Meloni J.P., 2003.

chaque solstice d'été :

> *« Il y avait une vieille controverse sur Stonehenge, c'est un cercle de pierres primitives qui, comme par hasard, se situe au milieu d'un terrain militaire. La police n'aimait pas du tout que les gens s'y rassemblent au solstice. Donc Stonehenge est devenu le symbole d'un conflit. [...] La police a empêché le festival devant les pierres, mais il a eu lieu à quelques kilomètres de là. A ce moment, c'était pas une décision mais nous nous sommes rendus compte qu'on y retournerait plus. Nous n'y sommes jamais retournés. A partir de ce moment-là nous avons donné fête sur fête. »*
>
> (Interview de Marc Stormcore par V. Zerguine, Art Press, 1998)

Le conflit entre les forces de l'ordre britanniques, qui tentent d'empêcher les festivités du solstice et les milliers de personnes qui se rendent à cette fête païenne, rappelle une querelle ancestrale, celle de l'interdiction et de l'effacement progressif des rites païens, voulu par le christianisme et appliqué par les autorités étatiques au cours de l'histoire, en France comme en Angleterre.

D'après les témoignages dont je dispose, qui sont des récits et des photos réalisés par un reporter indépendant (Alan Lodge), que je reproduis ici, les protagonistes de ces fêtes païennes en 1990 étaient des travellers hippie, et de manière plus large toute une jeunesse anglo-saxonne en quête de fêtes véritables. On y trouve aussi des groupes cérémoniels qui se présentent comme descendants de druides et qui se rassemblent sur place pour réaliser un rituel païen.

Illustration 1: cérémonie druidique, 1988, photo Alan Lodge

Illustration 2: fête du solstice d'été, 1988, photo Alan Lodge

C'est donc lors de ces évènements, ainsi que d'autres rassemblements (festivals de Castlemorton et d'Avon, manifestations contre le Criminal Justice Bill...) que les membres de

Spiral Tribe, qui étaient au départ un collectif de DJ's, ont été au contact des travellers hippies, auxquels ils se sont acculturés. Notamment, ils ont emprunté à ces travellers confirmés la façon de vivre dans des véhicules semi-lourds, dans lesquels ils pouvaient embarquer tout leur matériel sonore et ainsi improviser des installations dans des lieux divers. Mais c'est aussi les contenus de la contre-culture hippie, comme le psychédélisme, la quête mystique, le retour à la nature, et le refus du système, qui ont été assimilés par les amateurs de techno, et l'on peut, nous le verrons, retrouver ces thèmes dans le mouvement des free parties.

Illustration 3: Stonehenge – une vue aérienne du festival (1990, Alan Lodge)

A Stonehenge, en 1990, l'évacuation du site imposée par la police anglaise a été l'occasion d'affrontements violents. Les photos d'Alan Lodge témoignent des dégâts subis par les véhicules et des arrestations pratiquées par les policiers. Des fêtes techno organisées en réaction à ces évènements par les premiers sound systems connaissent le même sort. Cette répression, d'après les témoignages, constitue le moteur de l'essor que prennent alors ces soirées :

> *« De plus en plus énorme, c'était l'escalade de la spirale, hors de contrôle. A un moment les politiciens n'ont plus permis que ça devienne aussi important, et de toute façon c'était matériellement pas possible. C'était le moment d'apogée. Après la police est arrivée, ils ont arrêté tous les membres de Spiral Tribe [...]. C'était d'autant plus important pour nous de continuer ».*
>
> (Interview de Marc Stormcore par V. Zerguine, Art Press, 1998)

Les premières raves organisées à la suite des interventions de la police pour interdire l'accès à Stonehenge ont d'emblée connu une répression très violente : en 92, la police anglaise interrompt une soirée en défonçant un mur au bulldozer. C'est également au cours de cette année que les médias inventent, involontairement, le principe des rassemblements massif : Lorsque plusieurs sound systems se regroupent à

Castelmorton[10] avec les travellers hippies, "La BBC ouvre son 20h sur le rassemblement, informant tous les ravers du pays, 50 000 s'y déplacent" (Estève, De Haro, 2002 : 18).

Condamnation des Spiral Tribe et vote du CJA

Les membres de Spiral Tribe ont été jugés au tribunal et condamnés pour trouble à l'ordre public. Puis, le Criminal Justice Act est institué, donnant dès lors à la police anglo-saxonne un cadre juridique l'autorisant à mettre fin aux manifestations (pour plus de détails voir Fontaine et Fontana, 1996).

Le Premier collectif de sound systems, « All systems go! »

Tandis que les raves commencent à se répandre, les organisateurs de ces soirées clandestines commencent à se constituer en sound systems et en collectifs de sound systems. Alan Lodge nous raconte la naissance de la première alliance de sound systems:

> *"All Systems a vu le jour en 1992 en réaction aux clauses particulières englobées dans le Criminal Justice Bill, affectant les droits des participants des soirées, des squatters, des protestataires et des* travellers*. [...] Les composants individuels de All Systems sont une liste des noms des bandes les plus populaires de l'Est des Midlands : DiY (Do It Yourself), Smokescreen, Pulse*, *Babble, Floatation, Breeze, Rogue et Go-Tropo. Le dernier complément au collectif est Spoof (Sheffield People On One Forever). [...] Ensemble ils forment une alliance communautaire lâche qui est mutuellement solidaire, mais assez flexible pour permettre à chaque bande de conserver son identité individuelle propre et son ensemble de priorités. Le résultat en est une scène éclectique, organique où la communauté et la coopération sont fortement mises en valeur comme fondamentales pour l'éthique de la fête libre. »* (Alan Lodge, site personnel)

10 Castelmorton : Festival musical ayant eu lieu dans la ville du même nom

Le premier teknival

Les membres de Spiral Tribe, condamnés à une lourde amende, ont alors fui la justice anglaise, traversant la Manche en 1993 à bord de véhicules lourds, emportant leur matériel sonore. Ils sont invités à un festival officiel en France, près de Paris, le festival Oz, mais celui-ci est annulé par les autorités françaises. Décidés à faire quand même leur fête, les Spiral Tribe installent leur matériel en plein Paris :

> *« La date que nous avions en France venait d'être annulée, alors nous avons décidé de faire une free party en plein Paris, dans un parc. Et tout le monde y est venu, il y a eu quinze mille personnes, parce que notre date avait été annulée ! A partir de là c'était décidé, tout ce que nous avions à faire c'était de nous déplacer et aller partout où les gens n'avaient encore jamais entendu parler de nous, et leur montrer ce que c'est et voir ce qui se passe ensuite. Et ce qui s'est passé, c'est qu'ils ont tous suivi! »* (Craigh)

Juste après la fête improvisée au coeur de la capitale, les Spiral Tribe organisent leur premier "teknival" français, clandestinement, dans la campagne aux alentours de Beauvais :Il semble que le terme "teknival", qui est une contraction de "tekno" et "festival" a été inventé à ce moment-là. Des français ont alors rejoint l'évènement clandestin, qui a rassemblé environ 600 personnes. Puis durant l'été 93, les teknivals se sont multipliés sur le chemin des Spiral Tribe : vers Berlin, où les Spiral Tribe rencontrent la Mutoïd Waste Compagny, un collectif d'artistes sculpteurs dont les membres partageront leur route par la suite, vers le sud de la France, où ils sont restés un moment à proximité de Montpellier, puis vers l'Italie et l'Espagne :

> *« Nous sommes venus en Europe, une progression naturelle, et immédiatement l'effet a été le même. Les gens ont vu ce que nous faisions, à quel point c'était simple et facile, de donner aux gens ce dont ils ont vraiment envie le week-end, un son important, de la bonne musique, un espace libre, où on peut se réunir et être soi-même, c'est la formule du succès. Et tout de suite les gens ont aimé ça, et ça continue aujourd'hui. »*
>
> (Interview de Marc Stormcore par V. Zerguine, Art Press, 1998)

Ces fêtes libres, d'un concept et d'une atmosphère radicalement différents des soirées à caractère commercial, ont très vite rencontré un grand succès chez des publics jeunes. La pratique de la free party s'est répandue avec le déplacement de ces travellers en Europe, transportant aussi bien leur invention que leur histoire. Des sound systems nouveaux sont apparus, construits sur le même modèle, constitués de Français, d'Italiens, de Tchèques, et d'autres nationalités européennes. Certains sound systems sont mixtes, ils regroupent diverses nationalités.

La pratique s'est également répandue au-delà des frontières européennes, notamment vers les USA, le Canada, l'Australie, Israel... Certains travellers européens ont également poursuivi leur périple par des expéditions ponctuelles jusqu'en Afrique, en Inde (Goa), ou en Mongolie, voulant découvrir et faire découvrir leur musique et leur pratique de la fête le plus loin possible, et souvent en alliant à leur voyage une dimension d'échange (emporter des livres, des jouets, ou du matériel scolaire...).

L'annualisation du teknival

Les premiers rassemblements clandestins en France, imprévisibles, se déroulent alors dans le silence médiatique et échappent pour un temps à la surveillance et à la répression. Mais celle-ci ne tarde pas à s'organiser. Rappelons notamment l'amendement anti-raves Mariani en 2001, qui donne aux autorités le pouvoir d'interrompre les free parties et de saisir le matériel. Si elles ont freiné la prolifération des free, ces mesures n'ont pas pour autant découragé les adeptes des grands teknivals, qui s'annonçaient chaque année et rassemblaient de plus en plus de public.

Suite à la loi Mariani, les tentatives d'appliquer la politique de répression et de forcer l'annulation de ces teknivals ont conduit à plusieurs batailles rangées entre teufeurs et forces de l'ordre. En 2002, le teknival d'été français fut l'occasion de tels affrontements. J'assistai moi-même à ce rassemblement, accompagnée de deux amis, et je vais restituer ici mon expérience individuelle.

Nous sommes partis en fin de journée de Montpellier où nous passions nos vacances. L'infoline donnait un rendez-vous sur la gare de péage de Villefranche-sur-Saône, au nord de Lyon. Une fois sur place, nous avons trouvé plusieurs autres véhicules qui attendaient et quelqu'un a indiqué le col de Larche, qui se situe à la frontière franco-italienne et au milieu des Alpes du Sud, comme destination. La nuit était tombée. Après avoir attendu que plusieurs personnes nous le confirme, nous sommes partis en direction de ce col, parcourant dans la nuit les 300 km qui nous en séparaient. Les organisateurs du teknival avaient choisi ce site sur la frontière entre deux états afin d'échapper à la police française qui semblait déterminée à empêcher la fête : la loi Mariani avait été votée moins d'un an auparavant et les teknivals continuaient à se dérouler dans le contexte d'une attitude très hostile de l'Etat.

Nous sommes arrivés en bas du col au petit matin. Les feux d'alerte étaient allumés, indiquant un col fermé. De grosses pierres avaient été disposées sur la route afin de barrer la route aux véhicules, mais l'une d'eux avait été poussée afin de permettre le passage. Nous avons hésité un instant devant les feux clignotants puis nous nous sommes engagés sur la route sinueuse. Lorsque nous sommes arrivés au col, il y avait là une centaine de voiture garées, des gens attendaient, dans les voitures, ou dehors, assis sur les toits, dans la lueur de l'aube. Seuls quelques petits sound systems étaient arrivés, et ont déployé leurs scènes dans la journée. Le teknival commençait mais nous nous étonnions de ne voir que deux ou trois sound systems installés. En réalité, pendant que nous assistions au début du teknival, un tout autre scénario était en train de se dérouler en bas du col. La plupart des convois des sound systems avaient été bloqués par un barrage de CRS qui tentaient d'empêcher tous les nouveaux arrivants de rejoindre le site. Il s'en est suivi une bagarre violente avec jets de pierres, au terme de laquelle les CRS ont finalement cédé le passage à une foule dont la détermination à franchir le barrage était impossible à contenir sans provoquer des éclats de violence. C'est au soir du deuxième jour que nous avons vu arriver au col les convois de camions apportant les scènes et la musique, accueillis dans une joie

clamée et une euphorie collective par tous ceux qui étaient déjà sur place. Quelques temps plus tard, la route était entièrement bloquée, cette fois par les véhicules des teufeurs arrivants qui ne trouvaient plus de place pour se garer et qui finirent par stationner sur la route, abandonnant leur voiture pour parcourir les derniers mètres à pied. Aussi nous fumes contraints, lorsque nous décidâmes de quitter le teknival au matin du quatrième jour, de repartir par le côté italien et de redescendre sur la côte méditerranéenne en passant par Cuneo et Menton. Sur ce versant, seuls quelques policiers italiens à moto observaient l'évènement sans intervenir. Le contraste entre leur attitude passive et celle des autorités françaises était saisissant.

Illustration 4: Col de Larche, 2002. Site naturel des Hautes Alpes, passage étroit faisant frontière entre la France (vers la gauche sur la photographie) et l'Italie.

Ces luttes avec les forces de l'ordre qui tentent d'empêcher les rassemblements clandestins sont si répétitives qu'elles sont souvent le thème de paroles samplées dans les morceaux joués en free party, ou de représentations visuelles qui critiquent ces interventions.

De la répression à l'institutionnalisation

Dans les années suivantes, les teknivals se sont répétés à des dates régulières en

France (premier mai et 15 Août), toujours de plus en plus fréquentés. Ils existent encore aujourd'hui dans plusieurs pays d'Europe.

En 2005, à Rennes, l'annulation d'un teknival a provoqué une vague de violence au centre ville, et des centaines de vitrines furent détruites par des teufeurs en colère. Les conséquences d'une répression totale seront, par la suite, plus sérieusement évaluées par les politiques. Face à ces affrontements récurrents, les autorités ont été contraintes de mettre en place une autre politique.

Par la suite, la répression des teknivals deviendra moins sévère, les autorités constatant qu'un trop grand nombre de participants et une motivation particulière rendait l'annulation de ces évènements délicate. D'une attitude de répression totale, le gouvernement passe à une négociation avec des collectifs parisiens et se mêle peu à peu à l'organisation des grands teknivals.

Plus à l'Est, c'est en Tchéquie qu'une répression violente des autorités eut également lieu : lors du *Czechtek*[11] 2005. Des photos diffusées sur le net, témoignant de la violence des affrontements entre participants et forces de l'ordre, ont rendu cet événement célèbre. Pour dénoncer cette répression, une manifestation européenne contre les violences envers les fêtes libres est prévue en janvier 2006. Elle sera reportée en raison des émeutes des banlieues qui éclatent simultanément, car les teufeurs craignent à la fois un débordement de violence au cours de la manifestation, et d'être amalgamés par l'opinion public à

Illustration 5: affiche électronique pour la manifestation du 16 avril 06 à Strasbourg

11 Czechtek : Teknival tchèque

cette vague de violences des banlieues. La manifestation a par conséquent été reportée au mois d'avril. Elle réunit quelques centaines de personnes dans les rues de Strasbourg puis devant le parlement européen. Le soir, un mini teknival est organisé pour clore la manifestation, à Baden-baden, en Allemagne non loin de la frontière franco-allemande. La manifestation européenne semble avoir porté ses fruits, car pour la version 2006 du Czechtek, les autorités tchèques ont fait preuve d'une attitude beaucoup plus pacifique.

Des teknivals au « sarkoval »

Au fil des années, la répression a laissé place à une attitude plus tolérante, mais la présence policière autour des teknivals reste très importante.

> **En 2006, en me rendant sur le site du rassemblement du premier mai à Chavannes, près de Bourges, j'ai constaté la présence d'un imposant convoi : des dizaines de voitures et motos de polices, de cars de CRS défilant sur la route de campagne. Les agents, accompagnés de pompiers, étaient regroupés par petits camps, implantés tout autour du site, protégés du son par des murs de paille. De plus, les services d'ordre avaient creusé tout autour du site une tranchée dans le sol, pour dissuader les teufeurs de se répandre sur les terres avoisinantes, ce qui donnait au lieu un air de champ de bataille.**

Les tranchées n'étant pas très efficaces, une autre solution a remplacé celle-ci, plus fonctionnelle mais très mal perçue par les teufeurs : les sites sont désormais entièrement entourés d'un grillage métallique de 2 mètres de haut.

Le site d'un teknival est comme une zone de non-loi, à l'intérieur de laquelle les agents de police n'interviennent pas, bien qu'il s'y déroule des activités illicites : commerce et consommation de drogues, ventes et échanges de biens divers exempts de taxes. Cependant, les forces de police sont présentes en grands effectifs autour du site, installent des postes de douane improvisés sur les quelques routes d'accès, mettent en place une configuration spéciale de la circulation routière pour canaliser le flot de véhicules arrivant ou quittant le site, survolent la zone en hélicoptère. Des agents en civil observent ce qui se passe à l'intérieur. Le déploiement des forces policières forme ainsi un important

dispositif d'encadrement, et fait office de garde-fou du tumulte festif.

Des équipes de secours, avec un équipement bien mis en évidence, se déplacent dans le teknival, tandis que les policiers évitent en général de pénétrer à l'intérieur de la zone festive en uniforme. Toutefois, à Toul en 2007, des gendarmes sont intervenus au milieu du teknival :

> **Une voiture avait été retournée et mise en pièces par un groupe de teufeurs. D'après les rumeurs que j'avais pu glaner, il s'agissait d'une sanction envers le conducteur qui aurait essayé de violer une fille et qui serait un « sale dealer ». Beaucoup s'étaient mis à démonter la voiture pièce par pièce, y compris les chiens qui gambadaient, excités, avec de gros morceaux de mousse arrachés aux banquettes du véhicule dans la gueule.**
>
> **Quelques heures plus tard, trois autres véhicules sont retournés. Cette fois, les rumeurs disent que les propriétaires ont vendu de faux cachets d'ecstasy à plusieurs teufeurs qui se sont vengés sur les véhicules. Pour éviter que ces véhicules ne soient eux aussi répandus en mille pièces sur le sol du champ, les gendarmes sont simplement venus se poster autour des véhicules retournés.**

Illustration 6: Teknival de Marigny (Marne), 2005. aerodrome désaffecté.

De rassemblements spontanés et marginaux de quelques centaines de personnes, les teknivals sont devenus, en peu de temps, des phénomènes massifs attirant des dizaines de milliers de participants. Les plus importants ont pu rassembler jusqu'à 80 000 personnes (en 2005, à Marigny, Chiffres officiels, plus de 100 000 selon les organisateurs). Cependant, cette massification a rendu impossible leur caractère secret, intimiste et autogéré. L'ampleur du phénomène a

conduit à une situation où l'organisation et le déroulement de ces fêtes a peu à peu échappé aux initiateurs des premiers teknivals.

Depuis quelques années, l'Etat désigne un terrain aux grandes associations de sound systems parisiens. Auparavant, le terrain était choisi dans le secret par les sound systems, généralement un ancien aérodrome militaire désaffecté, et investi par surprise. Cette mise en place de négociations entre politiciens et membres des associations parisiennes de sound systems ne va pas sans discréditer l'évènement aux yeux des travellers et puristes de l'underground, qui le qualifient, depuis ce changement, de "Sarkoval" (d'après le nom du ministre qui a initié cette mesure) ; et refusent d'y participer, estimant qu'il ne correspond plus à leurs valeurs :

> *« C'est trop grand, ça devient de la consommation. Avant, il y avait un esprit, on se rassemblait dans des petits trucs, on était cinquante, cent, il y avait une ambiance, un état d'esprit. Dans ces tekos, tu vois des gros dealers qui vendent tout ce qu'ils peuvent, et à n'importe qui, même des gamins, ils s'en foutent, tu peux crever d'une overdose ils s'en foutent »* (Jeune teufeur rencontré sur le teknival de Chavannes, mai 2006)

> *« Je ne suis jamais allé à un sarkoval, non, je ne suis jamais allé à un de ces gros teknivals légaux, avec des camps militaires autour et des hélicoptères qui le survolent. [...] Le gouvernement, spécialement dans ce pays [Craigh est Anglais et parle de la France], prend cette espèce d'approche sociologique, comme s'ils pouvaient mettre tout le monde dans un environnement contrôlé, et déterminer ce que ces gens sont, comment l'évènement se déroule, et ce que ces gens veulent. Eh bien maintenant ils ont leur parfaite zone de test, je veux dire, c'est une vraie conspiration terroriste, façon de parler. Quand on avait vingt personnes qui s'activaient au sound system, et mille personnes dans la fête, on pouvait s'occuper, on pouvait faire attention à chacun qui se sentait mal ou qui avait trop pris, ou arrêter à temps un incendie, on pouvait s'assurer que tout se passe bien, sans avoir besoin de la police, des pompiers ou d'ambulances. Mais quand tu as 55 000 personnes... tu ne peux plus, et c'est là que des choses débiles arrivent, comme ces gens qui sont allés tomber d'une*

falaise ou du toit d'un entrepôt. Nous aimerions que ce soit possible que chacun prenne soin de lui même, mais ce n'est pas possible, la plupart de ces gens ont moins de 25 ans, et ils sont là justement pour pousser leur limites jusqu'au bout. » (Craigh)

Des associations comme Médecins du Monde et des organes publics comme la police, la gendarmerie ou les pompiers assurent un encadrement nécessaire, en acheminant des citernes d'eau potable, en déployant des stands de prévention pour informer sur les drogues. Cette prévention vise surtout un public jeune ou novice, avide d'expériences extatiques. Dans le même temps, tout ce déploiement de services et la présence, aussi bien des forces de l'ordre que d'un grand public avide d'underground mais peu disposé à adhérer aux valeurs de la free, contribue à vider de son sens la manifestation aux yeux des habitués. Ceux-ci désertent de plus en plus ces gros teknivals légaux.

Anne témoigne : « *J'ai vu les Spiral Tribe traverser le tekos [col de Larche, 2002], ils se foutaient de la gueule des gens : c'est quoi ce truc-là !* » Certains préfèrent ainsi organiser leur propre free party, à effectif restreint, au lieu de rejoindre le grand rassemblement du premier mai. Les travellers préfèrent se rendre dans d'autres pays où le public des teknivals a gardé un état d'esprit plus cohérent avec leurs valeurs : *« Nous, en France, on n'y revient plus, on peut pas, y a même plus l'envie car les français sont pas enthousiastes pour partir sur la route, ils veulent rester chez papa maman »* (Lucce, du groupe Sound Conspiracy, propos recueillis par Colombié T. : 2002)

Le « teknival des insoumis »

Ainsi, c'est une scission progressive au sein même du mouvement que l'on observe peu à peu, entre les gros teknival et leur fréquentation par un public large, et les puristes qui organisent chaque année, en contestation de ce qu'ils appellent le "Sarkoval", une manifestation d'effectif plus modeste et clandestine, dans les « règles de l'art », qu'ils nomment "teknival des insoumis".

En mai 2006, l'Etat a désigné des terres agricoles aux collectifs techno, promettant

aux exploitants une compensation financière de la perte de moyens de production occasionnée (voir illustration 7 ci-dessous). Cette décision a provoqué un conflit entre les sound systems, et quelques semaines avant l'évènement on pouvait observer, sur les forums, des débats opposant les deux partis parmi les teufeurs : ceux qui contestaient le choix des terres agricoles, refusant de nuire aux agriculteurs, et proposaient de boycotter la décision de l'Etat et d'investir de force un aérodrome militaire désaffecté ; et ceux qui, inquiets de ne pouvoir mettre en accord tous les sound systems sur ce boycott, préféraient suivre les prescriptions officielles. C'est finalement le terrain désigné par l'Etat qui a été utilisé, et on pouvait voir, sur le site du teknival, une banderole s'adressant aux riverains : "l'Etat nous parque sur vos terres, désolés". On voit bien que les sound systems, pourtant propriétaires du matériel, n'ont plus de contrôle sur le déroulement de cet événement, qui est en voie d'institutionnalisation.

Illustration 7: Chavannes (près de Bourges), 2006. Champ réquisitionné par le ministère.

Par la suite, des infrastructures apparaissent : sur le site du teknival breton en juillet 2006, à Vannes, un accueil visiteurs et presse, un chenil, une halte garderie, des parkings, etc... Le maire de Meucon s'est rendu sur le site. Ces évolution sont, pour les adeptes des premiers teknivals, une aberration, un détournement du principe de la fête libre, une "récupération politique", qui fait suite à la "récupération commerciale", c'est-à-dire la commercialisation grandissante de soirées techno et de compilations hardcore dont raffolent les adolescents. Dans ces teknivals, les sound systems ne sont plus composés

d'individus marginaux, de travellers : on trouve, par exemple, parmi les propriétaires du matériel, un chauffeur routier, un restaurateur, un dessinateur industriel, un marin-pêcheur...

En 2007, une dialectique semblable s'est installée lors de l'organisation du teknival du premier mai. Quelques temps avant l'évènement, on trouve sur internet deux types d'invitation qui semblent annoncer deux évènements différents :

Illustration 9: teknival 2007 : affiche du teknival des insoumis, non officiel

Illustration 8: teknival 2007, affiche du teknival officiel

Celui de droite correspond au teknival légal, dont le site est désigné par l'Etat, il s'agira d'un champ aux alentours de Toul. Celui de gauche est édité par les "anti sarkoval", qui refusent l'institutionnalisation du phénomène. On remarquera que la manifestation devenue officielle a changé de nom, on ne parle plus de teknival mais de "festival des cultures alternatives". Celui-ci a eu lieu, tandis que le rassemblement contestataire a été bloqué et annulé par les autorités, moyennant quelques arrestations.

Encadrés, organisés, institutionnalisés, régularisés, les teknivals, de « fêtes

véritables », subversives et imprévues, sont devenus des commémorations régulières : "La société se venge de ce qui la menace en la ritualisant" (Duvignaud, 1991). L'organisation d'un teknival officiel justifie une répression sévère des tentatives de maintenir un rassemblement clandestin et autonome, et en drainant la masse des teufeurs, désamorce toute confrontation. Plutôt que des marginaux, les teknivals rassemblent un large public avide d'underground, le temps d'un week-end. Les travellers continuent-ils toutefois à fréquenter ces rassemblements ? Au teknival légal de Toul, j'ai pu repérer plusieurs groupes de véhicules-logements, dont les plaques minéralogiques indiquaient des origines anglaise, néerlandaise, belge. D'après un interlocuteur, un membre de Spiral Tribe était également présent : *« Elle est venue toute seule, juste comme ça, pour voir ».* Il semble que certains travellers continuent à fréquenter le teknival officiel, pour se rendre compte de ce qu'il est devenu. Ainsi, Kevin, traveller depuis 12 années, estime ne plus du tout faire partie du mouvement free, mais il s'est rendu tout de même au teknival de 2008 : *« On est allés cette année au teknival de Paris, pour voir ce que c'était, moi j'ai trouvé ça minable. Parce qu'il n'y a plus aucune déco, il n'y a plus que des gros sons, c'est une course à celui qui aura le plus de son et le plus de couilles. Il n'y a plus aucune création. »*

Le « teknival des insoumis » correspond à une tentative de conserver le rituel intact, car les valeurs du mouvement ne peuvent être conciliées avec un événement nécessitant une intervention de l'Etat, ni avec les comportements d'un public très élargi au sein de la fête. Il résulte de la volonté de conserver une fête libre et spontanée, selon la tradition du mouvement.

En 2007 et en 2008, le teknival du premier mai s'est scindé en deux : tandis qu'un gros teknival légal rassemblait la masse du grand public (Toul, 2007 et Cergy, 2008), les puristes de l'underground qui tentaient de retrouver un teknival clandestin dans les règles de l'art ont organisé une autre fête, de dimension bien plus modeste (quelques centaines de personnes) mais qui ont été sévèrement réprimées par la police, par des arrestations et saisies de matériel.

En 2009, le même phénomène s'est reproduit avec un teknival officiel sur l'ancienne base de l'Otan à Crucey-villages, qui a réuni 20 000 personnes environ. La fréquentation de ce teknival officiel est donc nettement en baisse par rapport aux années précedentes.

Au cours du même week-end prolongé par le jour férié du premier Mai, plusieurs autres rassemblements, de moindre taille, se sont déroulés sur d'autres sites. Ceux qui n'avaient pas fait les démarches pour rendre leur manifestation légale ont été confrontés à une forte répression : les forces de l'ordre sont intervenues dans plusieurs régions, et ont procédé à des saisies du matériel de plus de vingt sound systems différents. La saisie de matériel, légale depuis la loi Mariani pour tous les rassemblements dépassant 500 personnes, est devenue le moyen le plus efficace de réprimer les free parties. Les organisateurs qui en sont victimes protestent au nom des libertés fondamentales et organisent des manifestations régionales, puis nationales, dans plusieurs grandes villes, pour obtenir la restitution de leur matériel (manifestations le 16 mai 2009 à Altkirch dans le Haut-Rhin, et nationale le 13 juin 2009 à Evreux et Mulhouse.)

Au fil des années, c'est donc un retour vers des évènements de plus petite envergure qui se profile tandis que les teufeurs sont de moins en moins attirés par les grands teknivals légaux. Cependant, la répression policière de ces soirées est de plus en plus intense et a atteint encore cette année un record de saisies de matériel, provoquant la colère de nombreux membres de sound systems.

Après avoir dressé cet historique, je vais maintenant développer plus en détail les dynamiques qui structurent cet ensemble d'évènements.

C. Les teknivals, des événements clés

Un calendrier des fêtes

Les teknivals sont attendus par teufeurs et organisateurs à divers dates dans l'année. Il existe ainsi, de manière totalement informelle, un calendrier des fêtes. Les dates fixes de ces évènements remontent à la mise en place, en quelques années, de ce qu'on peut appeler une tradition. Cette tradition découle de la répétition annuelle d'un événement au départ unique (le premier teknival) mais bouleversant car totalement nouveau. La pérennisation de cet événement peut être vue comme une forme de mémoire

sociale qui s'actualise dans l'organisation annuelle de la fête.

Le teknival du premier mai

Il s'agit d'un événement clé pour comprendre comment s'organise le monde des teufeurs. Il se déroule chaque année à la même date depuis plus de dix ans, quelque part en France. Le premier mai n'est pas seulement choisi pour son côté symbolique (jour mondial de la fête du travail, il est l'occasion de manifestations socialistes, communistes ou anarchistes, et d'affrontements urbains plus ou moins violents dans divers pays, notamment à Berlin, Istanbul...) ou pour l'avantage du jour férié qu'il constitue, mais aussi pour sa position stratégique dans l'année : marquant une transition vers les beaux jours, il signe le début de la période d'abondance des free parties en plein air. La date est invariable, le site géographique est quant à lui imprévisible : c'est en tous cas ainsi qu'un teufeur le voit idéalement, car les premiers teknivals étaient des évènements totalement nouveaux, des fêtes subversives et spontanées. Mais comme nous l'avons vu, depuis plusieurs années l'Etat français a pris en main une partie grandissante de l'organisation de ce rassemblement.

Les participants affluent de toute la France et d'autres pays européens pour participer à cet événement. En 2006 on pouvait voir dans le teknival des « camions » venant d'Angleterre, de Belgique et des Pays-Bas. Généralement, on peut aussi y rencontrer des sound systems italiens, espagnols, tchèques... L'importance symbolique que revêt pour certains le fait d'y être présents chaque année est une question intéressante. Comme nous avons pu le voir, elle est liée à l'histoire de l'apparition de ces phénomènes. Pour d'autres, le teknival du premier mai est devenu un phénomène de masse à déserter absolument.

Parmi les évènements de l'underground techno, le teknival du premier mai est le plus connu du grand public, le plus médiatisé, et le plus facile d'accès, fonctionnant à première vue comme une rencontre ouverte à tous entre les acteurs et initiateurs des soirées clandestines et un public élargi d'amateurs de soirées techno. D'autres rassemblements festifs ont lieu à diverses époques de l'année. Le plus grand est le

teknival d'été ayant lieu vers le 15 Août, mais il s'en produit aussi dans les périodes de vacances scolaires, et de manière générale on trouve aussi un teknival en marge de la plupart des grands festivals musicaux officiels (*Vieilles Charrues* en Bretagne, *Transmusicales* de Rennes, *Printemps de Bourges*...). Durant l'été, les teknivals se poursuivent dans d'autres pays européens. Celui de Tchéquie, ou *Czechtek*, est particulièrement connu parmi les teufeurs. Les teknivals sont encore très répandus actuellement en Italie et dans plusieurs pays d'Europe de l'Est.

D. Une dimension européenne, voire plus...

Pour Laurent Tessier (2003), les free parties constituent une "exception franco-britannique", qui serait nettement distincte des évènements qu'on peut observer dans les autres pays. S'il est vrai que les free ont connu un développement fort et une répression particulière en France et en Grande Bretagne, et qu'une partie de l'histoire de ce mouvement s'est déroulée au sein de ces deux pays, il me semble que le phénomène des free parties s'est largement étendu en Europe, et qu'en particulier la Tchéquie, l'Italie, l'Espagne, et maintenant la Bulgarie ont vu se développer dans leurs territoires une scène qui participe du même mouvement. Des connections étroites relient ces pays et ces scènes entre eux.

En 1998, Martine Segalen écrivait : *« Il faudra que l'Europe sache inventer des rites et de puissants symboles pour parvenir à donner aux citoyens des nations un sentiment d'appartenance collective alors qu'ils ne partagent ni langue ni patrimoine ni histoire univoque. »*

Les militants d'une "européanité" n'ont peut-être pas songé qu'ils pouvaient trouver dans l'underground ce qu'ils cherchaient. Dans le mouvement *tekno*, on peut observer le mélange des langues et des nationalités dans les groupes (certains sound systems regroupent des européens d'origines diverses), le fait que les teknivals se déroulent sur divers territoires en Europe, et des migrations (travellers anglais qui se sont installés en Italie ou en France par exemple). Dans cette culture souterraine, il existe une volonté

d'unité et de partage, et des valeurs de dépassement des frontières. C'est aussi pour ces raisons que j'ai choisi l'Europe comme délimitation géographique de mon enquête. Ces valeurs ne se limitent d'ailleurs pas à l'Europe, elles ont plutôt une vocation à l'universalité.

Une vague qui s'étend vers l'Est

Le teknival français du premier mai est perçu par certains teufeurs comme une célébration du début de la saison des teknivals, ouvrant le bal avant les teknivals espagnols, italiens, tchèques, roumains qui s'enchaîneront tout au long de la belle saison :

> *« Le premier mai maintenant c'est une fête européenne, voire mondiale, c'est l'ouverture du bal pour tous les pays, puis l'été aussi c'est un moment propice. »* (Hervé)

Ainsi, les participants inconditionnels de ces fêtes passent leur été en vagabondant de teknival en teknival sur les routes d'Europe, a bord de véhicules lourds souvent récupérés, camions ou bus, et aménagés en véhicules-logements. Ces travellers, contrairement aux teufeurs occasionnels, ont développé un mode de vie adapté à leur nomadisme saisonnier.

Depuis la répression et la massification des teknivals en France, Hervé et les membres de son sound system, originaires des environs de Strasbourg, préfèrent partir sur la route des teknivals vers l'Est ou vers l'Italie pour retrouver des fêtes comme ils les apprécient :

> *« Notre trip c'est de partir chaque été pendant deux mois, d'aller de teuf en teuf. La carte des tekos reste la même chaque année. Mais c'est plus intéressant d'aller vers l'Est de l'Europe. Le mouvement free c'est une vague qui se propage sur l'Europe, vers l'Est, vers la Grèce, le Liban, à Beyrouth y a aussi un Freetek India, même en Israel.»* (Hervé)

Hervé souligne la coordination dont font preuve les organisateurs des différents teknivals :

> *« Il y a une synchronisation en sous-marin pour que les tekos se marchent pas dessus au niveau des dates, pour que tu puisses aller de l'un à l'autre. J'avais*

fait un calendrier, une année. »

E. Un îlot d'underground et un phénomène massif

Le "phénomène techno" désigne l'apparition d'un type de musique électronique qui s'est répandue aussi bien dans l'écoute privée qu'à la radio, à la télévision, et dans des soirées de divers types, que ce soit en discothèque, dans des grandes soirées organisées dans des salles de spectacle, ou encore dans des festivals. Il s'agit d'une mode qui a imprégné l'ensemble de la société occidentale, et bon nombre de tubes ou bien de publicités ont été réalisés sur un fond de musique techno. Le développement du milieu underground *tekno*, et celui de cette mode bien plus globale, se sont faits de manière simultanée, mais quelles sont les relations entre les deux ? Dans sa thèse, J.P. Meloni distingue ces deux milieux grâce aux notions d'underground et d'overground (Meloni, 2003). Quels rapports existent entre les deux, et comment peut-on définir cette différenciation entre underground et overground ? existe-t-elle clairement? Est-ce la mode techno qui a donné l'impulsion à l'underground ? Ou l'inverse ? Y trouve-t-on les mêmes participants ?

Qu'est-ce que l'underground?

Dans son ouvrage *Le phénomène techno*, Etienne Racine (2002) donne un aperçu global des mouvances de la musique électronique, parmi lesquelles les "fêtes illégales" ou "free parties". Il les décrit et les caractérise au sein des évènements techno: "des fêtes illégales, diffusant les franges les plus dures de la musique techno", "caractérisé par le souci apparent de rupture avec la société". Il compare le "retour à la terre" des mouvances hippies des années 70, ne concernant en France que quelques milliers de personnes et pour beaucoup de façon passagère, au "nomadisme de certaines franges techno, qui peut être lu comme un embryon d'expérience communautaire".

A propos des free parties, il parle de "psychédélisme et résistance", d' "évènements s'excluant de la société", "dont la concrétisation la plus aboutie est le teknival", et de "repli

qui vise la création d'un microcosme alternatif autonome", "rejoint par ceux qui s'en donnent les moyens en parcourant la distance nécessaire et en acceptant de sortir de la légalité". S'il est vrai que le teknival, au départ, représentait un moment fort car il durait plusieurs jours et permettait de quitter la ville pour entrer plus intensément dans un monde de fête, de musique et de sensations partagées, on ne pourrait plus, aujourd'hui, le considérer comme la réalisation la plus aboutie de l'utopie *tekno*, simplement car il est aussi devenu un événement médiatisé et fréquenté par un public très large. C'est plutôt la "petite free entre amis" qui représente aujourd'hui la fête modèle, que Bruno décrit comme « *des petits rassemblements entre potes où tu mets tes platines, ils mettent deux trois enceintes et tu passes la soirée pour rigoler dans un champ.* »

La plupart des travaux sociologiques ou anthropologiques qui ont été réalisés sur le milieu concernent l'ensemble du phénomène techno, aussi bien dans ses manifestations officielles et commerciales que clandestines, et consacrent un chapitre au versant underground. J'ai choisi pour ma part de prendre l'underground *tekno* comme unité sociale et culturelle et comme objet de recherche, car il me semble qu'il est régi par des lois et des contraintes spécifiques, et qu'il possède en lui une organisation sociale et politique particulières, qui le rend plus proche d'autres milieux underground que du phénomène techno en général.

Du point de vue des acteurs, la différentiation entre l'underground et la techno en général est essentielle. Les membres des sound systems que j'ai pu rencontrer mettent un point d'honneur à ce que cette distinction soit faite et soit comprise. Les acteurs du mouvement des free parties ont en général peu d'affinité avec les organisateurs et les participants aux grandes soirées techno qu'ils qualifient de « commerciales » (soirées officielles, qui ont lieu généralement dans de grandes salles de spectacle) en raison du prix d'entrée élevé et de la motivation première des organisateurs.

Les principes de l'underground ont été défendus par les membres d'Underground Resistance, groupe américain que certains membres de sound systems considèrent comme un exemple à suivre :

> « Le message que j'essaie de transmettre tout autour du monde est simple : c'est au travers du son et des images que ceux que j'appelle les

programmateurs contrôlent les masses. Ils jouent pour vous le genre de musique qu'ils veulent que vous écoutiez, ils vous montrent les films qu'ils veulent qu'ils veulent que vous regardiez, et vous agissez en conséquence. [...] Notre motivation, c'est la déprogrammation des esprits programmés. [...] C'est en explorant de nouveaux territoires que nous trouverons ce que nous cherchons, ce point d'évolution où nous aurons plus de respect les uns pour les autres que nous n'en avons aujourd'hui pour le fric. » (Mad Mike, membre d'Underground Resistance, cité par A. Kyrou (2002)).

Les propos du leader d'Underground Resistance révèlent brillamment les principes de l'underground. Il s'agit de vivre en retrait de la société dominante afin d'y trouver une certaine liberté vis-à-vis de normes qui sont devenues trop contraignantes et entravent la possibilité du changement social. L'underground devient dès lors une sorte de « laboratoire politique » (M. Gaillot, 1998), où l'on explore de nouvelles manières d'être ensemble, loin des mots d'ordres classiques de la société dominante auxquels les membres de l'underground ne croient plus : le « fric », la rentabilité[12].

Authenticité et récupération commerciale

Il nous faut mettre à cette différenciation entre underground et overground quelque bémol. Tout d'abord, les participants aux free parties n'excluent, pour la plupart, pas totalement la possibilité de se rendre dans une soirée officielle. Si leur préférence va pour l'underground, ils pourront parfois se laisser tenter par la programmation d'un grand festival techno. Ensuite, il faut également remarquer que parmi les artistes, compositeurs et DJ's, nombreux sont ceux qui ont commencé leur carrière dans l'underground et qui, une fois une certaine renommée atteinte, se sont laissés tenter par les cachets[13] bien supérieurs que leur offraient les organisateurs de soirées officielles. Ce type de trajectoire est perçue de manière ambiguë par les membres de l'underground : si certains y reconnaissent une chance, un succès gratifiant, d'autres le vivent comme une trahison.

La problématique de la récupération commerciale est une question controversée. Tandis que les puristes de l'underground estiment que ce milieu doit rester le plus

12 Nous explorerons plus en détail cette question au chapitre IV.
13 cachet : rémunération à la prestation, propre aux artistes en général

indépendant possible et fidèle à ses principes, le monde de la grande consommation est néanmoins tout proche et ne peut cesser d'exercer son attrait sur les jeunes DJ's qui sont en situation plus ou moins précaire.

Selon Etienne Racine, "Il n'y a pas de récupération ni d'âge d'or du phénomène techno, [...] le phénomène est un marché depuis son début" (Racine, 2002, p 135). Une telle affirmation ne tient compte ni de l'histoire de l'underground techno, ni du point de vue de ses membres. Pour les teufeurs, la "récupération commerciale" du mouvement underground est bien réelle, elle en est la négation même, et seules les free parties gardent leur authenticité. Cette citation illustre bien à quel point l'underground est mal connu, même parmi les chercheurs en sciences sociales qui travaillent spécialement sur la techno.

L'expression "récupération commerciale" désigne notamment l'essor des soirées payantes qui proposent une musique techno de plus en plus rapide et plus proche de celle qui est jouée dans les free parties, ou encore la vente chez les grands distributeurs de compilations qui affichent des titres comme "Mega rave" ou "Ultimate Hardcore"...

L'idée de "récupération", bien présente dans les discours des teufeurs, suppose que la *tekno* underground ait préexisté à la techno commerciale, ou en soit l'origine, le noyau énergétique. La plupart des teufeurs conçoivent l'underground comme le lieu de l'authenticité et la source d'une impulsion qui a rendu la techno si populaire. L'histoire des évènements n'est toutefois pas aussi claire.

D'après Etienne Racine, "De 1988 à 1993, le phénomène techno ne concerne que quelques milliers d'individus, concentrés en région parisienne.". L'auteur suit la trace des premiers évènements techno en France à partir des opinions qui sont exprimés dans la presse générale et spécialisée. Celle-ci décrit la France comme "en retard", tandis que les soirées techno sont déjà plus répandues en Angleterre et en Allemagne. 1992-1993 est, nous l'avons vu, la période de l'arrivée en France de l'underground techno, avec la migration des travellers anglais de la Spiral Tribe. "A partir de 1993, le phénomène s'étoffe et commence à apparaître dans de nombreuses autres grandes villes de France. Les fêtes sont plus fréquentes ; les public plus nombreux. Des articles abordent les raves comme des instances de consommation de drogues concernant la jeunesse." (Racine 2002, p.

116).

Il semble bien que l'explosion de la mode techno soit coordonnée avec les agitations qui surviennent dans le milieu underground. Mais comment comprendre cette évolution parallèle ? L'histoire des travellers est largement ignorée de la presse et du grand public. Les teknivals sont dans un premier temps ignorés eux aussi, leur couverture médiatique ne commencera que vers la fin des années 90, lorsque leur fréquentation passera progressivement de quelques centaines à plusieurs dizaines de milliers de personnes.

Authenticité et massification

Quels principes régissent les interactions entre underground et overground ? Il existe une dynamique complexe, entre les adeptes de l'underground qui inventent les teknivals puis les fuient dès qu'ils deviennent investis par une masse de néophytes, et de badauds en tous genres, vidant le teknival de son sens et le transformant en une sorte de curiosité. Il prend même une allure touristique dans ses dernières éditions (2005, 2006, 2007), puisqu'on peut voir se promener des familles, des groupes de "gens du coin", avec leurs poussettes, leurs gamins et leurs ados, qui viennent manifestement plus pour observer ce curieux événement que pour s'enivrer de techno.

L'image et la dévalorisation : une foire aux dealers et aux drogués

L'underground n'a pas échappé à l'image péjorative qu'a eu la techno dès son apparition, liée à la question de la drogue, qui suscite la peur dans l'opinion publique et une répression de la part des forces de l'ordre. Laurent Tessier montre à ce titre que "Le rôle des médias n'est pas à négliger, en Grande-Bretagne puis en France, dans la mise en place et l'application de restrictions ou de tracasseries administratives vis-à-vis du mouvement rave" (Tessier, 2003). Comme le montre J.P. Meloni, La réaction de panique morale qui entraîne les vagues de répression a existé en Angleterre dès l'apparition et l'explosion des premières raves, et s'est poursuivie en France à partir de 1993. E. Racine analyse l'attitude de la presse et des politiques à l'égard des soirées techno et des free parties, à travers les articles parus dans les grands journaux, ainsi que les déclarations de

personnalités politiques, médiatiques, ou encore d'anthropologues. La techno est associée à la drogue et par-là même diabolisée, on parle de "technologie froide et inhumaine", de "répétitivité de la musique comme vecteur d'abrutissement", de "désistement intellectuel, voire d'adhésion à des thèses totalitaristes", de "barbarie" (Racine 2002, p 113-117). Ces attitudes sont en lien étroit avec les mesures répressives qui se sont succédées de 1993 à aujourd'hui à l'égard des soirées clandestines (adaptations de lois particulièrement dirigées vers les soirées techno, pour conférer aux autorités des pouvoirs d'action contre ces festivités) A partir de 1997, l'attitude devient plus tolérante envers la techno, des organismes de prévention en milieu rave apparaissent, et la répression se concentre sur les évènements illégaux. (o.p.cit., p 124). Si la diabolisation d'un phénomène culturel ne permet pas de le connaître, elle le rend même particulièrement attractif pour un public jeune en quête de sensations, et interpelle l'ethnologue : un sujet qui soulève autant de polémiques et d'efforts répressifs doit avoir quelque chose de significatif, de symbolique pour la société. Bien entendu, il ne s'agit pas ici d'émettre un jugement, quel qu'il soit, sur ces évènements ou leur répression, mais d'étudier l'ensemble comme un phénomène, réel et signifiant.

L'histoire du mouvement tekno, sous tous ses aspects, n'est pas sans équivalent dans l'histoire de l'Occident. Les autres mouvements contre-culturels que recèle cette histoire ont connu une dynamique semblable : le mouvement hippie, au depart tout à fait underground et s'inspirant du mode de vie des poêtes Beat plutôt marginaux, est en peu de temps devenu un gigantesque phénomène de mode traversant les frontières, puis une manne commerciale à travers la vente des disques, des parures vestimentaires et des babioles en tout genre. Très vite, ce mouvement au départ porteur d'une philosophie a perdu tout son sens pour ne plus contenir qu'une sorte d'attitude « branchée », et finalement rejetée au rang de démodée pour quelques années, avant d'être en partie remise au goût du jour par de nouveaux adorateurs de « kitsch ». Cette versatilité nouvelle de la culture est souvent attribuée aux générations qui se succèdent et ne se comprennent pas , vivant dans un monde dont la vitesse de changement suit une courbe exponentielle. (voir A. Toffler, 1970). Pourtant, le phénomène de l'undergound persiste, renaissant chaque fois sous un autre aspect. Certains de ses principes les plus profonds restent stables, et s'actualisent à travers ces différentes manifestations, comme par exemple le rejet de la rentabilité comme principe régissant la société, la recherche de liberté, et d'une évolution des moeurs.

II. Des pratiques collectives, un vécu individuel

Après un chapitre portant sur la définition spatio-temporelle et sociale du mouvement tekno, je vais commencer à entrer dans une description plus détaillée, ethnographique, de celui-ci : je vais m'intéresser ici aux pratiques, car elles ont un pouvoir de définition de ce que peut être l'expérience subjective de la participation au mouvement, pour un individu.

Les pratiques qui peuvent être observées dans une free party possèdent un aspect indviduel et un aspect collectif. On peut distinguer les pratiques principales, celles qui engagent directement les individus dans l'activité festive, c'est-à-dire la production de musique ou de spectacle visuel, la réception de ces productions et la danse. Ces différentes activités sont généralement accompagnées d'une consommation de produits psychoactifs. Un concept permet d'englober toutes ces activités : il s'agit de l'état de transe. Par ailleurs, une multitude d'activités et de pratiques connexes viennent se greffer autour de ce noyau, qui n'en sont pas moins essentielles au déroulement de l'évènement, et que je vais développer en premier car elles permettent de mieux repérer la progression des activités dans le temps.

A. Pratiques connexes

Il s'agit de toutes les activités qui ne sont pas dans les objectifs de la fête mais qui sont nécessaires à son déroulement. Elles s'étalent dans le temps, au-delà des limites de l'évènement. Elles englobent tout d'abord les activités préliminaires, c'est-à-dire la préparation de la fête, puis celles qui lui sont simultanées, enfin celles qui la suivent.

Activités préliminaires : préparation de la fête

- **Choix d'un terrain** : étape essentielle à la préparation de la fête, le choix d'un terrain adéquat[14] nécessite souvent des déplacements exploratoires pendant les mois ou les

14 Je me pencherai plus en détail sur la façon dont ce terrain est choisi au chapitre : IV.A. Le cadre de la

semaines précédent un événement. Il arrive qu'une free party se tienne sur un lieu non prédéterminé, investi dans l'urgence suite à l'impossibilité d'investir un autre site, mais cela est assez rare, la plupart du temps les organisateurs prévoient plusieurs « plans B », afin de pouvoir réagir rapidement si les autorités bloquent l'accès à un site.

- **Négociations** : Le choix d'un terrain s'accompagne aussi généralement d'une démarche de négociation avec le propriétaire pour un terrain privé, ou avec divers acteurs politiques pour un terrain public : Maires des communes concernées, préfets... Pour les plus gros teknivals, comme celui du premier mai, l'intervention du ministère de l'intérieur a été mobilisé à plusieurs reprises. Des réunions sont organisées entre responsables de l'Etat et représentants d'associations de sound systems. Au fil des années, une mise en procédures de cette démarche a été développée par l'Etat : nécessité d'adresser une demande officielle sur papier, dates limites et législations diverses concernant le terrain, le nombre de participants, le matériel, distributions de responsabilités...
- **Communication** : Durant les mois précédent l'évènement, les organisateurs doivent également effectuer les démarches nécessaires[15] pour informer les futurs participants.
- **Préparation des spectacles** sonores et visuels par leurs auteurs, qui implique généralement une pré-conception et un entraînement. Par exemple, le « live [16]», activité de composition intégrale de la musique, implique une recherche d'unités sonores, comme des « samples » ou des « beats », et la création d'une base de données sonores cohérente et ergonomique, pour optimiser la recherche de ces unités au cours de la performance. Généralement, le live est en partie préconçu : choix et succession des samples, progression du rythme... Le compositeur suivra, lors de la performance, une sorte de plan d'ensemble qu'il aura préparé, et déclenchera ses boucles en fonction de l'ambiance, de l'état de la foule. Certains artistes vont jusqu'à préparer intégralement leur live à l'avance, et n'interviendront lors de la performance que pour réaliser des modulations mineures : pratique moins risquée, mais souvent moins admirée car elle limite les possibilité d'interagir avec les danseurs. Un mix nécessitera, quant à lui, un choix de disques, leur organisation pour créer une progression, et un entraînement à leur enchaînement pour bien connaître les morceaux. Les disques seront placés en ordre dans un bac pour être retrouvés

fête

15 Les modes spécifiques de communication seront abordés au chapitre III.B

16 Live : séquence de musique créée en direct

facilement lors de la performance.

- **Entretien du matériel** électronique, des véhicules, et des infrastructures, construction et réparations, éventuellement location du matériel manquant.
- **Préparation de la décoration**, création de tentures, de sculptures, de pancartes, de slogans, peinture des camions et des enceintes.
- **Acquisition et conditionnement des vivres**, de l'eau, et de tous les consommables : essence pour les véhicules et les groupes électrogènes, alcool et substances psychoactives, lesquelles nécessitent un effort particulier de conditionnement pour ne pas être découvertes par les douanes volantes avant l'accès au site.
- **Logistique :** Organisation du matériel, chargement des véhicules et voyage.
- **Investissement du site** : installation du campement et surtout du matériel, qui prend plusieurs heures. Pour les gros sound systems et en fonction des habitudes de chacun, cette installation se déploie parfois sur plusieurs jours, le son commençant à fonctionner tandis qu'on finit d'accrocher les spots, les bâches, les décorations...

Pendant la fête, et après

Tout au long du déroulement de l'évènement, les activités connexes continuent, comme la préparation de la nourriture, la vente de celle-ci et des vêtements, bijoux, vinyls, dans les stands, le commerce des psychotropes, que les organisateurs préfèrent discret mais que certains revendeurs peu intégrés à l'évènement n'hésitent pas à pratiquer à la criée ou à l'étalage; le nettoyage des dance floors.

Enfin, lorsque l'évènement touche à sa fin, il reste tout un travail de démontage et de remballage des sound systems, et de nettoyage du site, essentiellement. Ce nettoyage est réalisé par les organisateurs, aidés par les teufeurs les plus consciencieux, ce qui est insuffisant pour nettoyer les sites des plus gros teknivals. Ceux-ci laissent souvent des dégâts considérables sur le site, suscitant des polémiques entre organisateurs, représentants de l'Etat et opinion publique.

L'engagement considérable des organisateurs

Au vu de cette liste, non exhaustive, des activités nécessaires au bon déroulement de la fête, on peut tout d'abord remarquer qu'elles mobilisent des connaissances pratiques dans de nombreux domaines professionnels, qui nécessitent en général des formations spécifiques. La free party est une activité sociale relativement complète, dans laquelle les compétences de chacun peuvent être mises en oeuvre, d'une manière informelle, c'est-à-dire sans que les logiques de qualification, de sélection, de budget, propres au monde du travail ne viennent les limiter. Les acteurs y apprennent par l'expérience, la « débrouille » et l'engagement individuel. Une expression anglo-saxonne résume cela : le principe du « DIY » ou Do It Yourself, terme inventé dans le mouvement Punk et figurant parmi les valeurs de l'underground techno. En cela, la free party apparaît comme un procédé social efficace, une alternative réelle à un système social devenu lourd de procédures et par là incapable de produire des fêtes véritables. Elle apparaît également comme une réaction à la dégradation du marché de l'emploi, en stimulant un nombre considérable d'activités même si pratiquement aucune de celles-ci ne sont reconnues officiellement comme telles.

Dans un second temps, nous pouvons remarquer que la tenue d'un évènement nécessite un effort considérable de la part des organisateurs, les membres des sound systems, et nous pouvons nous demander quelle gratification ils retirent d'un tel effort, puisque l'accès n'est pas payant pour les participants. Le principe du don à l'entrée prend ici tout son sens : il s'agit d'une reconnaissance, que les organisateurs veulent volontaire de la part des teufeurs, à leurs efforts. Le refus d'établir un prix d'entrée systématique symbolise, quant à lui, le refus d'entrer dans une démarche de vente d'une prestation : car un des principes essentiels de la free party est de rester en dehors des logiques commerciales et de marchandisation de la culture.

Massification et déresponsabilisation

Toutefois, cette dynamique d'engagement des organisateurs, et de participation active des teufeurs (notamment par la donation et le nettoyage volontaire du site, mais qui

peut englober une infinité de comportements, d'attitudes, ce qui entre dans la définition de l' « état d'esprit »), ne fonctionne réellement que dans les fêtes de petite taille. En effet, la massification des teknivals a eu une conséquence inévitable de dégradation de ce système d'engagement et de volontariat, car elle augmente l'impact de l'évènement sur l 'environnement, tout en diminuant le degré d'implication des individus, selon le mécanisme suivant : lorsque la fête rassemble un nombre limité de participants, le jeu des interconnaissances et l'intimité font que chaque individu se sent impliqué dans le bon déroulement de l'évènement et responsable d'agir dans ce sens. Plus le nombre de participants augmente, plus les liens entre eux sont vagues voire inexistants, plus les individus se sentent anonymes et se déchargent de toute sensation de responsabilité quant au bon déroulement de la fête.

La responsabilisation des teufeurs a fait maintes fois l'objet de campagnes de communication de la part des sound systems et de certaines associations, afin d'éviter que les teknivals ne deviennent trop incontrôlables. Malgré celles-ci, il semblent que la situation se soit peu améliorée d'années en années, comme si ce contexte d'autogestion était trop propice à une ingestion. En 2008 au teknival de Toul, j'ai par exemple pu assister à plusieurs séances collectives de démontage, pièces par pièces, d'une voiture (voir p. 47). Il va sans dire que ceux qui y ont pris part avec joie, n'ont pas songé à en ramasser les débris une fois la fête terminée...

Ce phénomène de déresponsabilisation explique largement pourquoi les sound systems sont de plus en plus nombreux à ne plus souhaiter participer à ces grands teknivals. Confrontés à une foule de participants certes nombreux, mais de moins en moins consciencieux, et peu reconnaissants à leurs efforts et sans volonté de participer aux tâches qu'implique la fête, ceux-ci préfèrent retrouver les dimensions plus raisonnables de la free party et l'intimité qu'elle procure.

B. Pratiques principales

Après avoir vu dans le détail les nombreuses activités qu'implique la tenue d'un tel événement, nous pouvons désormais aborder les pratiques principales du teknival, celles qui constituent le leitmotiv de chacun et l'objectif et de tous les efforts mis en oeuvre.

Ces pratiques concernent la production et la participation à un spectacle vivant, ou d'une oeuvre artistique, comme le propose Michel Gaillot avec une nouvelle notion de ce terme :

> « les DJ's ne sont plus les seuls acteurs, mais aussi, [...] les ravers ne sont plus justement des spectateurs mais deviennent eux-mêmes des acteurs, les participants d'un événement qui se fait non plus seulement devant et pour eux, mais aussi et surtout avec eux. En ce sens, ce n'est pas seulement le mix des DJ's, mais également et surtout la rave qui fait oeuvre. Cela en fait une expérience de co-création et de co-esthésie, qui se nourrit de l'apport de tous les participants [...] qui deviennent ensemble les créateurs de cette sculpture vivante collective. » (Gaillot, M., 1998 : 48-49.).

Ainsi, nous voyons que les pratiques des Dj's et des danseurs sont étroitement coordonnées dans la réalisation d'un tout. Il s'agit d'une interaction, médiatisée dans un sens par la musique que contrôle le DJ, et dans l'autre sens par les gestes et cris de la foule. Les émotions vécues intérieurement et individuellement par les acteurs au cours de cette interaction, sont exprimées par la musique et les gestes, et donc partagées collectivement.

La musique

La musique, dans les free parties, a pour rôle principal d'être un facteur et un vecteur d'émotions. Tout d'abord, elle est diffusée à une très forte intensité sonore et en continu :

> *« Vraiment, tout ça c'était 24 sur 24 et 7 sur 7, je veux dire, la musique ne*

devait jamais s'arrêter sans raison.» (Craigh)

Ensuite, elle est choisie et composée dans le but de susciter des émotions intenses et insolites. Les DJ's sont à la recherche des sons les plus étranges, aux propriétés dysleptiques. Ils composent la progression de leurs sets avec le souci de créer une « montée » globale. Dans cette progression, « les breaks » (coupures soudaines du rythme) augmentent encore ces émotions induites.

Le spectacle visuel

Les écrans alimentés par les VJ's[17] diffusent des images qui ont elles aussi des propriétés stimulantes. Spirales lumineuses, formes géométriques multicolores contribuent à créer un effet kaléidoscopique. Des images diverses peuvent également être utilisées : extraits de films ou de programmes télévisés. Les images sont mixées et superposées rapidement pour intensifier la stimulation. En plus des écrans, le dance floor est parcouru par des jeux de lumières, lasers, stroboscopes, fumée artificielle, lancer de confettis ou de ballons, parfois même par des salves de flammes, lorsque des jongleurs de feu réalisent une représentation. Tous ces éléments, combinés à l'obscurité de la nuit, contribuent à constituer une expérience visuelle déroutante et étourdissante, qui a pour effet de plonger les individus dans un présent absolu, comme le montrent souvent les témoignages portant sur les sensations ressenties lors de la fête :

> *« Il y avaient des gens tellement différents, un son massif, des lumières massives, c'était... tu ne pouvais pas penser à quoi que ce soit d'autre que ce que tu entendais et ce que tu voyais »* (Craigh)

La danse

Associée à l'écoute de la musique et aux sensations visuelles, la danse permet aux teufeurs d'entrer dans cet univers mouvant et d'exprimer leurs sensations et leur état d'esprit par des gestes et des postures. Elle peut être minimale, comme une simple oscillation du corps ou de la tête, s'intensifier par des bonds et de grands mouvements du

17 VJ : Vidéo-Jockey, l'équivalent du DJ mais travaillant avec des images qui sont projettées sur un écran.

corps ou des membres, jusqu'à un déchaînement total de l'énergie du corps. Il est toutefois assez rare d'observer des chutes, qui sont plus souvent liées à des obstacles dans les déplacements, ou à une perte totale du contrôle du corps (perte de connaissance, étourdissement...).

Les psychotropes

La consommation de psychotropes intervient directement dans cette dynamique. Elle n'est pas indispensable, car certains DJ's et teufeurs pratiquent sans elle, mais elle reste largement répandue. La modification de conscience induite par ces substances permet de décupler les émotions ressenties, ainsi que l'impact des stimulations sensorielles sur la conscience. Cette augmentation de la sensibilité par des moyens neurochimiques, vient compléter la surstimulation sensorielle opérée par la musique et les jeux de lumières. Ceci explique pourquoi les substances comme la MDMA et les hallucinogènes sont les plus appréciés par les teufeurs, car leurs effets ciblent particulièrement les perceptions sensorielles et les émotions. L'une des plus répandues dans l'usage des teufeurs est le LSD, substance que Stanislav Groff a qualifié d' « amplificateur non-spécifique ou catalyste de processus mentaux qui confrontent l'expérimentateur avec son propre inconscient », soulignant les « parallèles de grande envergure » qui existent « entre l'expérience du LSD et des phénomènes impliqués dans divers religions mystiques, états de transe ou de possession, et rites de passage » (S. Groff, 1977 : 145). Amphétamines et cocaïne sont également appréciées car elles augmentent l'énergie disponible et l'endurance.

Les teufeurs expérimentés ont une très bonne connaissance de ces substances, de leurs effets, et de leurs dangers. Ils les utilisent en experts, et transmettent leurs expériences aux nouveaux arrivants. La consommation doit garder un but et un effet ludique, et ceux qui en abusent ou perdent le contrôle de leur corps ou de leurs comportements, qui ne savent pas « tenir les drogues » sont vus d'un mauvais oeil :

> *« Tenir les drogues, ça veut dire que tu connais tes limites, tu vas pas prendre tel truc parce que tu sais que ça va te faire partir... enfin quand tu*

tiens pas ta drogue, t'es tellement fraka[18] *que tu.. tu va pas reprendre des trucs qui te mettent encore plus fraka. C'est pas partir en couille, c'est savoir vraiment... comment ton corps va réagir. Ouais, c'est faire bon usage de la drogue, s'éclater, s'amuser. »* (Anne)

Une transe collective

L'état de conscience qui est recherché et atteint à travers ces pratiques combinées, peut être désigné par la notion de transe collective. Les participants de la fête sont plongés dans un état de conscience modifiée par l'interaction de plusieurs facteurs : la surstimulation sensorielle, les psychotropes, le cadre particulier de la fête et la situation sociale de rassemblement. Lionel Pourteau a étudié ces différents facteurs pouvant induire la transe dans les free parties (Pourteau, 2005).

Des années après son expérience des free parties, Craigh a un souvenir saillant : celui de ses interactions vécues avec les danseurs pendant ses mixes :

« Voir les têtes des gens... quand tu te branches avec eux.. tu joues toute la nuit et tu construis une relation avec ces gens, ils attendent quelque chose et ils ne savent pas ce que ça va être, mais ils attendent que tu leur fasses quelque chose, et ce n'est pas prévisible, parce qu'ils ne savent pas avec quoi tu es arrivé, parce qu'on improvisait tout, on pouvait trouver quelque chose sur le moment et alors tu le balances, tu regardes les visages des gens, un instant après, ils étaient wouaaaaarrrrrrrr! » [mimique d'extase]. Ca restera avec moi pour la vie, pour le reste de ma vie! » (Craigh)

L'état de transe collective procure un bien-être intense aux participants :

« Ce qui m'a plu, c'était de pouvoir penser à rien pendant le tekos.. [...] d'être aussi tous ensemble.. t'es libre, t'as rien qui est prévu, t'as pas de planning, tu vas faire des rencontres, squatter avec les potes, il y a le son aussi .. moi le premier son que j'ai écouté, ça m'a pris au ventre, ça m'a envoûté. Ça m'a vraiment fait des guilis, comme ça dans le ventre.. être coupé du monde pendant.... je sais même pas combien de temps.. quelle

18 Fraka, fracassé : submergé par l'effet d'une drogue

heure il est tu sais même pas.. » (Anne)

Comme dans les concerts, des éclats de voix et des sifflements coordonnés expriment les moments où la sensation procurée par la musique est la plus intense. Ce bien-être est aussi la principale source de motivation et de mobilisation des participants. Certains exprime ce bien-être et son pouvoir d'attraction par des expressions comme « la puissance du dance floor ».

III. Groupes, réseaux, médias et codes

Ayant jusque-là appréhendé le mouvement *tekno* dans une perspective ethno-historique et dans sa globalité, sous ses aspects spatiaux et temporels, ainsi que sous l'angle des pratiques, nous allons maintenant nous intéresser aux mécanismes, interactions et dynamiques sociales qui relient individus et évènements pour constituer un "mouvement". Nous allons tenter de comprendre comment ce mouvement est construit sur un plan social. Ce qui nous amènera à prendre en compte des éléments comme les individus, les groupes et collectifs, mais aussi des aspects dynamiques, comme les interactions, les échanges et transmissions. Le mouvement underground, c'est avant tout un réseau, ou de multiples réseaux interconnectés. Réseaux d'interconnaissances, d'interactions physiques entre les acteurs, réseaux de communication au moyen de médias divers, mais aussi réseaux impliquant des humains et des non-humains, comme les outils de production du son et des lumières, le matériel de transport, etc. Des supports tels que l'organisation spatiale d'un teknival ou l'utilisation des technologies de communication par les teufeurs et les sound systems nous aideront à représenter ces réseaux imbriqués.

A. Les sound systems

Le sound system est l'unité sociale de base dans le monde des free parties. Il est

constitué d'un groupe de personnes de taille variable (de 4, 5, et jusqu'à vingt ou trente individus), de leurs chiens, de leur matériel sonore et visuel, et de leurs véhicules.

Le terme de *sound system* désigne à la fois un groupe de personnes, une entité morale formée par ce groupe, et l'installation physique temporaire que forme le matériel déployé dans une soirée. Chaque sound system se caractérise par un nom et un symbole appelé logo, souvent suivi, sur les *flys*, de la ville ou du pays d'origine. Certains ont pour support une association ou un label, d'autres refusent toute forme d'institutionnalisation.

Lorsqu'une personne commence à fréquenter le milieu des free, elle peut adopter deux démarches différentes. Soit elle pourra rester dans une démarche individuelle, se rendre aux soirées lorsqu'elle le souhaite, parfois ne pas y aller pendant longtemps puis y retourner, elle sera alors considérée comme un teufeur, un participant. Les teufeurs peuvent se rendre à plusieurs en teuf, comme un groupe d'amis se rassemble pour aller dans n'importe quelle soirée.

Soit, si elle commence à se sentir passionnée par le mouvement et si elle souhaite s'y engager plus activement, elle cherchera alors à faire partie d'un sound system. Un sound system est un groupe plus "fédéré" qu'un simple rassemblement temporaire d'amis. On définit en général assez clairement qui en est membre ou non. Le sound system est une personne morale, prenant des décisions, engageant des actions collectives comme l'organisation d'une soirée, et endossant collectivement des responsabilités en cas de problème. Hervé, membre et fondateur du sound system M., établit cette différence entre ce qu'il appelle la « *sphère familiale* », c'est-à-dire le sound system proprement dit, et l'ensemble plus vaste et plus flou des personnes qui gravitent autour :

> *[Vous êtes combien dans le sound system?] « C'est flou, il y a plusieurs strates. Dans la sphère familiale on est 6 ou 7. Après autour il y a plein de gens qui nous suivent depuis longtemps, une quinzaine de personnes, mais bon ce sera pas le même engagement si on a une amende ou si on nous retire le matériel.»*
> (Hervé)

Pour devenir membre d'un sound system, il y a deux possibilités : soit intégrer un sound existant, soit en fonder un nouveau. Le choix se fera en fonction de divers aléas : évènements, rencontres, qualité des relations avec d'autres acteurs du mouvement. Ainsi, Hervé nous raconte comment il a été amené à fonder son propre sound, après avoir tenté d'en intégrer plusieurs :

> *« Au début je voulais m'insérer dans des groupes. Au début on posait ensemble. Ça a marché pendant un moment, on a organisé quelques soirées. Mais je me suis aperçu que y avait pas moyen, les groupes étaient déjà constitués. Donc on a fait notre truc, et heureusement qu'on a fait notre truc. »* (Hervé)

Anne nous raconte comment un autre sound system, R., qu'elle a longtemps côtoyé, s'est formé à partir d'une rivalité commune envers T., un groupe de DJ's qui ont une mauvaise réputation dans le milieu des free :

> *« Les gens de T. c'étaient trop des bourrins[19], trop des connards, ils ont violé des copines à moi, chaque fois il y avait des morts dans leurs teufs, et ils se barraient en laissant le mort comme ça. Les gens de R. fréquentaient ces teufs parce qu'il n'y avait que ça, puis à partir de là, il y a un groupe qui s'est formé, ils ont fait leurs teufs de leur côté, moi j'ai préféré cet état d'esprit. [...] Ils se sont regroupés en réaction à T. qui faisait du hardcore, justement les teufs étaient trop pourries avec T., donc R. ils ont voulu faire leur truc à eux, monter un son plus* teknival*, donc le groupe s'est vraiment formé quand on est partis ensemble au tekos à Marigny, on s'est rendus compte, parce que... on était contre le groupe T., et c'est comme ça aussi que les affinités se sont faites, on s'est un petit peu testés, par rapport, voir si on pouvait s'entendre, tu vois, en tekos... [...] Beaucoup de gars d'R. ne connaissaient pas les tekos donc c'était la première fois qu'on a bougé ensemble et qu'on a vu... on s'est retrouvés... c'est surtout après le tekos, tu te dis : bon voilà on est un groupe maintenant, on a fait ça ensemble, on a des nouveaux liens entre nous, voilà c'est mon groupe, R.. Donc y avait les premières teufs, qu'on a fait dans la nature, toujours en réaction par rapport à T. qui faisait ça dans des salles, c'était*

19 *bourrin* : violent

payant, avec A. Sécurité[20], donc on trouvait ça vraiment débile, parce que toute sortie est définitive, on se foutait bien de leur gueule par rapport à ça quoi, style tu peux crever de chaud dans la pièce, t'as même pas le droit de sortir, c'est un état d'esprit qu'on aimait pas, nous on voulait être plus libres, donc faire ça dehors, donc on a commencé par faire ces petites teufs dehors, c'était du bouche à oreille pour pas se retrouver avec des connards, pas avoir de problèmes non plus. » (Anne)

On voit dans ce témoignage que l'expérience partagée d'un teknival peut également constituer le déclencheur qui détermine un groupe d'amis à se constituer en sound system. Mais une démarche s'exprime clairement ici, qui consiste à organiser des free parties pour s'opposer à des soirées qui sont inscrites dans un circuit commercial, et presque imposées car ce sont les seules soirées techno existant dans la ville de taille modeste où l'action se déroule. Cette opposition s'applique à la fois aux soirées contestées et à leurs organisateurs, considérés comme des rivaux.

Un groupe hiérarchisé

Comme tous les groupes, un sound system a généralement une certaine hiérarchie, basée sur l'autorité et surtout le charisme de certains de ses membres. On reconnaît souvent une personne centrale, considérée non comme un chef ou un leader, mais qui bénéficie d'une légitimité supérieure entant que fondateur :

« Kevin, c'est le premier R. en fait. » (Anne)

Lorsque je lui demande s'il est le fondateur de son sound system, s'il est un peu « *au centre du truc »,* Hervé me répond *« oui »*, en chuchotant et en plaçant une main devant la bouche pour simuler un apparté. Il acquiesce donc ma proposition, mais signale par cette mimique qu'il n'est pas dans les moeurs du groupe de marquer différents rôles parmi les membres : un sound system c'est avant tout un groupe, qui se veut solidaire et égalitaire :

« M. au début c'était moi, mais maintenant c'est un groupe à part entière, c'est ce que je voulais, c'est toujours plus agréable quand t'es pas le seul à t'investir

20 Agence de sécurité privée

de A à Z. » (Hervé)

Ce fondateur est généralement celui qui a donné son nom au sound system :

« C'est Kevin qui a inventé le nom R., en fait au début il disait tout le temps ça, R.! R.! Il le taggait sur les murs de la fac... du coup le sound system c'est devenu R. » (Anne)

D'un sound system a l'autre : Amitié, interconnaissance, rivalité

La hiérarchie sociale n'existe pas seulement à l'intérieur mais aussi entre les groupes. L'univers tekno est peuplé de sound systems qui se connaissent, s'observent, s'imitent, s'invitent, se jugent, se rallient, se rassemblent, fusionnent ou se séparent, parfois se jalousent et s'attaquent. Tandis que le teknival est un gros rassemblement de plusieurs dizaines, parfois des centaines de sounds, les free parties sont organisées en général par un, deux ou trois groupes qui soit installeront chacun leur son et leur dance floor, soit mettront leur matériel en commun, multipliant la capacité sonore[21] et permettant aux DJ's de jouer à tour de rôle.

Sur mon terrain, j'ai constaté que souvent les sound systems d'une ville connaissent ceux des villes voisines, et parfois posent[22] ensemble. Cette coordination a également une dimension internationale.

Les relations entre les sounds peuvent également se teinter de rivalités et de conflits. Anne nous a déjà raconté comment cette rivalité était à l'origine de la création du sound system R.. Guy n'hésite pas à insulter, dans une conversation avec moi, un membre d'un autre sound system, avec qui il a pourtant joué : *« Ce mec je peux pas le blairer, c'est une râclure, une sous-merde ! »* Il m'expose les raisons de son ressentiment, estimant que le DJ en question est venu dans un tekos et s'y est comporté d'une façon inconvenable : *« Lui il fait des free dans la région, mais voilà il a rien compris, il se pointe en Italie, il arrive au milieu des* travellers *et il fait le beau. Mais ça marche pas comme ça,*

21 Capacité sonore : quantité de son qu'un sound system peut déployer, exprimée en kilowatts.
22 *poser* : installer une free party

on s'intègre pas facilement dans ce milieu.». Guy exprime ici la question de la présentation de soi, et des rites d'interactions et de statut étudiés par Goffmann (1974). Il juge l'attitude de son rival trop confiante, estimant que sa notoriété ou son ancienneté ne le lui permettent pas. Le jugement porte sur des détails qui semblent anodins mais sont pourtant cruciaux dans les rites d'interaction : la façon dont on « *arrive* », dont on se présente. On voit également dans l'attitude de Guy que le degré d'intégration parmi les travellers crée un statut, qui est à la fois convoité et disputé, jalousé.

Un mode de vie communautaire et rythmé par la musique

Les membres d'un sound system vivent sur un mode communautaire. Ils partagent les véhicules, le matériel, les denrées et l'argent qui sont en leur possession, et vivent au quotidien dans la proximité et l'échange. Dans ce quotidien, il n'y a pas de moments sans musique : la vie de tous les jours est rythmée par la techno :

> *« C'était plus qu'une fête, c'était une façon de vivre, vivre la musique techno 24 heures par jour et 7 jours par semaine, il y avait une paire de platines dans la cuisine et toujours quelqu'un qui passait des disques quand un autre cuisinait, et donc tous les autres venaient s'asseoir, discuter, rouler des joints, on mangeait toujours ensemble, on n'était pas contents tant que tout le camion n'était pas venu manger, comme dans une famille. »* (Craigh)

Craigh fait un parallèle entre la vie du sound system et la vie familiale. Pour certains travellers, plus ou moins orphelins ou issus de familles décomposées, cette vie « familiale » a remplacé le cadre d'une famille classique qu'ils n'ont jamais eue. Pour d'autres elle a été l'objet d'un choix délibéré. Parfois, elle résulte d'un besoin clairement exprimé :

> *« J'ai besoin de ça pour être bien, c'est pas compliqué : j'ai besoin de voyager, et j'ai besoin de musique »* (Kevin)

Ce besoin peut aussi être l'expression d'un mal-être, face auquel la musique, la consommation de psychotropes et la vie communautaire apparaissent comme des remèdes :

« Mon copain, il a commencé à faire du son parce qu'il était pas bien dans sa peau, c'est le truc qui l'a un peu boosté. Finalement c'est comme quand tu fumes des jokes[23]. T'es content de fumer des jokes parce que t'as plein de potes, enfin plein de gens fument des jokes donc du coup ça crée des liens. Faire du son ça crée des liens aussi, et j'ai l'impression que pour lui c'était surtout avoir une reconnaissance [...]. Il fait ça pour être dans le mouv', pour se faire reconnaître, pour faire des potes » (Anne)

Une école de la vie

Les différents témoignages que m'ont donné mes interlocuteurs expriment que faire partie d'un sound system les a beaucoup aidés à construire leur personnalité :

« C'est aussi un peu une façon, quand t'as la vingtaine, de savoir qui t'es aussi un peu, parce que tu te retrouves face à toi-même et face à ce qui peut t'arriver, de pire et de meilleur » (Bruno)

Craigh, qui est entré dans le mode des free à 17 ans en quittant l'école britannique pour enregistrer son premier vinyl, explique qu'il se sentait complètement « paumé » à cette époque, mais que son expérience dans la Spiral Tribe l'a vraiment aidé à se construire :

« Nous étions vraiment comme une bande d'enfants perdus, la bande des enfants perdus qui voyagent. On prenait chaque vague pour s'égarer plus. Mais en réalité l'expérience elle-même, c'est comme si ceux qui arrivaient dans la Spiral Tribe n'avait rien à faire dans leurs vies, chacun arrivait complètement foutu et se laissant traîner comme un déchet, et quand ils en sortaient, ils avaient retrouvé un moyen de survivre, et même de vivre bien, en faisant quelque chose qui les passionnait, et je pense que le point le plus important, de l'expérience familiale qu'était la Spiral Tribe, c'est que c'était probablement la meilleure école à laquelle nous étions jamais allés, car chacun de nous voulait vraiment écouter et apprendre, et faire. » (Craigh)

L'expérience communautaire n'est pas définitive, mais elle laisse une empreinte

23 Jokes : joints, marijuana

considérable et durable dans la mémoire de chacun des membres :

> *« C'était juste une question de temps, avant que chacun trouve ce qu'il voulait vraiment faire de sa vie, et ça s'est divisé. Mais même si ce n'était qu'une question de temps avant que chacun n'en ressorte avec une position individuelle, maintenant nous sommes toujours amis à vie, nous nous voyons souvent, nous nous parlons, nous nous rassemblons aussi souvent que possible, même si c'est plus relâché maintenant, nous avons plus de temps aussi pour rencontrer d'autres gens et faire d'autres fêtes, mais quand même, nous avons passé ensemble dix, douze ans à faire des soirées et des barbecues! »* (Craigh)

B. Techniques et technologies de communication

Les premiers organisateurs de free parties utilisèrent principalement les flyers et les boites vocales comme moyen de communication permettant d'informer le public sur la tenue d'une soirée. Les flyers, petits papier circulants, qu'on déposait dans des magazines souvent spécialisés en vente de vinyles, informaient de la date de la soirée, et de quelques éléments vagues comme une « area » (région, alentours d'une ville), les noms des sounds présents, parfois la puissance sonore, et donnaient le numéro de l'infoline. Celle-ci prenait le relai, lors de son déblocage programmé par les organisateurs généralement vers 23 heures, pour guider les participants vers le lieu. Il faut numéroter 3672 puis le code correspondant à la soirée, indiquée sur le flyer. On tombe sur une boite vocale, sur laquelle un des organisateurs a enregistré un message décrivant les étapes du trajet : *« Attention ! Ne passez pas par la départementale D6... car les flics ont barré la route. Prendre la nationale x en direction de y, tourner à droite, puis deuxième à gauche. suivre le chemin de terre jusqu'à un virage à gauche, tourner à droite au niveau du grillage vert... »* (Une boîte vocale, 2008)

Les boîtes vocales sont encore d'usage, cependant les flyers papiers sont devenus moins courants, depuis qu'il est possible de trouver ces flyers en ligne, sur les sites des sound systems. Des flys sont encore distribués en free party, de sorte qu'il faut avoir

participé à l'une pour obtenir les informations pour la suivante. Le distributeur ne les donne d'ailleurs pas à n'importe qui : parfois il faut avoir engagé avec lui une conversation, à travers laquelle il vous a estimé digne de confiance. Cette stratégie permet de conserver l'accès aux soirées dans un cercle restreint. Elle sert en partie à écarter la police, mais surtout à opérer une sélection dans le public auquel la soirée sera proposée. Cette sélection fonctionne essentiellement par l'interconnaissance.

L'arrivée d'Internet et l'impact de la possibilité de communications électroniques et instantanées.

L'observation qui suit vise à illustrer comment Internet a modifié les possibilités de communication entre un grand nombre de sound systems et *teufeurs*, en mettant à leur disposition un espace où ils peuvent avoir des discussions instantanées, à plusieurs, pouvant intégrer des interlocuteurs quelle que soit leur situation géographique. Si les téléphones portables remplissaient auparavant cette fonction, ils ne permettaient pas un tel partage des discussions puisqu'une conversation téléphonique ne peut inclure que deux interlocuteurs à la fois. Sur les forums et chats, il est possible de poursuivre un débat entre de nombreux interlocuteurs et pendant plusieurs jours. Les messages successifs sont conservés en archives et permettent à tout nouvel arrivant de s'insérer dans le débat en ayant pris connaissance des messages déjà échangés.

> **Depuis une semaine, des conversations fusent entre des individus qui vivent aux quatre coins de l'hexagone. Si l'échange est verbal, il ne résonne en nul lieu concret : il s'agit de conversations électroniques. Les trajets des informations échangées sont insaisissables : elles circulent à travers des câbles, des ondes, des serveurs. Paradoxalement, ces conversations qui ne peuvent plus être saisies au vol par une oreille curieuse, sont devenues « visibles » pour qui le souhaite. Sur un écran d'ordinateur, j'observe le fil de ces conversations se dérouler, en temps réel ou sous forme d'archives, sur un forum thématique. A condition de connaître l'adresse électronique de ce forum, n'importe qui peut accéder aux messages qui sont échangés, et participer à la conversation, moyennant une inscription rapide. Mais du fait même qu'il existe sur le net**

des milliers de forums sur des milliers de thèmes, celui-ci n'est visité que par une petite centaine d'utilisateurs réguliers, et constitue un cercle de discussions privées.

La conversation est agitée, en témoigne le grand nombre de messages qui fusent à chaque minute. Le sujet en est le grand teknival du premier mai, dont l'échéance se rapproche à grands pas : nous sommes le 27 avril 2007. Le lieu où il se déroulera n'est pas encore déterminé, et comme chaque année, il est sujet à polémiques, entre teufeurs et organisateurs membres de sound systems, et entre ces organisateurs et les instances politiques. Depuis plusieurs années, l'Etat désigne un terrain pour le teknival, de manière non négociable, et généralement en réquisitionnant des terres aux paysans contre une compensation financière. Cette année encore, le terrain désigné par l'Etat ne convient pas aux membres des sound systems et ceux-ci appellent à un boycott massif du sarkoval. Ainsi, deux évènements sont annoncés : un teknival légal (ou sarkoval) et un illégal (teknival des insoumis). Les membres du forum s'envoient messages sur messages pour donner leur avis, clamer en faveur de l'une ou l'autre des manifestations ou demander des informations...

(Forum : illegalparty.com. 27/04/07, vendredi soir[24]. Chaque tiret correspond à l'intervention d'un nouvel interlocuteur.)

- La donation c'est normal dans une free , les flics par contre ça ne l'ai pas. Pourquoi ne pas rassembler ces 2 tekos pour faire un tekos Anti-Sarko ? Faut tout faire pour éviter qu'il nous gouvernent 5 ans de plus Rassemblement !!!
- Il ne seront pas rassemblés parce que certains préfèrent aller à celui qui est légal, pour commencer plus tôt, pour être sur qu'il n'y ai "pas de problème"... etc et que d'autres (comme moi) préfèrent aller à celui des insoumis dommage, ça aurait fait un moche[25] tekos si tout le monde venait à celui qui est illégal... menfin, ça va peter quand même !!!

24 J'ai choisi, pour authenticité, de conserver totalement l'orthographe et la syntaxe des messages, y compris les erreurs grammaticales, et de reporter en note les traductions pour les parties les plus difficiles à déchiffrer.

25 « *Moche »:* ici au sens de très grand, super.

- tous au tekos des INSOUMIS SANS QUEPIS !!!!!!!!!! fuck SARKOS ET VIVE LE SONS ET LA FETE LIBRE !!!!!!

- c sur c dan le 28[26] im chamblay bien hardcore power and fuck the kaills[27], sarko and systeme..... BAK revival[28]

- slt[29] d'ou tu tien c information:CHAMBLAY ?????? pour moi ca serais cool,je suis de rouen

- j'ai un collègue qui m'a dit que environ 150 qépi etai dans son village dans le sud du 77, le tekos ne serai il pas là ???

- salut salut ! il y aurait il une grosse teuf en bretagne pour les costeaux que nous sommes vive la teuf et vive le ricard

- SLT A TOUS ? ALORS AU FINAL Y SE TROUVE OU CE TEKOS iLLEGAL !!! KELK1 C'EST[30] ?

- slt. je voulais juste dire que l'info ne sera laché qu'au dernier moment pour justement eviter la tentative d'empecher le tekos par nos chers amis de la police (hi hi du genre amis^^). ils faut venir en masse des que l'infoline est lachée. g participer[31] a de nombreuses frees et tekos depuis 1996-1997 et à cette époque c t pas la police mais les crs qui empechaient les teufs. et à chaque fois que nous étions en masse, ils ont rien pus faire meme le jour ou les crs de goussainville (95) sont venus casser la sono de c chers ufo[32]. ils nous prennent pour des drogues et des rebus de la societe mais ils ne comprennent pas que la techno est un mouvement pacifiste. nous devons venir en force et leur montrer que la techno est un style de vie pour beaucoup d'entre nous. tous au tekos et nous devons boycoter toutes c soirees payantes qui en certains points enrichissent la poche de certaines personnes qui n'aime meme pas la techno. vive les frees et les tekos sauvage. grosse dedicace au groupe ufo qui a beaucoup fait pour ce milieu. venez nombreux et n'oubliez pas "respecter la nature et les autres"

- plein de bleu[33] ds le 41.... il é ou ce putain de tekos des insoumis...

26 « *Dan le 28* »: le numéro désigne ici le numéro du département français de destination (Eure-et-Loire)
27 « *kaills* » : racaille
28 « *bak revival* » : comme avant
29 *« slt » :* salut
30 *« kelk1 c'est ? » :* Quelqu'un sait ?
31 *« g participer » : J'ai participé*
32 UFO est un sound system originaire d'Angleterre
33 *« bleu » :* gendarmes

- jvois que ça parle du centre,jsuis de Tours(37),l'illégal est à ST QUENTIN(02)Picardie et le sarkoval à Toul(54)apparament alors it's dead ?pour ceux qui roule en épave y'a rien plus bas[34] que ces deux tekos ?en plus l'illégal est au compte goutte y'a 2000 à 3000 personnes et très très peu de sons[35] (peuvent-ils bouger si haut ?)et les gens du sud ils font quoi ?merci pour vos infos...sortez-moi de la galère, 4 jours sans SPEEDCOre[36]...

Le lendemain, samedi matin, d'autres messages sont postés à partir de 11h40 :

- ca y est dIRECtION st quentin ensuite D 349 C PARTI
- le tekos illégal est sur dans le 28 au alentours de chambley mais g pa trouvé d'info plu précise merci a ceu ki en ont et de les faire partager
- sinon a celui ki chercher une teuf en bretagne ce week end... ia un regrpmt de 5 sons dans le morbihan dont FBI, NRV 29 aparament

C'est un véritable jeu de piste qui se dévoile ici, où un nombre étonnant de lieux différents sont annoncés. Plutôt que de se regrouper tous sur le terrain du teknival légal, il semble bien que les sound systems ont préféré faire chacun une petite soirée de leur côté. On voit le discours des puristes qui incitent à boycotter le sarkoval au nom de la fête libre. Les teufeurs semblent désorientés par la profusion de soirées annoncées et d'autant plus agités : Dans quelle direction faut-il prendre la route ! Mais ce que ce forum révèle également, c'est un médium électronique par lequel la convergence des teufeurs se construit et se déconstruit d'heure en heure, quelques jours avant l'évènement. Sur d'autres forums, des conversations et des mails s'échangent entre les organisateurs de différents sound systems. Pour protéger l'accès à ces informations, certains de ces forums sont privés, accessibles seulement avec un nom d'utilisateur et un mot de passe, que seul l'administrateur peut octroyer à quelqu'un lorsqu'il l'estime digne d'accéder à ces informations.

34 *« Plus bas » :* plus au sud
35 *« de sons »* : De sound systems
36 « SPEEDCOre » : style de musique courant en teuf, très rapide.

C. Langages et modes d'expression

Je vais m'intéresser ici aux "Mots du savoir local". Comme le remarque Daniel Bertaux, "Prêter attention aux mots de l'argot, d'un métier, d'une sous-culture, ou d'une contre-culture organisée autour d'un type d'activité, c'est multiplier ses chances d'accéder directement à des phénomènes caractéristiques du milieu en question. Il reste au sociologue à en comprendre pleinement le sens, à l'expliciter, et à l'intégrer au modèle." (Bertaux, 2005).

Je réunis ici quelques observations sur le langage particulier employé par les teufeurs. Ces observations portent aussi bien sur le langage oral, recueillies lors de conversations informelles ou bien au cours d'entretiens, que sur le langage écrit, qui existe dans la communication électronique et sur papier. Ces observations peuvent donc être illustrées par des citations, des extraits de forums ou de pages web, ainsi que par des reproductions de flyers.

L'invention de mots

Un des premiers actes langagiers des inventeurs du mouvement a été d'inventer des mots pour se définir. Du détournement d'orthographe (*tekno*) à la contraction et à la fusion de mots (*teknival, sarkoval, czechtekk*...) et au verlan (*teuf, teufeur, chéper* [perché: drogué, en train de planer...]). Des mots nouveaux sont apparus notamment pour désigner les nouveaux types de soirées qui s'inventaient, mais aussi dans la désignation des drogues et des états de conscience modifiée. Dans ces domaines, les teufeurs disposent d'un vocabulaire particulièrement étendu :

- types de soirées : *teuf, free, free party, rave, rava,* teknival*, tekos, tekni,*

- drogues : (général) *matos*, *dope, cam;* (cannabis) *beuh, beuher, shit*, *marocco;* (cocaïne) *coco, cc,* çès; (héroine et dérivés) *h, héro, rachacha,* (cachets) *pills, pilules, gélules, extas, xeu, taz, plombs...* (acides) *lsd, trips, buvards, gélules;* (champignons hallucinogènes) *champi, mexicains, mex,* (autres) *speed, amphets, keta...*

- modification de la conscience : montée, descente, white, bad trip...

- états de conscience modifiée : *défoncé, def, grave, perché, chéper, stone, planant,*

fondu...

- forces de l'ordre : *keufs, chtar, condé, kisdé...*

Bien entendu, ces mots ne sont pas tous originaires du milieu des free parties. Un bon nombre lui préexistent ou ont été importés d'autres milieux. On peut aussi ajouter à cette liste les différents types de musiques électroniques que les teufeurs distinguent, même si la façon de les catégoriser reste assez floue, et fait parfois l'objet de négociations dans les discussions :

house, hardcore, acid house, tekhouse, techno, hardtechno, drum'n'bass, breakbeat, jungle, breakcore, électrobreakbeat, electro, hardjungle, harddrum, dubstep, grind, speedcore, tribe, hip-hop électronique, minimal...

La présence d'un vocabulaire aussi riche dans ces domaines témoigne d'une connaissance des variétés et des détails qui les caractérisent, que les teufeurs acquièrent par leur expérience prolongée des domaines concernés. La plupart de ceux qui pratiquent la teuf depuis quelques années ont des connaissances fortement développées sur leur propre milieu, sur les variétés de musique électronique, sur les drogues existantes (il en apparaît sans cesse de nouvelles sortes, ce qui permet aux fabricants de contourner les législations), leurs dangers et leurs effets sur la conscience.

Le mélange des langues

Une observation des échanges et des communications entre teufeurs révèle rapidement la variété de leurs origines linguistiques. Provenant de divers pays, pour la plupart européens, ils utilisent souvent une langue mélangée, et l'on retrouve pêle-mêle des éléments de structure et de vocabulaire issus du français, de l'anglais, de l'italien... Une étude du lexique nous montre déjà que de nombreux termes anglais ont été utilisés par les français : free party, traveller, infoline, sound system, flyer, underground...

On trouve, de plus, des phrases combinant deux langues, par exemple :

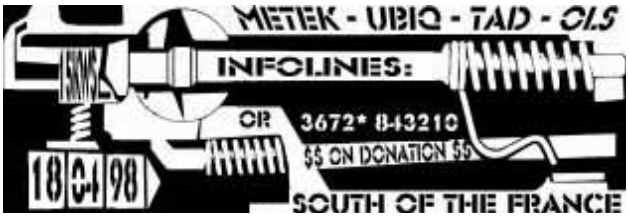

Illustration 10: flyer du sound system Metek pour une soirée en avril 98

« South of the France »- on a ici une phrase structurée en français, mais avec un vocabulaire anglais. Dans le même style on trouve « Sud France ».

Sur un forum anglais, un utilisateur se disant résident de Berlin et d'Italie laisse le message suivant, où les mots anglais, italiens, ou d'orthographe hasardeux, côtoient des émoticones internationales :

> « i need stiker for my phonmobile :D i have many double i changeee or everithing tipe of komiks! italy,chez,english,japan,ecc! or videomake for proiettare in party! ^___^ »

(recupéré le 28 janvier 2008, Network23.org.uk)

Le flyer suivant laisse même supposer une spécialisation de l'utilisation des langues, par exemple l'anglais pour « welcome to all performers », mais le français pour dire « ramassez vos déchets ».

Illustration 11: flyer pour un teknival d'été en 2001

On trouve, sur les forums et dans les communications électroniques, une langue écrite (ou plutôt tapée) selon un code simplificateur, proche du "langage SMS" déjà largement observé parmi les jeunes. Voici pour illustrer un extrait de conversation récupéré sur un forum :

> « koz their were 2 Czech tek. one @ 1st May (CzaroTekk) (like other countries) & the summer one. The first was very good one because all youngs were in france for the big Sarkoval (big commercial teknival in fr) so there were 23 sounds @ Czarotek... »[37]

(recupéré le 23/11/07, Network23.org.uk)

L'emploi d'abréviations rapides, comme koz, 2, @, (because, two, at) transforme peu à peu le langage, jusqu'à en faire un message difficilement déchiffrable au non-initié.

37 traduction : « Parce qu'il y avait deux Czechtek (teknival Tchèque). Un le premier mai comme dans les autres pays, et celui de l'été. Le premier était très bien parce que tous les jeunes (novices) étaient en France pour le grand Sarkoval (grand teknival commercial en France) et il y avait donc 23 sound systems au Czarotek »

Beaucoup de teufeurs sont aussi des habitués du web et de ses modes de communication particuliers.

Crypter l'information

Une pratique courante consiste à crypter les informations sur un flyer, par exemple, au moyen d'un codage visuel : on peut voir ici (fig. 12 et 13) comment est dessiné le nom du sound system *Metek*, transformé en un dessin ou un motif symétrique (en vertical à gauche sur le premier, au centre sur le second), lisible uniquement pour un initié. Remarquons, de plus, la très petite taille du fly : la discrétion est essentielle.

Illustration 13: flyer Metek pour une free party

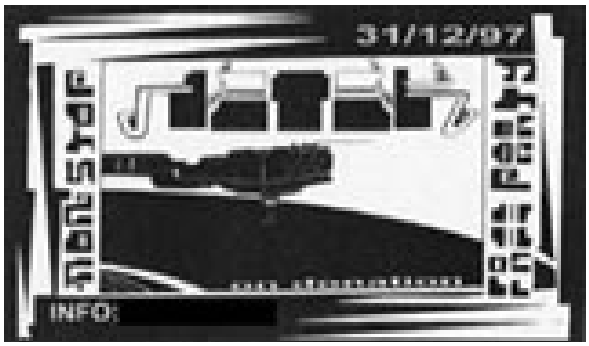

Illustration 12: flyer Metek pour une free party, dec. 97

Sur ce troisième flyer (fig. 14), le nom du même sound system a été habilement dissimulé dans un logo circulaire (vignette centrale) :

Illustration 14: flyer Metek pour une free party, dec 99

Autre exemple : le sound system Ubiq recourt au même type de codage visuel. On peut remarquer la stylisation des lettres qui les rendent difficilement lisibles, il semble qu'on ait volontairement multiplié certaines arêtes afin que chaque lettre semble lisible dans différents sens afin de « brouiller les pistes » au lecteur :

Illustration 16: autocollant Ubiq

Illustration 15: flyer Ubiq pour un teknival, juin 98

Une autre stratégie, visible ci-dessous, consiste à minimiser l'information disponible sur le flyer : une date, un numéro d'infoline, et des noms de sound system à l'aspect mystérieux.

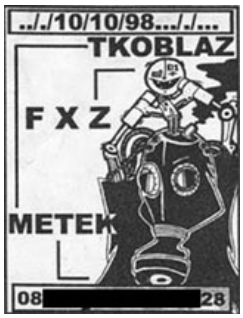

Illustration 18: flyer Metek pour une free, oct 98

Illustration 17: flyer Kaotic system pour une free

On peut remarquer sur le flyer ci-contre une bande blanche qui encadre ce fly, portant une formule répétée : « make copy and circulate ». Ces flys sont distribués de main en main, ce qui permet de répandre les informations uniquement à travers des réseaux d'interconnaissance, tout en évitant que les informations ne soient mises à la disposition d'un public élargi.

Les « logos » des sound systems

Chaque sound system possède son propre logo, une image simple représentant le groupe. Les symboles qui composent ces logos sont choisis avec un grand soin. Ils seront la « marque » du sound, qui sera reproduite sur les flys, sur les devantures des sons, sur les vêtements, sur les camions, parfois même en tatouage. Le terme "logo" fait référence à l'univers des marques et de la publicité, qui est ici parodié : certains n'hésitent pas à détourner des logos de marques pour créer celui de leur sound system. Par exemple le sound system Facom, qui reprend le dessin et le nom d'une marque d'outils.

Voici plusieurs exemples de dessins qui sont chacun un logo correspondant à un sound system. Le logo représente souvent, comme ici, un visage stylisé. Parfois il s'agit simplement du nom du sound system en lettres stylisées.

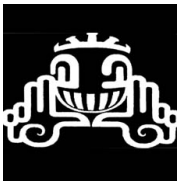

Illustration 20: logo Spiral Tribe

Illustration 21: logo Sound Conspiracy

Illustration 19: logo Heretik

Le logo des Spiral Tribe (20) est l'un des plus connus. Les deux yeux du visage forment les chiffres 2 et 3, cachant au sein du logo le « nombre magique » du groupe, 23.

Logo de Sound Conspiracy (20) : Ce sound system s'est formé en regroupant des membres de plusieurs autres sound systems. Par analogie, on a reconstitué un logo à partir d'une combinaison d'éléments provenant des logos précédents : Il reprend la couronne du logo Spiral Tribe, les yeux du logo Facom, et la bouche et les boucles d'oreille de Total Résistance.

Le logo d'Hérétik (19) représente un visage grimaçant mais contient plus subtilement une représentation de la croix à huit branches fléchées, symbolisant le chaos.

On remarquera aussi la présence régulière d'une couronne stylisée sur les logos. Cet icône, probablement utilisé pour sa symbolisation de la puissance, peut être observé également dans les graffitis urbains, ou dans les logos de certains groupes de hip-hop. Dans le logo de Spiral Tribe, la couronne représente également l'Angleterre.

D. Vers une cybercommunauté

Aujourd'hui, la communauté des sound systems et des amateurs de free parties utilise beaucoup Internet pour communiquer et rester en contact.

Chaque sound system construit son site. Il existe également un grand nombre de forums, qui ont un rôle important dans l'organisation de cette communauté. D'autres montent des sites qui archivent des données sur l'histoire du mouvement, des reports de soirées, des photos.

Communiqués et reports

Un communiqué est un court texte produit par un ou plusieurs sound systems, il s'agit d'une pratique assez répandue. Ces textes sont diffusés sur les sites Internet des sounds et/ou sous forme de flyers distribués pendant les rassemblements festifs. Ils contiennent des idées et valeurs énoncées à l'intention des teufeurs et de la population en général, et ont souvent pour objectif explicite de donner une image idéale du sound system ou du mouvement. Cette stratégie correspond à une véritable politique de communication.

Une autre pratique très répandue est celle du report : il s'agit d'un article produit par un teufeur ou organisateur, qui raconte le déroulement d'une soirée ou d'un teknival. Les reports de soirées sont très nombreux sur divers sites et forums. Ils constituent en soi un mode d'expression et pour un sound system, représentent en quelque sorte un rapport d'activités, dont la visibilité sur le net est essentielle : car c'est souvent en découvrant des reports que les teufeurs découvrent de nouveaux sound systems et décident d'aller à leurs soirées ultérieures. Les reports permettent également aux sound systems de s'informer entre eux sur les terrains utilisables pour des soirées, l'attitude de la police et des maires ou préfets de telle commune vis-à-vis des free parties...

Les membres du mouvement underground sont de véritables génies en matière d'information et de communication, maîtrisant toutes les techniques et technologies que

l'époque met à leur disposition. Le monde des free parties a regroupé bon nombre de passionnés des nouvelles technologies en matière de création sonore et visuelle. Les nouvelles technologies d'information et de communication sont désormais devenus des ressources centrales pour l'ensemble du mouvement, dans la mesure où d'une part, Internet est l'unique lieu de mise en commun et de conservation de la mémoire et de l'histoire du mouvement, et d'autre part forums, blogs et sites connectés par des liens forment la trame électronique d'un réseau mondial que des néophytes d'origine diverses viennent rejoindre dans le but de partager leur passion commune : la musique techno et la fête libre.

E. Humains et non-humains

Lorsqu'on observe un teknival en prenant un peu de recul, la chose est flagrante : il est composé, au moins à parts égales, d'humains et de non-humains. Nous allons voir maintenant comment ces humains et non-humains s'imbriquent et se complètent pour composer le mouvement.

Les chiens

Peut-être que les premiers non-humains qui attirent l'attention de l'observateur sont alors les chiens : compagnons inséparables des teufeurs et surtout des travellers, ils sont toujours présents en grand nombre dans les soirées, à certains moments il semble même que leur effectif dépasse celui des humains (surtout le matin et en journée, lorsque la plupart de leurs maîtres sont allés s'allonger). Déambulant souvent en liberté entre les tentes et les camions, ils se regroupent par petites bandes, règlent quelque conflit d'autorité, interagissent entre eux et avec les humains à travers le jeu, l'expression corporelle et vocale, et jouent dès lors un véritable rôle dans les dynamiques sociales d'un événement. Ce rôle est pleinement reconnu par les teufeurs, pour qui la présence de leurs chiens a une grande importance affective.

Cette habitude d'avoir un ou plusieurs chiens comme compagnon, est propre aux

voyageurs en général, pas seulement aux techno-travellers. Cette pratique est probablement aussi héritée du mouvement punk : Elle est si répandue parmi les jeunes gens en errance ou qui vivent beaucoup dans la rue, qu'un mot d'argot est apparu pour les désigner, dans le vocabulaire urbain : « PAC » comme « Punk A Chien ».

Parmi cet ensemble d'humains et de chiens, une troisième catégorie d'éléments compose le décor d'une free party, qu'on classera dans l'inanimé mais non sans remarquer leur intense activité : il s'agit de l'ensemble des machines et objets divers destinés à produire le spectacle sonore et visuel, où à en assurer le transport.

Les outils de production du son et des lumières

Le matériel audio et visuel représente une masse énorme d'objets électroniques. Le matériel utilisé est le même que l'on peut trouver dans les festivals et boîtes de nuit, mais il est augmenté d'un important effort de décoration et de création. Pour un seul sound system, on trouvera toujours les éléments suivants :

- Au moins un poste de travail pour DJ/compositeur, qui contient : platines pour vinyls, platines numériques, tables de mixage, samplers, amplificateurs,, séquenceurs, ordinateurs de bureau ou portables, un ou plusieurs haut-parleurs pour le retour, et une multitude de câbles, micros, claviers...

- Un « mur » composé d'enceintes empilées et disposées devant et autour du dancefloor. Les plus petits sound systems auront seulement quatre ou huit enceintes, tandis que les plus grands en ont une quantité impressionnante, parfois jusqu'à une cinquantaine, créant un mur de plusieurs mètres de haut et plusieurs dizaines de mètres de largeur.

Illustration 22: teknival en Italie, 2002 : un mur de son

Souvent ces haut-parleurs (ou « speakers », terme anglais couramment utilisé) sont de divers styles, récupérés d'ici où là, ou même bricolés. Pour augmenter la diffusion des « basses » (sons les plus graves, souvent porteurs du rythme principal), les teufeurs construisent des caissons en bois qu'ils placent sous les haut-parleurs, augmentant encore la hauteur du mur. Pour compléter le tout, les enceintes sont généralement peintes de rayures ou motifs psychédéliques, décorées de tissus, banderoles ou objets divers, afin de composer un véritable paysage visuel offert à tous les danseurs qui se positionnent la plupart du temps face à ce mur pour danser. Je ferai une description plus détaillée de ce type de décors au chapitre suivant. (IV.A).

- Lorsque la nuit survient, les décorations visuelles sont secondées par une batterie d'appareils à projection lumineuse : il peut s'agir d'images créées par un VJ, de lasers multi-directionnels, d'appareils à fumée, de stroboscopes, de spots et néons lumineux en tous genres. Certains projecteurs très puissants permettent d'envoyer un rayon lumineux vers le ciel, visible à des dizaines de kilomètres à la ronde.

Les infrastructures

Tout cet attirail électronique, auquel il faut ajouter encore un bar et plusieurs stands parfois, pour la vente de nourriture, de disques, de vêtements et bijoux, est alimenté par un ou plusieurs groupes électrogènes. Pour héberger ces installations temporaires, et pour les protéger d'éventuelles pluies, les sound systems recourent à diverses solutions,

selon leur envergure : un parasol assez large ou une bâche tendue entre deux véhicules suffit pour les plus modestes. Les grands sound systems utilisent des échafauds, structures métalliques, des tentes militaires ou des chapiteaux de cirque. Le dance floor est, le plus souvent, une simple étendue d'herbe mais certains sounds installent un tapis ou une moquette sur le sol pour le confort des danseurs.

Les moyens de déplacement

> *« Nous avions deux bus, un camion avec le sound system, un autre avec le studio, un avec le générateur, un autre pour trimballer notre avion !! deux voitures pour pouvoir distribuer des flyers efficacement, et un van... »* (Craigh)

Les membres des sound systems ne sont pas seulement nombreux, ils voyagent aussi très chargés. Cette imposante masse de matériel est transportée grâce à des véhicules lourds. Le choix en est varié : des camionnettes et hybrides qui peuvent être conduits avec un permis B, jusqu'aux véritables 3,5 tonnes dont la remorque est entièrement transformée en appartement, en passant par les bus récupérés et aménagés.

Souvent quelques voitures s'ajoutent, permettant de transporter les passagers supplémentaires, aussi l'ensemble forme un petit convoi.

Les véhicules ne servent pas seulement à transporter les personnes, les animaux, les vivres et le matériel, ils sont également le lieu de vie et seul lieu d'intimité possible durant la fête : en effet, quelques tentes seront posées pour dormir mais leur efficacité est limitée pendant une free party car elles isolent peu du son et sont facilement visitées, par des voleurs ou simplement par des teufeurs opportunistes à la recherche d'un endroit où faire une pause, discuter avec quelqu'un ou consommer quelque chose.

Les objets divers

En continu au cours de leurs déplacements, les travellers collectent divers objets et matériaux qui leur serviront à bricoler les choses dont ils ont besoin :

> *« Nous avions de la place dans un van, pour toutes les choses qu'on pouvait trouver, tout ce qui pouvait être recyclé, comme « hey regarde, voilà un beau morceau de métal, ou de bois, ok , on a une nouvelle table pour mettre les*

spots ou l'enregistreur vidéo ». En fait, on n'avait pas vraiment d'argent, donc on avait ce qu'on avait et si on voulait quelque chose, nous devions trouver le matériel et le construire. » (Craigh)

Mais les travellers n'emportent pas sur un teknival que le strict nécessaire. Ils ont une tendance à apporter avec eux toutes sortes d'objets qui prendront part à la décoration de l'espace festif. Un certain art de l'insolite s'exprime à travers les objets qui seront exposés. Pancartes et panneaux de circulation détournés, jouets, mannequins, le choix de ces objets est très diversifié mais reste néanmoins porteur d'un certain sens. J'entrerai plus en détail sur ces décorations dans le chapitre suivant. Parfois il peut s'agir aussi des objets les plus extraordinaires qui auront pu être acquis par hasard, comme par exemple la carcasse d'un avion de chasse.

Matériel de location

Dans un autre style, on trouve aussi des sound systems qui louent leur matériel audiovisuel ou leurs véhicules pour l'occasion des grands teknivals. On repère dès lors leur matériel beaucoup plus neuf et moins dépareillé que celui d'autres sound systems, et leurs camions affichant les logos des agences de location de véhicules. Les travellers voient souvent d'un assez mauvais oeil ces pratiques onéreuses, et tout à fait contraires au principe de la débrouille et de l'autonomie. Pour eux, ce genre de pratiques sont de celles qui font perdre leur sens et leur authenticité à la free party, ne serait-ce que par ce qu'elles « polluent » l'environnement visuel avec des icônes publicitaires, mais surtout parce qu'elles relèvent d'un moindre investissement personnel dans la création de l'atmosphère particulier des free parties. En effet, ces personnes qui louent d'imposants dispositifs sonores cherchent en général seulement à produire un son plus fort que leurs voisins, au détriment de l'effort de création d'un décor et d'une ambiance unique.

F. Les réseaux du commerce de psychotropes

Sujet polémique, soulevant bien des questions politiques et éthiques, les drogues sont très présentes dans le mouvement tekno. Au point de vue individuel, comme nous l'avons déjà vu, elles sont l'objet d'une pratique : celle de la consommation. Je ne développerai que trop peu ce thème, qui a lui seul mériterait de faire l'objet d'une enquête intégrale. Les conditions de cette consommation, les motivations, les implications sont multiples.

Mais les psychotropes ont également un rôle dans les dynamiques sociales, à travers les réseaux de l'industrie clandestine de fabrication et de commercialisation de ces substances. Cette question est très délicate à enquêter, pour des raisons évidentes d'illégalité, les protagonistes déploient tous les efforts pour rester dans le secret. Une polémique courante, consiste à savoir si les travellers et leurs sound-systems sont également des laboratoires clandestins ambulants. T. Colombié et ses associés se sont intéressés à cette question dans leur rapport de recherche intitulé « Drogues et techno ». Ils citent la déposition d'un revendeur : « J'ai acheté les pastilles à une dizaine de personnes différentes dans les rave parties. Je n'ai aucune précision à vous amener sur eux mais ils ont des camions ou genre vieux bus. Je pense que les laboratoires de fabrication des ecstasy sont dans ces camions. » Les auteurs mettent en avant le rôle de l'opacité des réseaux de drogues, dans une sorte de mystère qui entoure les travellers. Ils ajoutent toutefois que « l'hypothèse concernant un éventuel contrôle de la production et de la distribution de drogues de synthèse [...] par les organisateurs des soirées clandestines n'a jamais été démontrée par des instructions policières et judiciaires. Nombre de ravers maintiennent le rôle de certains d'entre eux dans la vente, et non dans la production » (Colombié, T. , Lalam N. et Schiray, M. 2000 : 85). Mes diverses observations vont également dans ce sens, mais j'ajouterai la présence d'un certain nombre de vendeurs sans aucune discrétion, plus nombreux dans les gros teknivals, qui n'ont à toute évidence aucune implication idéologique dans le mouvement : ils sont isolés, ne portent pas tout à fait le même type de vêtements que les teufeurs, ne participent pas aux autres activités comme la danse ou la musique, mais traversent le teknival en vendant à la criée. Il m'est même arrivé d'en voir assis avec des sachets contenant des pilules, exhibés à l'étal devant eux. Les teufeurs expérimentés se méfient de ces « dealers » venus profiter du

teknival pour vendre leur marchandise, souvent de mauvaise qualité.

La plupart des consommateurs préfèrent par conséquent se procurer les substances dans leurs propres réseaux d'amis. S'adresser à un inconnu en teuf pour se fournir est considéré comme une pratique très dangereuse : on y risque au mieux de perdre son argent car les produits achetés n'ont aucun effet, au pire d'être intoxiqué par des produits dangereux. Pour éviter cela, teufeurs et membres des sound systems connaissent plusieurs revendeurs réguliers et mobilisent ces connaissances pour acquérir un produit de confiance.

IV. L'environnement dans le mouvement, le mouvement dans son environnement : processus de différenciation d'une subculture dans la société environnante.

(Partie réalisée dans le cadre du cours « Conceptions de l'environnement » de Mme Lacaze, master 2, premier semestre)

Après les premiers chapitres plutôt descriptifs, je commencerai, dans cette partie, une approche plus approfondie de dynamiques sociales qui se révèlent à une observation globale des données. Dans le cadre d'une réflexion sur les sociétés, leurs environnements et leurs cultures dans le cours de Mme Lacaze, je vais tenter de replacer le mouvement tekno dans son environnement afin de comprendre comment il s'y inscrit. Bien entendu l'environnement est, dans ce sujet, pour une large part constitué de la société au sein duquel le mouvement se développe. Ainsi, j'explorerai dans ce chapitre à la fois comment cette société environnante participe de la constitution du mouvement underground techno, et comment celui-ci néanmoins s'en différencie par des procédés de réélaboration de certains codes, certaines pratiques et certaines valeurs.

Dans un premier temps, nous remarquerons que les pratiques des participants sont avant tout orientées vers une réélaboration de la manière dont l'espace est occupé et utilisé dans notre société. Puis nous verrons que ce processus de réélaboration n'est pas seulement appliqué à l'espace, mais à l'ensemble des dimensions de la culture : La société environnante est la source qui alimente le mouvement, non seulement en individus, mais aussi en images, sons et musiques, objets et technologies, en pratiques diverses et en symboles et significations. Tous ces éléments culturels sont remaniés au sein du mouvement et dans des logiques différentes, si bien qu'il en ressort une harmonie nouvelle, perçue par les individus comme une forme d'authenticité, support d'identité collective et qui aboutit à la revendication d'une sorte d'autarcie culturelle.

La branche de l'anthropologie qui s'intéresse aux relations entre l'homme et son environnement, et aux conceptions que celui-ci en élabore, nous enseigne que les modes d'être, de penser et d'agir de tous les groupes humains sont étroitement liés à leur environnement. Les études des anthropologues sur des sociétés autochtones nous montrent comment les humains intègrent l'environnement dans la société humaine, et inversement comment l'environnement est lui-même constitutif de cette société, et des êtres humains qui la composent.

Cette interdépendance, qui existe aussi bien sur le plan réel que sur un plan symbolique, est généralement analysée en prenant comme point de départ une société dans son ensemble et sa cohérence culturelle[38]. Or, lorsqu'on veut étudier la société occidentale, l'on est confronté au problème de la variété des sous-ensembles culturels et des divergences qui existent entre ceux-ci.

L'intérêt de se baser sur l'étude d'une « subculture[39] » particulière en contexte occidental, est de mieux repérer ces dynamiques d'échanges entre un ensemble culturel cohérent et son environnement.

---

38 J'appelle *cohérence culturelle* l'harmonie existant entre l'ensemble des modes d'être, de penser et d'agir des individus d'un groupe donné. Cette cohérence peut être forte dans un groupe de petite taille, à l'inverse elle devient généralement faible si l'on prend comme référent une société vaste, mais cet aspect d'une culture dépend de nombreux facteurs et ses variations ou implications restent encore à étudier.

39 subculture (« sous-culture ») : une sous-culture est une culture partagée par un groupe d'individus, se différenciant ainsi des cultures plus larges auxquelles ils appartiennent.

L"underground techno européen peut faire l'objet d'une telle étude car il possède sa propre cohérence et sa propre identité culturelles. Les membres du mouvement tekno ont une manière de percevoir leur environnement, et de s'inscrire dans l'espace, qui leur est propre et qui se distingue des manières de percevoir, de faire et d'être existant dans la société élargie au sein de laquelle ce mouvement existe. Bien sûr, ces différences que je chercherai ici à caractériser, ne sont pas comparables aux différences qui existent entre la conception occidentale de l'environnement et celle d'une société chamanique par exemple: Les membres de l'underground ont grandi et été élevés dans la culture occidentale, ils ont hérité des cadres de pensée et des conceptions qui lui correspondent. Cependant, en créant ou en rejoignant le mouvement tekno, ils ont procédé à une réélaboration de ces conceptions, de leur sensibilité à l'environnement, des significations qu'ils lui attribuent, et de leurs manières d'y exister.

L'environnement dont il sera question ici doit être clairement défini. Pour ces individus vivant en Europe, ce qu'on peut qualifier d' « environnement » ne se limite pas à un ensemble d'éléments géologiques et non humains, car le territoire européen est, depuis longtemps, largement anthropisé[40], et il n'existe plus beaucoup de paysages qui soient réellement affranchis de l'action humaine. Dans la conception anthropologique du terme comme dans son sens le plus commun, l'environnement désigne l'ensemble des éléments aussi bien naturels que culturels qui forment le cadre de vie d'un individu ou d'un groupe. Ainsi, pour étudier un phénomène social comme le mouvement tekno, il faut prendre en compte un environnement qui est, en grande partie, constitué par la société globale, cadre dans lequel est apparu ce mouvement. De la même manière que des petites communautés traditionnelles vivant dans un cadre naturel fabriquent un mode de vie et une culture qui inclut ce cadre en elle, une subculture qui apparaît au sein d'une société absorbe des éléments et des représentations de cette société, et les remanie pour constituer un ensemble nouveau et différent.

Pour aller plus loin, j'ajouterai que les procédés utilisés dans ces deux exemples d'élaboration culturelle peuvent présenter des similitudes notables. En effet, je montrerai que des techniques d'identification des groupes humains à partir d'éléments tirés de l'environnement existent au sein du mouvement tekno, mais que ces éléments sont

40 anthropisé : se dit d'espaces, de paysages ou de milieux naturels ayant subi une transformation sous l'action de l'homme.

empruntés non pas à la « nature », comme dans certaines sociétés autochtones, mais bien à la société environnante.

Dans un deuxième temps, je montrerai que cette société environnante est l'objet de représentations très élaborées au sein du mouvement tekno, qui justifient l'existence même de ce mouvement, comme pourrait le faire un mythe d'origine. Les membres du mouvement s'appuient sur cette représentation de la société pour légitimer leur appartenance au mouvement.

Une telle analyse du rapport à la société environnante présente un intérêt certain dans ma démarche globale de recherche. En effet, je cherche à comprendre le mouvement à la fois dans son ensemble et sa cohérence propre, mais aussi dans son inscription au sein d'une société et de son histoire.

Mais avant de développer ces points, j'aimerais commencer cet exposé par quelques considérations sur la manière dont le mouvement tekno s'inscrit dans l'espace, car il s'agit à mon sens d'une dimension importante et même cruciale pour comprendre ce mouvement : en effet, depuis les débuts des soirées techno underground, les individus ont utilisé l'espace comme moyen de matérialiser leur volonté de créer un « monde à part » où l'émergence d'une subculture différenciée a été possible. Parallèlement, le temps est réinvesti selon des critères différents.

A. Utiliser autrement le temps et l'espace

Du point de vue de la génèse même du mouvement, l'espace et le temps ont joué dès le début un rôle déterminant dans la mesure où les free parties ont été inventées en Grande-Bretagne par des clubbers qui voulaient pouvoir faire la fête en échappant au carcan institutionnel et commercial des clubs. Il s'agissait d'inventer des fêtes qui ne seraient plus contraintes aux heures de fermeture des clubs, à leurs tarifs d'entrée élevés, ainsi qu'à la répression policière des consommations de psychotropes illicites. Les premières free parties, alors appelées raves, étaient donc l'invention de soirées techno qui s'installaient en dehors des clubs, dans des lieux désinvestis, comme des terrains vagues ou des bâtiments désaffectés, pour en faire, tout au long d'une nuit, le cadre inédit d'une

fête clandestine.

Le temps

La société occidentale et urbaine est fortement déterminée par un temps public qui rythme toutes les activités. Pour leurs participants, les free parties et les teknivals constituent un échappatoire hors de ce temps calculé, chronométré. Durant une soirée, un week end ou plusieurs jours, on échappe au rythme jour-activité, nuit-repos, pour l'inverser. Dans la free party, les participants vont rester éveillés toute la nuit, avec une plage d'intensité maximale entre minuit et 5 heures du matin. Le moment du repos n'arrivera qu'au matin, ou en début d'après-midi. Dans les teknivals, un accord entre les sound systems est généralement passé pour réduire ou couper le son entre 14 heures et 16 heures, pause essentiellement destinée au nettoyage collectif (ramassage de bouteilles, canettes, gobelets vides jetés à terre pendant la soirée). Les repas, le sommeil, ne possèdent pas vraiment de programmation temporelle, et les teufeurs n'y consacrent du temps que lorsque l'énergie leur fait défaut. Pour les plus assidus, le teknival est l'occasion de rester éveillé pendant plusieurs jours consécutifs, souvent avec l'aide de substances psychoactives, et avec ce que cela peut impliquer de séquelles sur la santé. La temporalité de la free party est entièrement tournée vers et déterminée par la musique : l'intensité sonore et le rythme sont modulés par les DJ pour créer des temps forts et des moments plus calmes. Ces modulations se font à l'intérieur d'un morceau, c'est-à-dire à l'échelle de dizaines de minutes, mais aussi d'heure en heure. En se plongeant dans l'écoute de cette musique rythmée et progressive, les participants perdent volontairement la notion urbaine du temps et entrent dans une dimension différente. Les psychotropes peuvent là aussi contribuer à cette perte des repères temporels.

Si l'on prend un peu de recul et que l'on sort du cadre d'une soirée pour observer l'enchaînement de différents événement et l'activité des teufeurs au cours des semaines, des mois et des saisons, on peut remarquer que les soirées et teknivals constituent des temps forts, des moments de concentration des individus et d'une explosion de l'activité relative à la fête. Entre deux soirées, les groupes se dispersent, excepté ceux qui vivent de manière très communautaire. Chaque DJ retourne à son travail personnel de préparation des sets pour les soirées à venir. Pour la plupart des participants, cette

dispersion signifie aussi un retour vers une activité intégrée à la vie économique de la société. Même si elles constituent un décrochage du temps urbain régulé pour les individus, les free parties s'inscrivent néanmoins dans la temporalité de la société, puisqu'elles surviennent durant les jours de loisirs comme les week ends, les jours fériés, et s'intensifient durant la période estivale.

L'espace

L'espace a toujours été une dimension centrale dans le principe même de la free party. Les gens qui choisissent « la free » pour s'amuser plutôt qu'une discothèque ou un festival officiel, sont tous à la recherche d'un autre espace, d'un autre environnement, d'un autre cadre, pour s'adonner à la fête, que celui des établissements conventionnels; comme le montre cette conversation entendue entre deux jeunes d'environ 20 ans, dans une file d'attente pour un festival officiel de musique électronique (Ce festival étant assez populaire et plébiscité, il possède un coût d'entrée élevé : 25 euros par soir, et l'entrée ne s'y fait pas sans la traversée d'une longue et pénible file d'attente, traversée de vagues de bousculements.) :

> *« Je sais pas pourquoi je suis venu là. Tu vois, si on était en teuf, y aurait pas ça, en teuf tu viens, tu fais pas la queue, tu payes pas d'entrée. Tu viens et tu fais la fête, et voilà. T'es dans la forêt, y a pas de barrières ou de trucs comme ça. »*

Le cadre de la fête

Chaque free party, chaque teknival, commence le plus souvent par un long travail du côté des organisateurs, pour trouver un lieu idéal où installer la fête. Pour les participants, atteindre ce lieu sera aussi un ingrédient de la soirée, qui commencera par une sorte de jeu de pistes pour accéder à la fête à partir des indices laissés par les organisateurs sur un site internet, un flyer, ou une infoline.

Le lieu qui est choisi pour l'installation de la fête porte souvent des significations symboliques. Il peut s'agir de champs ou forêts, où le paysage symbolise alors une « nature » idéale qui est l'opposition absolue de la ville, représentation de la société. Il devient alors source d'émerveillement, comme un plaisir oublié du citadin : W. Estève évoque ainsi cette « consolation [aux déboires de la vie itinérante] quand on s'arrête aux confins d'un magnifique panorama, qu'on se baigne dans un torrent et qu'on se lance dans un live face à l'immensité des cimes » (Estève, De Haro, 2002 p.57). Craigh exprime l'importance d'un cadre naturel pour atteindre un état de « connection » entre danseurs et Djs :

> *« Tu ne peux vraiment obtenir cette connection avec les gens que quand tu es dehors, dans la nature, devant le sound system, tu restes longtemps, dans l'obscurité les gens commencent à te connaître et à se connaître entre eux. C'est une longue expérience de connection, et tu n'obtiens rien de cela dans ce genre de fêtes [commerciales]. Le fait qu'ils te mettent sur une scène déjà, et puis c'est aussi très contrôlé, les gens qui veulent entrer ou sortir... le fait que ce soit dans un bâtiment! »* (Craigh)

Illustration 23: Free party en Allemagne, 2003

Sur cette photographie (fig. 23), on peut voir que le paysage fait partie intégrante du cadre de la fête. Lorsque les participants arrivent en pleine nuit, ils ne peuvent rien voir du

panorama, qui se dessine peu à peu avec l'aube. Une fois que celui-ci se révèle, beaucoup s'assoient sur un point de vue, ou sur le toit de leur véhicule, pour le contempler. Ludo explique pourquoi il préfère les soirées en plein air :

> *"On se sens un peu enfermés en salle. On est plus serrés. Déjà y a pas de nature dans une salle. En fait on aime pas mal la nature, on a pris l'habitude des soirées en extérieur. Mais ça donne aussi un look un peu industriel, chose qu'on aime bien aussi, c'est les vieux bâtiments, les vielles usines, les trucs comme ça, ça rentre un peu dans l'esprit aussi. Les tags, tout ça, c'est une culture, c'est un esprit. C'est des trucs un peu contradictoires mais qui font que... on aime l'aspect un peu... ces usines désaffectées, ce qui peut arriver quand le monde disparaît...quand l'homme ne touche plus à quelque chose, ce que la nature arrive à reprendre, quand personne y va. Y a des végétations qui arrivent à pousser à travers le béton, on aime bien les trucs qui sont... on va dire une perte de richesse, ou il y a plus le bourge qui met sa touche personnelle. Tout est à l'état brut, du gris, du béton, et pas des trucs raffinés."* (Ludo)

Ainsi, le cadre choisi n'est pas toujours un lieu « naturel »: il peut également s'agir d'un terrain construit par l'homme et abandonné, comme des entrepôts ou des aérodromes désaffectés. Les symboles contenus dans ces cadres sont ici clairement évoqués par Ludo : on recherche un « état brut » des choses, lorsque l'homme cesse de leur donner une forme précise. C'est le déterminisme de paysages urbains régulièrement entretenus qui est rejeté : on lui préfère des paysages perçus comme plus « naturels », qu'il s'agisse de forêts ou de vieux bâtiments laissés à l'abandon. Cet état d'abandon, Ludo le décrit aussi comme une « perte de richesse » : une autre valeur de l'underground apparaît ici, qui déprécie tout ce qui représente la richesse pécunière.

Les lieux investis simuleront aussi, à travers leur état d'abandon et de décomposition, un paysage apocalyptique. Comme le propose Sandrine Queudrus, « l'appropriation de ces sites abandonnés pourrait alors implicitement refléter la représentation qu'ils se font de la société : un champ de ruines sur lesquelles ils font la fête » (S. Queudrus, 200, p.81)

Créer un cadre surréaliste

Le paysage n'est pas le seul ingrédient qui donne à la fête son caractère magique. Pour contribuer à créer une atmosphère singulière, les membres des sound systems construisent souvent des décors surprenants. On choisira des motifs et des couleurs qui appartiennent au champ de l'étrange, du psychédélique, ou qui rappellent l'esthétique pirate : « ça donne une espèce de magie, un peu walt disney » (Ludo)

Illustration 24: Devanture du sound system Nawak, teknival de Marigny, région parisienne, mai 2005

On peut voir sur cette photo la taille que peuvent prendre certains décors. Celui-ci a été monté par l'un des plus grands sound systems parisien, lors d'un teknival à Marigny en 2005. Le décor reprend le thème d'un célèbre film de science-fiction (Robert Rodriguez, *From dusk till dawn, 1996*) qui met en scène des vampires dans un bar miteux perdu en plein désert. L'ambiance qui s'en dégage correspond à celle attendue pour la fête tekno: un lieu inquiétant, peuplé de personnages étranges, et où l'action va se dérouler tout au long de la nuit.

Illustration 25: Devanture d'un sound system, free party en Bretagne, 2008

Sur cet exemple (fig. 25), l'effet est plus saisissant encore : les membres de ce sound system ont monté un décor en forme de monstre tentaculaire, judicieusement éclairé. Les dents acérées viennent entourer le poste où s'agitent les DJ's. Les créatures extraterrestres et monstres en tous genres sont également des thèmes très présent dans l'esthétique de l'étrange des free parties.

Bruno nous raconte ici la création d'un décor qui s'est faite sous ses yeux, dans un teknival en Italie :

> *« Avant même que la sono soit montée, les mecs avaient graphé tout un truc, sur un silo, toute une partie du hangar, et pendant la soirée ils balançaient différentes lumières avec différentes intensités, et ouah! Ils avaient fait une espèce de grosse bouche qui rigolait sur le silo, selon les lumières qu'ils balançaient tu voyais la bouche qui se déformait, c'était vraiment génial, les mecs se donnaient du mal, ça allait super loin dans le délire. »* (Bruno)

Ainsi, les éléments du lieu peuvent être utilisés comme supports de la création d'un décor à partir de peintures et d'éclairages. Tout est mis en oeuvre pour inventer un cadre insolite, qui contribue à rompre l'ordinaire et à susciter la sensation d' « être ailleurs ».

Illustration 26: Décor monté dans une free en Bretagne, 2006

Voici un autre exemple de procédé qui peut être utilisé : On tend des bandelettes et des fils au-dessus du dance-floor pour créer une sorte de nappe qui scintillera lorsque, une fois la nuit tombée, on projettera de la lumière noire sur les bandes blanches et fluo. L'effet qui en résulte est impressionnant : les bandelettes fluorescentes brisent le cadre habituel et créent un décor surréaliste, par un simple mais astucieux procédé de gommage des repères visuels. La nuit, les éclairages laser qui balayent des nappes colorées au-dessus des têtes ont également un effet similaire.

On ajoutera encore, comme ci-dessous, des tentures portant des motifs géométriques ou concentriques, ou des effets kaléidoscopiques. Ces décors aux couleurs vives et aux formes psychédéliques évoquent le type d'effets visuels que peuvent provoquer certaines substances hallucinogènes couramment consommées en free party. Associés à la musique électronique, et/ou à la consommation de ces substances, ils deviennent en soi des supports capables d'induire ou de favoriser l'état de transe recherché par les teufeurs.

Illustration 27: Un sound system dans un teknival en Tchéquie, 2008

Le cadre de la fête se compose donc d'éléments du paysage et de décors fabriqués, combinés pour créer un espace différent et surprenant, dans lequel les teufeurs évolueront toute la soirée avec la sensation de vivre un moment unique, dans un espace temporairement créé et aménagé pour la soirée.

Le concept de TAZ ou Zone Autonome Temporaire et l'esthétique pirate

L'importance des notions de temps et d'espace dans les conceptions des membres du mouvement tekno peut être illustrée par le concept de TAZ développé par un écrivain anarchiste américain, Hakim Bey, qui est l'une des références littéraires les plus courantes parmi les *teufeurs.* Cet auteur s'appuie sur l'histoire de la piraterie et des confréries d'assassins du Moyen Age européen pour développer son concept :

> « La TAZ est comme une insurrection sans engagement direct contre l'Etat, une opération de guérilla qui libère une zone (de terrain, de temps, d'imagination) puis se dissout, avant que l'Etat ne l'écrase, pour se reformer ailleurs dans le temps ou l'espace. » (Bey, 1997, p.14-15).

L'espace, le temps et l'imagination sont les trois dimensions auxquelles s'applique le concept de TAZ : Celle-ci naît entre autres d'une réaction contre la « fermeture des cartes » ou appropriation des terres par les Etats-nations, qui n'est pour Hakim Bey qu'une « gigantesque escroquerie » perpétrée par ces états. Pour les membres du mouvement tekno, une free party ou un teknival, dans leur forme idéale[41], matérialisent le concept de TAZ, et les décorations reprennent parfois l'esthétique pirate en référence à ce concept.

L'espace, liberté absolue pour les travellers

Pour les personnes les plus engagées dans le mouvement, les travellers, cette recherche d'autres espaces prend une dimension plus importante encore. Elle consiste à entrer dans un mode de vie nomade, à prendre la route pour un temps et une destination plus ou moins indéterminés. L'espace, le changement de lieux apparaît dès lors comme un moyen privilégié pour retrouver une liberté que la société leur avait usurpé. C'est ainsi que Thierry Colombié décrit Al, ancien agent de change de la city londonienne, qui a tout vendu (maison, voiture) pour devenir traveller et vivre dans un camion aménagé : « le nomadisme, c'est le sentiment de recouvrir la liberté et de ne plus être dépendant de l'argent, de la vaine spéculation avec laquelle il jouait tous les jours » (Colombié, 2002) . En effet, vivre dans un camion permet de s'affranchir des obligations liées au logement (qui vont du financement du logement à la perception de minima sociaux, et donc à l'inscription dans une démarche d'insertion sociale et professionnelle) et au travail. Cette libération est ressentie sur le plan psychologique :

> *« Faire des fêtes ici c'est une chose, après c'est bien de bouger, quand tu vas faire des fêtes ailleurs t'as un autre système de pensée. Il y a des gens qui ne supportent pas de rester des heures assis au volant, mais moi en-dessous de cent kilomètres j'ai pas l'impression d'avoir vraiment bougé. [...] Si t'as envie d'avoir une vie tranquile, paisible, sécurisée, tu peux le faire : tu restes chez toi, tu te trouves un boulot, et tu construis ta vie. Puis il y a des gens comme moi, comme nous, qui avons décidé de construire notre vie mais tout en se*

41 Dans leur forme idéale seulement, car les teknivals les plus récents sont très critiqués par les teufeurs en raison de leur institutionnalisation.

déplaçant. Et c'est un vrai pied d'être là, de laisser les choses et d'aller vers d'autres choses. L'aventure est juste là, à cent mètres. » (Un traveller interviewé dans « African expedisound », DVD *World Traveller Adventurer)*

Ainsi, parmi les membres du mouvement, l'espace porte une signification forte. Il est synonyme de liberté et d'expériences plus enrichissantes que n'importe quelle éducation. Il représente l'autonomie et l'indépendance face à une société perçue comme aliénante. Mais cette vision idéalisée du nomadisme correspond aussi à un fantasme de sédentaire, et bien souvent ceux qui font la réelle expérience d'une vie itinérante s'aperçoivent des autres difficultés qu'elle implique, et rares sont ceux qui parviennent à prolonger l'expérience au-delà de quelques années :

« C'est un truc que j'aurais pas fait toute ma vie, c'est trois quatre ans, mais pas à plein temps. C'est pas de tout repos, faut aimer les galères, faut y être préparé, parce que quand tu décides de bouger comme ça en autonomie, il y a pas mal de choses à prendre en compte. [...] C'est sûr que si tu veux prendre le temps pour faire ça, c'est sûr qu'il faut pas avoir d'impératifs comme une famille, une copine, pas avoir de boulot, pas avoir de cours ou d'examens. Ou alors tu décides de couper les ponts avec tout et de partir là-dedans. Mais avant de faire ce choix, je pense qu'il faut mesurer un peu les tenants et les aboutissants. C'est pas évident, ceux qui sont partis en travelling a droite et gauche, maintenant ils sont tous sédentarisés. Mais toute une période entant que nomade comme ça, je pense pas que je pourrais assumer. » (Bruno)

Nous avons vu comment l'espace et le temps sont investis différemment par les membres du mouvement tekno. Nous allons maintenant nous intéresser aux rapports entre ce mouvement et la société qui l'entoure.

B. La société environnante comme « matière première »

La société dans laquelle la culture underground tekno existe et s'inscrit, constitue son environnement, et par conséquent elle participe de sa constitution. Je vais essayer de montrer ici comment des éléments de la société environnante sont utilisés comme matière première pour identifier les groupes, ainsi que pour élaborer l'esthétique tekno, à travers différents exemples comme les logos, ou les objets qui décorent les sites festifs.

Les logos

Comme nous l'avons vu au chapitre III, chaque sound system possède un nom et un logo, attributs importants pour les membres du groupe, car ils permettent à la fois de consolider l'appartenance des individus à l'identité collective formée par le sound system, mais sont aussi un moyen de se signaler comme une entité sociale unique aux autres sound systems. Ces logos et noms sont des moyens de repère partagés par les individus et groupes qui constituent le mouvement. Ils sont reproduits sur les vêtements, sur les véhicules, sur les flyers, sur les tentures qui décorent le site de la fête, sur les pages web, parfois ils peuvent être tatoués sur la peau des membres du sound system.

Les logos et les noms des sound-systems sont souvent constitués à partir d'éléments empruntés à l'environnement culturel.

Exemple : le sound system Facom tire son nom d'une entreprise de fabrication d'outils. Le logo de ce sound system reprend celui de l'outilleur, pour en faire deux yeux :

Illustration 29: Logo de l'outilleur Facom

Illustration 28: Logo du sound system Facom en bannière, photo V.Peterson, 1999

Craigh explique le choix de ce nom pour le sound system, inspiré également par le slogan de la marque d'outils :

> *« On s'appelait Facom Unit, Facom parce que « construit pour durer à vie », et Unit parce qu'on était tous dans un seul camion »* (Craigh)

De manière plus générale, divers procédés sont utilisés pour créer un nom et un logo à partir de concepts et d'images tirées du matériau culturel environnant : Le jeu de mot ou la subversion du vocabulaire notamment, comme dans les exemples suivants :

- Le sound system *UFO* joue à la fois sur le mot « ovni » en anglais et sur sa transformation en sigle : «United Forces Of Techno »,
- *OQP* joue sur la prononciation des lettres pour créer le mot « occupé », procédé courant dans le langage sms,
- *Nawak* utilise le procédé argotique du verlan, pour un mot dont le signifiant est tout à fait adapté au champ du délire et de l'étrange : « n'importe quoi »

Le même phénomène est observable pour les logos qui sont imprimés sur les cachets d'ecstasy, et qui servent à identifier les produits : « Les logos ne sont pas choisis au hasard, ils sont issus d'une culture commune et évoquent le monde de la télé, de l'automobile, de l'économie, de la musique... » (Colombié, T. , Lalam N. et Schiray, M., 2000 : 72).

La décoration des sites festifs

Les sites des teknivals et des free parties abondent de décorations en tous genres. Objets récupérés, assemblés, détournés, il existe une grande variété dans ces décorations mais ces objets ne sont jamais choisis au hasard. Par exemple, on trouve souvent des enseignes publicitaires détournées,

Illustration 30: Décoration dans un teknival à Chambley en 2005

comme cette mascotte de fast-food (fig.30) dont on a remplacé le visage par celui d'un personnage de cinéma. Ces pratiques de perversion des images publicitaires laissent des impressions fortes dans les esprits des teufeurs. Ici, on réutilise, en la détournant, une des techniques privilégiées de la société de consommation pour asseoir son emprise sur les cerveaux humains, à savoir la fascination par l'image. En s'appropriant ces enseignes, en les détournant et en les exhibant comme des trophées de guerre, les teufeurs expriment leur position de lutte contre les procédés de cette société de consommation.

C. Un autre espace pour s'affranchir de la culture dominante

La démarche principale des créateurs et acteurs de l'underground, à travers l'invention de pratiques et de symboliques, consiste à élaborer un ensemble culturel, dans lequel bien des aspects de la société occidentale sont critiqués, modifiés, voire rejetés. Ce côté contestataire s'appuie sur une représentation de la société comme malsaine, avilie, inhumaine, et courant à sa perte, contre laquelle le monde des free parties apparaît comme le seul échappatoire :

> *« La déco, plus la musique, plus l'ambiance bon enfant, plus se sentir, on va dire, c'est comme une famille, on se sent entre nous, dans un endroit ou c'est magique, on oublie tous les problèmes, et c'est les seuls moments où on se dit "la vie est belle", parce que quand on rentre dans le monde des brutaux, le monde brut, voilà faut être productif, faut faire ci faut faire ça...C'est pas qu'on est feignants ou quoi que ce soit, mais c'est pas celui qui bosse le mieux qui a plus d'argent, c'est celui qui spécule au dessus et qui investit [...]. C'est lamentable, cette poignée de gens qui dirigent le monde et qui spéculent.»* (Ludo)

Dès lors, faire partie du mouvement underground prend tout son sens : On manifeste ainsi sa volonté de vivre autrement, de changer son identité individuelle et collective. On ne veut pas être un simple citoyen passif, mais adopter une attitude critique

sur la société. Cette attitude critique passe notamment par des revendications pacifistes, écologiques, et anti-gouvernementales :

> *« L'underground, c'est comme une petite rébellion, en réalité il faut le laisser... ça reste de la musique quoi, mais les gens qui traînent dans ce milieu là, en général c'est des gens qui sont pour la paix et qui en ont marre de voir le monde se détruire comme ça, détruire la nature et certaines civilisations, alors qu'on devrait pas, il y a tellement de moyens.. [...] Le monde est en déclin, chacun regarde de son coté, chacun regarde son cul, c'est ça le problème, c'est la mentalité de ceux qui sont au-dessus, si on enlève cette sale mentalité le monde ira beaucoup mieux. »* (Ludo)

Cette attitude de refus du mode de vie occidental s'exprime en différentes dimensions, à travers les pratiques de la fête libre et le mode de vie quotidien des travellers.

La danse pour libérer les corps

La danse, avant tout, exprime un refus de la posture statique occidentale. Celle-ci, apprise dès l'école où on exige de l'enfant de savoir se tenir correctement sur une chaise, de ne pas courir, se jeter à terre ou faire des gestes brusques, est un aspect essentiel du dressage du corps dans la culture occidentale, qui détermine tous les aspects de l'habitus de la vie adulte.

Phil Jackson est un chercheur britannique qui s'est intéressé au clubbing londonien, milieu qui a, pour une large part, influencé et contribué inventer les free parties d'Europe. Dans son « ethnographie sensuelle du clubbing », il montre comment « l'expérience du clubbing provoque un schisme socio-sensuel permettant à ceux et celles qui le vivent de soustraire leur corps au mécanisme régulateur inconscient que constitue l'habitus, et ce faisant, de doter ce corps d'une autonomie viscérale » (P. Jackson, 2006, p. 94).

La danse manifeste le désir de bouger, de laisser son corps s'exprimer. Dans le milieu tekno, celle-ci ne comporte pas de règles : elle doit être libre et personnelle. Ceci

correspond à un refus des danses apprises et standardisées. Cependant, on danse tous dans le même sens, tournés vers le mur d'enceintes : par opposition à la danse-séduction des boites de nuit, ici la danse doit être un transport, à la fois personnel et collectif. Elle constitue un des facteur permettant d'accéder à un état de transe.

Un mode de vie alternatif

Comme nous l'avons vu à travers le mode de vie d'un sound system, les pratiques quotidiennes des travellers s'opposent au mode de vie citadin dans la société occidentale, caractéristique de la société de consommation :

> *« On est dans un mode de vie alternatif : on est en train de faire des formations pour le moteur à eau, pour équiper les camions. On est tout dans le bio, anti-OGM... On a pas de télé, moi je connais pas la télé. Parce qu'il ne faut pas se laisser polluer l'esprit par ces trucs tous les jours... ce qui ne m'empêche pas de regarder un bon film. Mais ouais, un mode de vie alternatif, parce qu'on vit dans un monde qui va dans le mur, et il y a trop de gens qui vont dans le mur en souriant. Moi je veux pas faire ça, je veux avoir un enfant et ce sera encore plus dur pour lui, il faut vivre autrement, et de toute façon on y sera amenés »* (Kevin)

Ce n'est pas seulement dans ce mode de vie alternatif, mais aussi dans l'esthétique, qu'une perception de la société environnante est clairement exprimée : elle est rejetée, vue comme avilie et vouée à la disparition. Les décors apocalyptiques, les paroles évoquant une fin du monde dans les samples musicaux, et le fait même d'organiser ces soirées aussi loin que possible des centres urbains, signifie le désir d'inventer un autre espace et une autre logique d'existence. Bien entendu, ces idées apocalyptiques sont puisées au coeur même de la société qu'elles représentent comme croulante, tout comme cette aspiration à un mode de vie alternatif, qui existe aussi dans de nombreux autres courants : on songera notamment aux hippies et au mouvement de « retour à la terre » qui a suivi. Mais contrairement aux mouvements des années 70 puis 80, il n'y a pas à proprement parler dans le mouvement tekno d'utopie, ou de solution concrète au rejet de la société. La fête et la vie itinérante apparaissent comme les seules

alternatives imaginées et inventées par les acteurs du mouvement : une errance choisie et salvatrice.

La manière dont cette subculture s'exprime sur la société environnante est révélatrice de la façon dont ses membres perçoivent cette société, qui bien que rejetée et critiquée dans les représentations, reste leur cadre de vie à long terme, dans la plupart des cas. Elle nous révèle également la société occidentale sous un autre regard, qui fait un fort contraste avec les représentations qui existent dans des champs comme le politique, ou la publicité par exemple. Ces représentations sont d'autant plus parlantes qu'elles émanent d'une population spécifique : à dominance jeune, et de milieux sociaux correspondant plutôt à la « classe moyenne », avec une faible présence de populations immigrées. Dans le prochain chapitre, j'analyserai plus en détail les significations qui émanent de tous les matériaux que j'ai pu recueillir, en me penchant sur le sens que l'on peut donner à ce mouvement et aux modes d'être et d'agir des individus qui le constituent.

D. Sentiment d'authenticité et idéal d'autarcie culturelle

Le terme d' « autarcie » désigne, pour un groupe d'individu, un état d'autosuffisance sur un plan économique, c'est-à-dire qu'il signifie la capacité à vivre de ses propres productions alimentaires, énergétiques. A partir de cette notion d'autarcie, je souhaite ici décrire un certain idéal présent dans le mouvement tekno, idéal selon lequel les membres ne consommeraient que leurs propres productions, mais sur un plan culturel plutôt qu'alimentaire ou économique. J'appelle ainsi « idéal d'autarcie culturelle », un ensemble de valeurs partagées par les teufeurs, qui consistent à s'affranchir autant que possible de la production culturelle de masse de l'« industrie du spectacle » qui existe dans la société occidentale. Cet idéal est caractéristique de tous les mouvements qui se veulent underground en général, comme l'expliquait Mad Mike en disant que leur mission était « la déprogrammation des esprits programmés »[42].

42 Voir chapitre I -E : Qu'est-ce que l'underground?

Cet idéal d'autarcie culturelle est avant tout une réaction à la «marchandisation de la culture », et à la culture de masse diffusée par la télévision, aspects de la société occidentale les plus rejetés par les membres de l'underground :

> *« C'est les maisons de disques qui font que, soit on élève quelqu'un, soit on le casse. Et ça on veut pas du tout, c'est dégueulasse, c'est du cassage. On fait des trucs merdiques que je peux pas supporter, genre Star Academy, des gens qui ont jamais chanté, pendant que des vrais artistes sont dans la rue, alors qu'ils chantent super bien, mais sont sans domicile fixe, ils chantent devant une cathédrale ou une église, et les petits péquenots là ils vont venir, dire "tiens je vais chanter", on va les emmener dans un château , c'est n'importe quoi, c'est pas du talent, quand on les entend c'est du pourri , c'est du playback. Il y a tellement de gens qui valent le coup, mais on les écrase. Un artiste il exprime quelque chose dans ce qu'il fait, que ce soit de la peinture, de la musique, et ça les gens ne le voient pas. Personne se pose la question, les gens vivent dans un monde à part. »* (Ludo)

Reposant sur le rejet des productions commerciales et manipulatrices issues de cette société, l'idéal d'autarcie culturelle consiste à n'accepter, dans le milieu des free parties, que des éléments autoproduits ou « faits maison » : au niveau des vêtements et autres éléments de la parure, du vocabulaire, des styles de soirées, des attitudes, même du matériel audio et vidéo, et surtout au niveau du mode de production et de distribution de la musique. Pour tous les sound systems, l'autoproduction est le standard :

> *« Nous contrôlions totalement la distribution de notre musique. Nous n'avions à répondre à personne, il n'était pas question de dépendre de quelqu'un d'autre, de savoir si ça allait marcher... ou de se demander si quelqu'un allait nous berner. »* (Craigh)

Cet idéal manifeste une volonté de reprendre le contrôle de ses propres valeurs et modes de vie de la part de chaque teufeur qui l'adopte. Il illustre que ces individus préfèrent emprunter leurs valeurs à un plus petit groupe, constitué de personnes de l'entourage proche. Il peut également être une stratégie de démarcation, comme l'affirme Mel en tentant de déterminer ce qui motive ses amis teufeurs :

« J'ai eu des potes qui se sont mis à aller en teuf. A un moment, ils y allaient tous les week-ends. C'est marrant parce que c'étaient pas spécialement des fans de techno, c'est pas pour la musique qu'ils y allaient je pense, c'était juste pour faire leur truc, dans leur coin, leur petite forêt, voilà faire leur truc et dire merde quoi. » (Mel)

C'est également selon cet idéal d'autarcie que sont valorisés, dans les free, tous les comportements tendant à fabriquer soi-même, sa musique, ses véhicules, ses outils, voire ses idées. C'est ici encore la logique du « Do It Yourself » qui s'exprime.

Le sentiment d'authenticité découle directement de cet idéal d'autarcie. En étant les inventeurs de leur mode de vie, en se soustrayant à des normes imposées par une société pour créer les leurs, les teufeurs ont la sensation de retrouver une certaine vérité à travers une démarche personnelle et choisie. Nico, qui a participé à certaines free parties organisées par Spiral Tribe dans le sud de la France, décrit cette authenticité telle qu'il l'a perçue et ressentie, entant que teufeur occasionnel :

« J'ai rencontré les Spirals dans des fêtes, quand j'habitais près de Montpellier. C'est clair, c'étaient des mecs complètement oufs, ils étaient dans leur monde, avec leurs camions, là, ils vivaient sur une autre planète. Il y avait un truc... ouais c'est les Spirals, quoi, c'est un mythe. Voilà : c'est mythique. » (Nico)

Pour décrire cette authenticité, les mots sont souvent difficiles à choisir : les teufeurs parlent souvent d'un « esprit » ou d'un « état d'esprit » pour désigner cette authenticité, et aussi pour signifier ceux ou ce qui ne correspond pas à cette authenticité. Comme ci-dessus, les termes de « mythe » ou « mythique » sont également employés pour décrire la force de l'expérience vécue. Craigh souligne le caractère total et durable de cette expérience :

« C'était une expérience, et je garderai ça avec moi le reste de ma vie. Ca a eu un impact sur le genre de personnes que nous sommes maintenant. » (Craigh)

En 1971, dans un article portant sur la modernité, G. Balandier a proposé

d'expliquer la contre-culture comme une réaction à l'individualisme dans la société occidentale. Cette explication en termes de réaction mérite d'être rappelée ici, car il existe un parallèle évident avec cette démarche de recherche d'authenticité :

> « Dans la société industrielle avancée (ou postindustrielle ou technétronique - c'est une affaire de conventions) opèrent des tendances contradictoires. D'une part, les communications réduisent les isolements dus à la distance, les media confèrent à l'événement une sorte d'ubiquité, et ces moyens conjoints assurent une connaissance directe des « autres ». Mais d'autre part, le développement des sociétés de masse et des vastes agglomérations qui sont d'une certaine façon des anti-communautés, celui des larges organisations complexes où la fonction occulte la personne, contribuent à la solitude individuelle [...] et à l'uniformisation des individus. La modernité actuelle apparaît à ses critiques comme celle d'une société sans style(s). Les réactions qu'elle provoque sont à la fois orientées « contre l'in-différence » et la sous-personnalisation (si l'on me permet la formule), et contre les coupures tracées entre les personnes. À des degrés divers, la recherche de nouvelles formes d'identité, la diffusion des nouveaux styles par les cultures alternatives, l'expérimentation tentant de créer des unités sociales « chaudes », la multiplication des modes d'engagement personnel sont des essais de réponse à cette situation.» (G. Balandier, 1971, v.e.)

Cette interprétation de la contre-culture semble pouvoir fonctionner encore aujourd'hui, et les résultats de mon enquête montrent que ces phénomènes sont comparables à ceux que décrivait Balandier en 1971.

V. La dimension symbolique : significations sociales dans l'univers des free parties

(Partie réalisée dans le cadre du cours « Modes sociaux de signification » de M. Monnerie, master 2, premier semestre)

Les membres du mouvement tekno ont inventé leurs propres pratiques, mais ils ont aussi créé, à travers une manière commune de percevoir le monde et la société, un univers de sens et de symboles. Je me pencherai plus en détail, dans cette partie, sur cette dimension : quels représentations et symboles ont été construits par les individus, quelles représentations de la société elle-même existent au sein du mouvement, et quel sens peut-on attribuer de manière plus globale à ce phénomène social.

A. L'esthétique

Dans *Raver,* Astrid Fontaine (chercheur au laboratoire des danses sociales, Paris VIII) et Caroline Fontana (ethnologue) livrent une description fine et une analyse richement détaillée des pratiques de la rave, en 1996, c'est-à-dire dans les premiers temps du mouvement. Les descriptions restituent l'ambiance, l'esprit de la fête techno, à travers des entretiens et des observations. : "La rave a un sens, un esprit particulier. A les écouter, ce n'est pas de violence ou de destruction qu'il s'agit, mais toujours de fête, de teuf, de musique délirante et de danse, de bien-être et de pilules magiques, de sourires et de rencontres, de la beauté du lever de soleil sur une banlieue bétonnée ou sur une nature sauvage, de futur et d'imaginaire."

Fontaine et Fontana décrivent notamment le type de musique et les mouvements des danseurs. Elles recensent des contenus symboliques récurrents dans la décoration : sagesse, mystique, espace, univers, autres planètes, futur, sociétés traditionnelles; dans les flyers et les images des VJ's : des fractales, l'infini, la spirale, et son effet hypnotique; et encore les éclairages fluos, les stroboscopes, les jongleurs, les lasers, qui les amènent à dire que "L'induction d'états modifiés de conscience fonctionne ici à travers une surcharge de stimulation sensorielle". Si leurs descriptions ne sont pas centrées sur les

free parties, car elles portent aussi sur des soirées commerciales, elles donnent un premier aperçu qui correspond assez à ce qui existe aujourd'hui dans les free parties.

Je vais développer ici une description de cet univers esthétique et symbolique qui existe dans les free, et qui lui est propre, bien qu'il reprenne les éléments de l'esthétique techno plus générale. Mon matériau se composera de photos prises au cours des fêtes, permettant de visualiser certaines devantures de sound systems, des décorations, des tenues vestimentaires. Je proposerai également d'observer quelques flyers, annonceurs de soirées, qui sont une bonne base de données pour observer cette esthétique. Des passionnés ont collecté des centaines de flyers sur plusieurs années.

L'univers esthétique se décline à travers plusieurs thèmes culturels récurrents qui peuvent s'exprimer dans les décorations, les peintures, et la musique, mais aussi sur le corps lui-même, qui est investi de significations à travers les vêtements, les cheveux, les tatouages.

La parure

La parure typique du teufeur est composée de vêtements solides, discrets et conçus pour l'extérieur, c'est pourquoi beaucoup n'hésitent pas à utiliser des treillis, bien qu'ils soient anti-militaires. Gros sweats à capuche, couleurs sombres ou vertes sont les plus répandues. Certains préfèrent au contraire les couleurs très vives, rouges ou fluos. Dans les vêtements, on privilégie aussi tout ce qui est « fait maison », et on évite d'afficher des marques. Les t-shirts et pulls sont donc souvent décorés à la main, ou sérigraphiés du logo d'un sound system.

Le logo du sound system peut aussi être tatoué sur la peau. Une pratique courante consiste à le faire tatouer sur le crâne, ainsi le logo disparaît sous les cheveux et réapparaît chaque fois qu'ils sont rasés.

Anne nous explique que sa coupe de cheveux exprime quelque chose de son attitude :

« Je me suis fait des dreads[43], j'étais toujours dans cette période de

43 Dreads ou dreadlocks, coupe qui consiste à coller les cheveux en mèches à la manière des rastas.

marginalité, enfin il fallait que je sois toujours contre la société, contre mes parents, contre les phénomènes de masse, je crois que ça commence par là [...], et j'ai coupé mes dreads aussi pour ça, pour pu être comme tout le monde, parce que ça commençait à devenir trop la mode. » (Anne)

Nous allons maintenant voir les différents thèmes culturels qui sont présents dans l'esthétique des free parties.

Un retour aux sources par la transe et l'errance

Un de ces thèmes consiste à évoquer un mode de vie premier, antécédent de la civilisation actuelle, et vers lequel la culture *tekno* permettrait de se rapprocher. Cette idée est présente dans ce communiqué, texte produit par un membre d'Hérétik, un des plus gros sound systems français et parisien, sur son site web :

"Et si nous, prétendus perdus avions retrouvé l'essentiel et le primordial? Nous, à qui l'instruction et les autoroutes de l'information, produits du siècle dernier, ont permis de tout rapprocher, survoler, sans jamais éprouver le besoin d'apprendre plus, puisque comprendre nous suffit. [...] Nous avons épousé le mode de vie tribal et la musique *tekno* qu'il véhicule. Certains arrêtent de lire et pourtant : notre ignorance, revendiquée puisque quasi-subie, nous a ramenés à l'essentiel, à la transe atteinte au détour des enceintes et à ses enseignements en cascade. Cette transe était le tissu des civilisations primitives, et est redevenue le tissu de certains d'entre nous à travers la fête libre."

(Stalker, membre d'Hérétik, *Impénitents et obstinés,* 2001)

Le "mode de vie tribal", le nomadisme et l'état de transe sont mis en avant comme tenants de ce retour aux sources, qui rappelle aussi le principe du retour à la terre, dans la vague New Age des années 70. A cela près que le retour à la terre visait l'autosuffisance par un mode de vie paysan, donc sédentaire, tandis que le retour aux sources du mouvement *tekno* évoque plutôt un nomadisme voire une errance libérateurs, qui le rapprochent plutôt du courant des poêtes Beat comme Jack Kerouac (*Sur la route, 1960)* .

L'image symbolique des travellers découle directement de cette éthique de l'errance.

Travellers ***: camions et haut-parleurs***

Illustration 31: flyer annonçant trois teknivals, 2000

Les camions et les haut-parleurs, qui sont les attributs des travellers, reviennent souvent, comme sur ces différents flyers qui annonce des teknivals et des free parties, ainsi que sur une tenture exposée dans une teuf.

Illustration 33: Un flyer pour un teknival en 2000

Illustration 32: Une tenture dans une teuf en 2008

Out of system

Illustration 34: flyer, 1998

Autre thème présent dans l'esthétique : faire des travellers un convoi de rescapés d'une société avilie, corrompue, totalitaire... L'auteur Stalker du sound system *Hérétik* décrit la free comme une *« aventure [...] luttant contre la sauvagerie des empires financiers, continuant de manière désintéressée la vieille révolution française »*, et clame : *« mass media instrument de terreur, terreur d'avance, combats perdus, danse pour oublier. [...] Danse pour survivre, danse pour appartenir à un clan, un mouvement, ne serait-ce qu'une idée, ou s'insurger contre l'idée qui révolte, l'idée urbaine, les grandes corruptions, la culture de masse débilisante, la télévision rétrograde [...], et le rejet de l'autre, l'ignorance et les méfaits de la propriété privée. »*

Pour lui, le *dance floor* est en soi une contestation de cette société honnie :

> *« Le dance floor est l'expression de la fureur, de la puissance charnelle des hommes sans frontières, rassemblement sans classe, sans fric, sans odeur »*
>
> (Stalker de Hérétik, *Dancefloor, puissant et cosmique,* 2003)

Le thème du dérèglement moral de la société dominante est aussi repris dans la musique, à travers des paroles ou des samples qui dénoncent la pornographie, les clubs échangistes, les abus sexuels, ou encore la violence urbaine. Il peut s'agir d'extraits sonores provenant de reportages télévisés.

Protestation contre les forces de l'ordre

Des affrontements avec les forces de l'ordre qui tentent d'empêcher le déroulement des free parties, découle tout une iconographie, ainsi que des messages, entre provocation, dénonciation et dérision, qui s'adressent tantôt à la police, tantôt aux responsables politiques :

Illustration 35: un speaker décoré dans un teknival

Illustration 36: Flyer Metek

On peut lire sur la photo de gauche, prise dans un teknival, le message « la police tue » affiché sur un caisson de basses, tandis que le flyer de droite affiche « fuck da police » et « tekno resistance ».

Futur, Robots et cyborgs

Un autre thème très présent est celui du futur et de la technologie. Dès son invention la techno évoque les machines et le rapport entre l'homme et ses technologies. Les artistes du mouvement free aiment jouer sur ce thème. Par exemple, de nombreux flys sont illustrés de créatures cyborgs, de robots, de circuits imprimés.

Un sound system affiche, dans la décoration de son dance floor, une banderole avec le message : « explorant les nouvelles possibilités de l'interface homme/machine »

Ci-dessous (fig.37), on peut voir un type de sculpture assez répandu qui consiste à combiner une représentation d'un corps humain (poupée ou mannequin) et des éléments technologiques tels que des tuyaux, des claviers, des haut parleurs...

Illustration 37: sculpture dans un teknival

Futur et liberté

Le futur est un thème utilisé dans des messages qui ont une dimension mystérieuse, prophétique :

Illustration 38: Autocollant Ubiq

Illustration 39: Autocollant Ubiq

Sur ces flyers on peut lire les messages « free future depends on present action », « free party free future ». Le futur est souvent associé à la liberté, comme dans ce refrain célèbre d'un morceau des Spiral Tribe, datant des débuts du sound system où ils s'adressent explicitement aux autorités bitanniques et à leur attitude répressive :

« You might stop the party but you can't stop the future[44] »

Sur la page Myspace des Spiral Tribe consultée en 2008, un message à propos de ces paroles, rappelle que leur sens est toujours d'actualité :

44 « Vous pouvez arrêter la soirée mais pas le futur »

« The message is still relevent today, it is still up to us to make the changes, to connect with Mother Earth and make ourselves heard. Dance Harder, Live longer. Peace, Freedom, Victory. In the Area.[45] »

Les membres de Spiral Tribe, avec d'autres sound systems de la même époque et dont ils étaient proches, sont les inventeurs de cette esthétique. Leurs paroles, leurs samples, les images qu'ils produisaient et qu'ils produisent encore ont eu pour thème dès le début ce combat pour la liberté et cette idée de l'engagement personnel dans l'action. Un site officiel existe désormais, qui reprend ces paroles et ces images, ainsi que de nombreuses photos et archives.

B. Le mythe des Spirale Tribe et des travellers

Nous avons vu dans la partie historique que le sound system anglais des Spiral Tribe était considéré comme inventeur de la free party et que ce groupe avait une importance considérable aux yeux des teufeurs. Certains n'hésitent pas, aussi bien parmi les teufeurs que dans la littérature, à employer des termes comme « mythique » ou « légendaire » pour les désigner. Je vais tenter ici de décrire plus en détail ce rapport particulier des teufeurs envers l'histoire de ces pionniers.

Pour cela, je vais rassembler les représentations que j'ai pu recueillir, essentiellement dans le discours de teufeurs et de membres de sound systems au cours de mes entretiens, mais aussi dans des contextes différents (documents écrits recueillis sur Internet, produits par des membres du mouvement, ou des écrivains ou journalistes, et aussi des communiqués de sound systems).

Mon objectif ici est d'évaluer l'importance et le rôle de ce noyau de faits et des représentations de ces faits dans la diffusion du courant culturel et des pratiques de la free

45 « Le message est toujours important aujourd'hui, c'est toujours à nous qu'il revient de faire les changements, de se connecter à la Terre Mère, et de nous faire entendre. Dansez plus vivement, vivez plus longtemps. Paix, Liberté, victoire. Dans la place. »

à travers l'Europe. Il s'agit de comprendre comment l'histoire des travellers anglais a connu une diffusion à travers l'Europe et un développement dans les esprits pour devenir un ensemble cohérent de valeurs, d'idées et de pratiques au sein d'une population élargie de teufeurs d'origines diverses, et qu'est-ce qui a déterminé ces teufeurs à adopter cette histoire et ces valeurs comme les leurs.

J'essayerai aussi, à partir de l'étude du matériel récolté, d'identifier les modifications progressives des représentations de faits et de personnes ou groupes de personnes, dans l'idée de retracer la transformation des faits en histoire, de l'histoire en légende.

Un des aspects les plus frappants des productions orales et écrites autour de la Spirale Tribe est probablement une façon un peu mystérieuse ou mystique de s'exprimer, qui est souvent adoptée par les personnes qui ont été en contact avec les membres de la Spiral Tribe ou qui ont participé à l'une de leurs fêtes.

Voici un extrait d'un texte dont l'auteur est un écrivain, Neil Stroud, qui a rencontré les Spiral Tribe lors de leurs premières excursions en Europe de l'Est au cours des années 90 :

> « La loi [Le criminal Justice Act] concerne les tziganes [sic], les nomades, les rassemblements, les manifestations pacifiques, réprime la Techno [...]. La conséquence est un exode vers la terre promise, l'Europe et au-delà ; tandis que l'Angleterre serre la vis, renforce la soumission à la culture consumériste, l'inertie, l'énergie de la scène Techno fuit. Nous sommes à la fin du XXème siècle, la Spiral Tribe et les Mutoïd[46] errent dans les paysages désolés de la république Tchèque, en Europe de l'Est.» (Neil Stroud, texte repris sur une page du site Rav'est)

L'emploi des termes d' « exode » et de « terre promise », ainsi que l'image de l'errance dans des « paysages désolés » semble évoquer un thème issu tout droit de la Bible. Il compare ensuite les Spiral Tribe à la contre-culture américaine des années 60-70:

46 Mutoïd Waste : nom d'un collectif d'artistes qui a partagé la route des Spiral Tribe.

« Le concept hippie a perdu tout potentiel mais la subversion ne peut être démodée, c'est inconcevable et inconciliable. [...] Ces nouveaux venus sont plus inquiétants et sombres, une sorte de vision nihiliste de l'oppression policière, une explosion de vibrations exprimant la crainte des enfants du monde occidental, paysages urbains de pierre et d'acier pourrissant, où la vie est une zone de combat, où dans un cri d'aliénation on s'effraie mutuellement et mortellement. Les rêves d'une génération sont exprimés par ces hors-la-loi, et quels rêves, quels cauchemars ! » (Neil Stroud, texte repris sur une page du site Rav'est)

L'image des héros hors-la-loi combattant un « monde occidental » aliénant et à l'agonie, un état policier et répressif, au nom d'un mode de vie plus libre, est une des représentations idéales de la Spiral Tribe. Cette représentation rejoint l'éthique pirate, qui est également très présente.

La force du symbole

Les Spiral Tribe ont dès le début utilisé des symboles, en premier lieu dans le fait d'avoir choisi un nom pour désigner leur collectif, puis un logo. Mais il y a aussi le chiffre 23, symbole de leur premier effectif de groupe, qui est caché dans leur logo et qui sert parfois de véritable codage pour désigner la Spirale entre initiés. Les teufeurs et les membres de sound systems font figurer ce nombre partout. Il est sérigraphié sur des vêtements ou sur des badges par leurs soins, peint sur les carrosseries des véhicules, ajouté aux noms de sound systems et aux pseudonymes individuels, il figure sur des flyers annonçant des soirées, ou encore il est projeté sur les écrans géants dans les soirées, au milieu des tourbillons d'images que fabriquent les VJ's.

L'invention de l'image de la « spirale »

L'origine du nom du sound system est sujet à plusieurs explications. Selon certains, c'est en ramassant sur le site d'un festival des fossiles ayant la forme d'une spirale que les membres auraient choisi de prendre ce nom. Mais le terme est souvent employé par eux

pour décrire l'essor soudain qu'a connu la scène techno underground depuis les évènements survenus en Angleterre juste après Stonehenge :

> *« Nous avons donné fête sur fête, chaque week-end. Ça montait en spirale, nous sommes montés en l'air sans jamais retomber. Et c'est devenu de plus en plus important. Et c'est à ce solstice que nous avons eu une intuition. Nous ne savions pas de quoi exactement, c'était comme un éclair blanc, c'était très important, il y avait là quelque chose de grand, et on ne pouvait pas s'arrêter, il fallait continuer. Et bien que nous avions inventé ce nom Spiral Tribe, ce n'est qu'au solstice que nous avons compris pourquoi. On ne s'est pas arrêtés, nous avons fait 15 jours sans s'arrêter, sans un moment de silence. C'était de plus en plus fort, les gens affuaient, le matériel affluait, ça devenait de plus en plus énorme, l'escalade, la spirale, hors de contrôle. [...] »*
>
> (Interview de Marc Stormcore par V. Zerguine, Art Press, 1998)

Les teufeurs, aujourd'hui, continuent à utiliser cette image pour décrire le mouvement free :

> *« Au début la spirale c'était que les gens devaient être aspirés et que ça devait augmenter, se propager sans s'arrêter, parce que les gens viennent à une soirée, ça leur plaît, ils se mettent à en faire eux aussi, ça fait venir d'autres personnes, etc. » (Bruno)*

L'expérience du dance floor : Connecting people

La spirale est aussi quelque chose qui a pour but de relier les gens entre eux. Le terme anglais « connecting » est plus exhaustif que sa traduction française car il contient plus directement l'allusion qui peut être faite avec les médias, notamment électroniques, de ce « branchement » massif.

> *« Tout notre turc consistait à brancher [connecting] les gens, et je pense que nous avons eu une très bonne influence sur la psychologie globale. Regarde les médias massifs qui existent maintenant ! Quand nous avons commencé il n'y avait pas internet, il n'y avait pas les blogs et les forums, il n'y avait pas Myspace! »* (Craigh)

Les amateurs de ces soirées sont prêts à parcourir de grandes distances pour aller rejoindre un rassemblement où ils pourront côtoyer leurs « héros ». De telles expéditions ont quelque chose du pèlerinage, à la différence que la destination n'est pas un lieu précis, marqué par un monument permanent, mais plutôt une destination vague, un lieu oublié où sera monté un décor élaboré, mais destiné à rester en place pendant un temps limité. Anne, qui vit en Alsace, nous raconte ainsi son périple :

Illustration 40: teknival en Italie, 2002 : le mur de son

« Au nouvel an 2002, on est partis en Italie, on voulait voir ce qui se passait en dehors des teufs françaises, ça commençait à partir en couille[47] avec Sarko, et aussi pour voir ce groupe mythique, les Spiral Tribe. C'est le tekos[48] où j'ai le plus halluciné[49]. Tu vois que les français ils font que copier les Spiral Tribe, tu te dis "eux c'est les vrais". Parce que ça faisait un mois qu'ils squattaient dans un hangar désaffecté, près de l'autoroute, un hangar énorme qui faisait un kilomètre carré. Ils sont encore moins accueillants que les Français, déjà y a le problème de la langue. [...] On a halluciné, on a vu le camion mythique des Spiral Tribe, le bus jaune surélevé avec treize couchettes dedans. Moi ça me fait délirer parce qu'on était la seule voiture. Y avait des centaines de camions,

47 « *partir en couille* » : se désagréger, mal tourner.
48 « *tekos* » : teknival
49 « *halluciner* » : ici être époustouflé

mais aucune voiture. [...] Le mur[50] *faisait 80 kilos [kilowatts], c'est la première fois que j'ai vu un mur aussi grand de ma vie. La hauteur, la longueur, il faisait la longueur des deux immeubles. Y avait des autres pièces, des sculptures avec des métaux de récup', y avait un dragon qui crachait du feu... des portes en forme de bouche... Y avait un camion nurserie avec tous les bébés, c'était vraiment space*[51]*.»* (Anne)

Illustration 41: teknival en Italie, 2002 : une sculpture

Les photos fournies par Anne permettent de visualiser ce « mur » géant, ainsi que les impressionnantes sculptures qu'elle décrit. Ce décor contribue à créer une ambiance surréaliste, qui est un des ingrédients principaux de la free. Anne vit dans un appartement qui est proche d'une bretelle d'autoroute. Parfois, le bruit de la circulation ravive ses souvenirs :

« Ça c'est une atmosphère, quand il y a ce temps gris, avec le bruit de l'autoroute, à chaque fois je repense à ça, à l'ambiance qu'il y avait là-bas, le chemin qu'on a pris, c 'était... je sais pas comment expliquer. C'est plus l'ambiance, c'est ça qui me fait accrocher, c'est pas tellement le son, c'est pas les gens. C'est cette ambiance, hiver, neige, on était loin, au bord de la mer, il y a ce truc, cette ambiance. » (Anne)

On peut percevoir dans son discours qu'Anne est fortement marquée par cette expérience, cette rencontre avec l'univers des travellers. Cependant, elle a aussi une attitude critique envers cette sorte d'adulation de la Spirale Tribe qu'elle observe parmi ses proches ou les teufeurs en général :

« Je me dis que c'est des petits jeunes qui sont dans la mode Spiral Tribe. Au début c'était pas conscient, après j'en ai eu conscience quand j'étais dedans : on fait pareil... Par exemple, Adrien. Lui c'est un gros bourge[52]*, ses parents ont*

50 « *mur* » : mur de son, constitué de haut-parleurs
51 « *space* » : spécial ou *spaced oud*, planant, bizarre
52 « gros bourge » : riche, terme péjoratif. La richesse pécuniaire est très mal connotée dans le monde des free.

une putain de baraque, il y en a plein comme ça, ils ont des tables [de mixage] à des millions d'euros, et leur trip c'est d'acheter un camion pour pouvoir... Enfin ils sont contre les valeurs de leurs parents mais ça fait trop faux, c'est le modèle Spiral Tribe, on va faire pareil... Quand ils ont commencé à acheter le camion, je me suis dit ça : c'est des faux gars. Ouais c'est un mode de vie, celui des Spiral Tribe, qu'on aimerait tous je pense, mais c'est, faut les comprendre, je sais pas comment expliquer. C'est pareil aujourd'hui y en a tellement qui font ça, qui se la jouent à faire celui qui a pas de tunes[53], c'est pour ça c'est devenu un modèle [...], 'fin je l'ai suivi aussi, mais j'avais pas envie de faire le tour du monde et vivre dans un camion quoi, voilà j'avais pas envie de ça vraiment. Tout ce monde-là, c'est un rêve, et ceux qui peuvent y arriver c'est les fils à papa : ceux qui peuvent acheter un camion. Ça m'a trop dégoutté : c'est quoi l'image!? Et les Spiral Tribe au col de Larche je les ai vus traverser le tekos, ils se foutaient de la gueule des gens : c'est quoi ce truc-là ? Ça fait rigoler, je comprends. Pour moi c'est soit t'es dedans, je veux dire ils sont dans la société, les fashion victims, parce qu'ils travaillent à côté, ils vivent pas dans leur camion tout le temps. Là je vois le camion d' Eric, il y a jamais personne dedans, il est juste là dans le parking histoire d'aller en camion au tekos, en teuf, pour faire " je suis un traveller", " je suis un rebelle punk" [...]. Les vrais je pense qu'ils ont vécu dans un camion tout le temps. Et ils sont moins dans la société car ils ne travaillent pas à côté, ils ne vivent que de la tune du business. [...] C'est un peu comme une mafia, parce que les Spiral Tribe ils travaillent pas, ils sont obligés de vivre, de bouffer, de payer leur essence. Et je pense que l'argent vient de la drogue, du trafic de drogue. Je pense pas que les entrées [en free] étaient payantes. C'est l'argent du biz, donc ça c'est complètement en marge de la société. Pour moi les vrais c'est ceux qui sont complètement en marge de la société, les faux c'est ceux qui travaillent à côté, ceux qui s'achètent des camions pour faire comme. » (Anne)

Anne a décrit ici en détail la représentation idéale du traveller, qu'elle oppose à tous ceux qui "font semblant". Sa position est quelque peu radicale mais cette dichotomie du vrai/faux traveller est assez largement partagée par les membres du mouvement.

53 « *qui se la jouent à faire celui qui a pas de tunes* » : qui font semblant d'être pauvre

Comme c'est souvent le cas, dans la réalité cette distinction est plus floue : Qu'ils s'autoproclamment travellers ou non, la plupart des propriétaires de camions passent par des périodes de travail et des périodes d' "inactivité", et s'il est vrai que certains tirent des bénéfices du commerce de substances illicites, une bonne partie tirent également leur substance des aides sociales... donc être « en marge » du système ne signifie pas être indépendant pour autant. Quant à la question de vivre en permanence dans leur camion ou non, les personnes que j'ai rencontrées jusqu'à présent y passent une partie de l'année, ou y ont passé quelques années de leur vie, mais l'alternance de périodes sédentaires et de voyage plus ou moins longs semble être générale. Cependant mes résultats sur cette question restent partiels, dans la mesure où plus les personnes s'éloignent de la sédentarité et plus il devient difficile de les contacter.

Néanmoins, cette image et cette légende des travellers a largement contribué à créer l'esthétique techno que nous avons exploré précédemment.

C. Le spectacle vivant

La fête tekno, célébration de quoi?

La fête est toujours célébration de quelque chose, même dans le cas du teknival, cas extrême qui se veut au départ fête pour elle-même, sans objet, sans culte, simplement « faire la teuf », sans dieux, sans idéologies. On s'aperçoit que l'activité en vient quand même à s'adresser à quelque chose, par une sorte de nécessité, celle d'adresse. Les émotions fortes ressenties sont comme un message et ont besoin d'un destinataire. On en vient à adresser ses transports *« au Son », « à la tekno qui nous fait danser »*, on célèbre les hauts-parleurs (le *« Mur »)*, le Hardcore (pendant une période, on entendait souvent, dans les free parties mosellanes, une voix clamer « *Hardcore jusqu'à la mort !* », puis le slogan était repris en choeur par tous les danseurs.)

Un spectacle sans discours...

L'esthétique des free parties est une plongée dans le non verbal. Expérience

sensitive essentiellement, le vécu d'une free party est fait de musiques, de couleurs, de mouvements, d'émotions. Même si certaines performances contiennent quelques paroles, celles-ci restent assez rares dans l'ensemble. Le samplage, pratique qui consiste à intégrer divers sons (qui peuvent être des bruits, des paroles, des extraits sonores divers) dans la musique, peut être lu comme un moyen de dénoncer, mais en soi il ne donne aucun avis sur ces sons, qu'il transforme en matière première : il les reproduit, et les intègre dans un rythme. Comment le teufeur, le danseur, le spectateur perçoivent-ils ces samples? Il n'y a plus dans la techno de leader qui prend la parole sur scène, plus de discours acclamé. Seuls sont offerts au public des déferlements de sons et d'images projetées, qu'un spectacle visuel muet vient accompagner : cracheurs et jongleurs de feu.

> **Dans un teknival (Chavannes, 2006), tandis que la techno jouée par un sound system remue une foule clairsemée, un des membres du sound grimpe au sommet d'une pile de haut-parleurs et s'empare d'un des deux lance-flammes qui composent la devanture, plantés à la verticale de chaque côté du mur d'enceintes. Il le pointe en avant et lui fait cracher ses gerbes de feu au-dessus des danseurs. La foule réagit par une vague d'acclamations et s'agite de plus belle : Le déferlement des flammes au-dessus des têtes produit une exaltation.**

Cette façon de "jouer avec le feu" est également inspirée des travellers. Les Mutoïd Waste, collectif d'artistes qui ont suivi les Spiral Tribe durant une partie de leurs périples, et qui ont notamment créé les décors d'un *Mad Max,* sont des sculpteurs de métaux et des transformateurs de véhicules qui exhibaient dans les free tout un arsenal de véhicules détournés, parmi lesquels des carcasses d'avions de chasse ou des jeeps équipées de lance-flammes.

Parfois il peut y avoir quelques sessions de MC's[54] : une personne prend le micro et chante en direct sur la musique. Comme dans le rap, les paroles sont très rapides et le flot ininterrompu, le lexique et la grammaire encore plus déformés que dans le dialecte ordinaire des teufeurs : Le sens est généralement insaisissable. C'est le style et le rythme de ce flot chaotique de syllabes qui est apprécié, la façon dont le chanteur mêle harmonieusement sa voix à la rythmique électronique.

54 MC's (Master of the Ceremony) : désigne la pratique d'improvisation au micro. Cette improvisation est relative car certains MC se base sur des textes qu'ils écrivent sur un bout de papier. La pratique du MC est tirée, comme le sound system, de l'univers ragga.

...et sans nom : L'anonymat des DJ

Contrairement à ce qui se passe dans un concert conventionnel, Les DJ sont rarement la cible des manifestations d'effervescence et des acclamations de la foule. Personnalités anonymes, ils ne sont pas traités comme des figures emblématiques ou des leaders :

> *« Il y a un autre rapport à la scène qui est tout simple c'est l'anonymat. C'est pour ça aussi qu'il y a un bout de temps, bon nombre de sound systems, quand ils mettaient une décoration sur leurs sons, ne faisaient apparaître aucun nom, ne serait-ce que... qui ont est, Spiral Tribe, machin ou quoi... ou n'importe qui d'autre, ils ne faisaient apparaître aucun nom. Ils étaient cachés et donnaient la musique comme ça, version anonyme. Et leur but c'était pas justement d'être reconnus, c'était de faire plaisir aux gens. Pas de se montrer, pour dire 't'as vu c'est moi qui ai fait', mais simplement 'tenez, on vous propose un espace où vous pouvez vous éclater, donc éclatez-vous, l'essentiel c'est que vous vous fassiez plaisir, nous ça nous fait plaisir'. Mais c'est vrai que l'anonymat se brise de plus en plus, depuis l'essor de tout ce qui est création de labels, qui sont sortis un peu de la masse. » (Bruno)*

Même dans le cas des Spiral Tribe, on célèbre le symbole en évitant d'évoquer des noms, des personnes précises. Les teufeurs parlent de la «Tribe», ou même utilisent un nom de code comme le chiffre 23. La façon d'aduler des célébrités, attribuée au monde du « show-bizz » dont ils ne veulent pas reproduire les schèmes, cède place à une mise en valeur de l'esprit de groupe, qui prime sur la personnalité individuelle.

D. De l'artistique au politique

Les fêtes techno sont souvent décrites comme des manifestations artistiques et apolitiques. Mais la même affirmation ne peut être appliquée aux free parties. Si les teufeurs sont très rarement engagés dans un quelconque parti politique, la plupart ont, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, un opinion prononcé sur l'état de la politique actuelle et un avis très critique sur la société dans laquelle ils vivent. S'ils n'adhèrent à aucun parti, leur activité dans les frees est, en soi, une forme d'action

politique. Comme nous l'avons vu, les frees ont un côté satirique, et les chefs d'états, forces de l'ordre, décideurs politiques et leurs discours sont souvent représentés et caricaturés dans les free parties. Par ailleurs, il n'est pas anodin qu'au cours de mon enquête, certains teufeurs ont évoqué longuement, et de leur initiative, le sujet politique et la critique sociale de leur propre société, thème qui ne figurait pas dans mon guide d'entretien initial.

E. L'underground comme réaction à un contexte social et sociétal

Au rejet exprimé de la société que nous avons décrypté au chapitre précédent, aucune solution concrète ne semble être apportée dans l'underground tekno. Une utopie vague d'un futur libérateur, et une confiance dans les nouvelles technologies de communication pour être l'instrument de cette liberté se dégagent bien, mais l'attitude la plus répandue est plutôt une sorte de détachement et de fuite hors du système. C'est peut-être ce qui donne à ce mouvement son aspect le plus inquiétant et le plus sombre, et une des raisons pour lesquelles on l'a diabolisé : il met en images et en actes une désintégration de la société postindustrielle en un chaos festif sans vraiment proposer de solution en échange. L'errance, la récup, la débrouille, apparaissent plus comme une réponse passagère et de fortune. Le mot d'ordre est de vivre pleinement l'instant présent, et le futur garde une place et une représentation très hypothétiques. Ce qui se dégage et s'exprime dès lors, c'est au final le pessimisme ambiant de ce début de XXIème siècle :

> « Ces sociétés [occidentales] présentent au reste du monde une image-repoussoir, celle de sociétés ou règne un vide total de signification. La seule valeur y est l'argent, la notoriété médiatique ou le pouvoir, au sens le plus vulgaire et le plus dérisoire du terme. Les communautés y sont détruites, la solidarité est réduite à des dispositions administratives. C'est face a ce vide que les significations religieuses se maintiennent, voire regagnent en puissance.» (C. Castoriadis, 1996, P 61)

Les points de vues d'auteurs qui ont développé diverses positions critiques vis-à-

vis de la société contemporaine me semblent pouvoir apporter un éclairage nouveau pour mettre en perspective les pratiques, dynamiques, et symboliques que j'ai décrites jusqu'à maintenant.

Les grands thèmes de l'esthétique tekno, comme la logique « out of system », l'étrange, ou le thème apocalyptique, ne constituent pas seulement des champs esthétiques mais aussi des champs sémantiques : en réalité, toutes les images et tous les objets qui sont choisis par les teufeurs pour décorer un site festif, pour représenter un sound system, ou pour illustrer une page internet, sont choisis parce qu'ils correspondent au « beau » ressenti par les membres du mouvement mais aussi parce qu'ils font sens pour eux. Les pirates sont admirés et perçus comme des prédécesseurs idéologiques, car ils formaient à leur époque une réelle organisation sociale, qui avait mis en place ses valeurs propres et ses réseaux clandestins, en résistance avec les institutions de la royauté. Ils sont considérés comme des héros de la reconquête d'autonomie, ainsi leur image correspond à celle d'un mouvement qui se veut « hors du système ». Tout ce qui est du champ de l'étrange vient renforcer cette volonté d'être « out »: hors du système, c'est aussi hors norme, si bien que les tenues les plus excentriques, les comportements les plus étranges, les décorations les plus dépaysantes, contribuent à cultiver cette logique de la différentiation.

Par ailleurs, la forte présence d'images, de samples et de slogans protestant contre la répression policière, ou bien consistant simplement à tourner la police ou les politiciens en dérision, expriment également la volonté de lutte face aux symboles du pouvoir que sont les forces exécutives.

En soi, la fête clandestine elle-même est une manière de protester contre un encadrement et une organisation trop systématique des activités humaines. Le « côté magique » des free parties, pour tous les informateurs que j'ai pu rencontrer, qu'ils soient organisateurs de soirées ou teufeurs occasionnels, tient essentiellement dans le fait de se rendre dans un lieu tenu secret jusqu'au dernier moment, grâce à des moyens d'information non conventionnels (lieu de rendez-vous avec un guide, infolines), un lieu insolite et unique, avec des participants inconnus mais partageant une passion pour la musique électronique, pour participer à une fête qui n'a rien d'un produit commercial.

Pourtant, le mouvement tekno ne fait pas que rejeter systématiquement tout ce qui appartient à la culture dominante : Certains thèmes, notamment la technologie, sont plutôt partagés. La technologie est très présente d'ores et déjà dans le type de musique propre aux soirées tekno, et dans l'abondance du matériel qui sert à la produire, mais elle est aussi très représentée dans la décoration des sites festifs et des flyers[55] : sculptures androïdes, dessins de robots... Un véritable culte est voué à la technologie, et surtout à l'interaction entre l'homme et la technologie. Dès lors, celle-ci est un élément très central dans le mouvement tekno - auquel elle a d'ores et déjà donné son nom.

Un autre champ sémantique central est celui de la liberté. Lorsque les teufeurs se rendent à une de ces soirées, ce qu'ils savent pouvoir y trouver, c'est un lieu « hors norme », un lieu « différent », où les gens sont plus ouverts, un lieu qui n'obéit pas à la loi du profit dominant les états capitalistes, et le « formatage » par lequel la société imprime cette loi et son uniformité dans les individus. Ce qu'ils y trouvent, ils le désignent par un mot : « liberté ». La polysémie de ce mot permet de désigner un ensemble aussi vague de sentiments et d'actes, sans le résumer ou le réduire. Le concept de liberté, irréalisable, est aussi vaste, ambigu et insaisissable que l'univers des free parties. Pourtant, aux yeux des teufeurs, cet univers signifie la liberté, dans tous ses aspects.

Un de mes interlocuteurs, Bruno, m'expliquait qu'il aimait par-dessus tout se promener à travers ce « joyeux bordel » que constitue un teknival. Le concept de liberté est actualisé par la disposition anarchique des sons. Cette anarchie est perçue comme rassurante, organique, par opposition aux rues des villes. La tendance à organiser les free dans des espaces extérieurs correspond elle aussi à cette recherche de liberté.

Les autres thèmes signifiants qu'on retrouve dans l'esthétique tekno, sont tous organisés autour de ce concept de liberté. Celui-ci se décline dans le concept de la T.A.Z., dans l'esthétique pirate. Quant au culte du voyage, il signifie toujours le même principe : par le déplacement, on échappe au contrôle, d'abord parental puis social (logement, consommation, dispositifs systématiques d'aide à l'insertion et à l'emploi).

Dans la société occidentale contemporaine (comme dans beaucoup d'autres sociétés), les modes d'expression individuelle et collective sont tous hautement codifiés et

55 Cf. mémoire

normalisés. Que des individus aient le désir d'inventer leurs propres espaces de vie collective, leurs cérémonies et leur art, s'ils veulent le faire, il leur faudra respecter des lois contraignant la manière dont ils pourront utiliser l'espace, la manière dont ils pourront communiquer au sujet de leur projet, et interagir avec leur entourage. Plus contraignantes encore, les lois implicites de la mode, des tendances, du politiquement et moralement correct impriment une forte restriction normative à l'ensemble des productions artistiques ou expressives. Enfin, la contrainte la plus directe à la liberté de création et d'expression, connue et ressentie par bien des artistes de tous les domaines, est d'ordre économique : Difficile de s'affranchir des critères commerciaux, qui déterminent souvent les moyens de financement dont on disposera pour créer. C'est dans ce contexte très particulier que le mouvement tekno est apparu et a évolué ces quinze dernières années, et la prise en compte de ce contexte est essentielle pour comprendre ce mouvement.

Nombreux sont les auteurs, depuis plusieurs dizaines d'années, qui dénoncent la marchandisation de la culture, ainsi que la standardisation de la société liée au progrès technologique. Ainsi, en 1973, Lewis Mumford écrivait que :

> « Toute manifestation de la culture humaine, du rituel et du langage au costume et à l'organisation sociale, est orientée en fin de compte vers le remodelage de l'organisme humain et l'expression de la personnalité humaine. Si ce n'est que maintenant que nous reconnaissons à retardement ce trait distinctif, c'est peut-être parce qu'il y a des indices largement répandus, dans l'art, la politique et la technologie contemporains, que l'homme risque d'être au bord de le perdre – en devenant non pas un animal inférieur, mais une non-entité informe, amiboïde. » (Lewis Mumford, 1973 (1967), p. 11).

Ce que percevait Lewis Mumford à la fin des années 60, peut encore nous interpeller aujourd'hui : la crainte d'une humanité qui sombre dans un conformisme sans âme et dans un mode de vie dominé et dicté par la technologie :

> « Grâce à cette nouvelle "mégatechnologie", la minorité dominante créera une structure uniforme, supraplanétaire, embrassant tout, et destinée au travail automatique. Au lieu de fonctionner activement comme une personnalité autonome, l'homme deviendra un animal passif, sans but, conditionné par la

machine, et dont les fonctions propres [...] seront soit insérées dans la machine, soit strictement limitées et contrôlées au profit d'organisations dépersonnalisées, collectives. » (Lewis Mumford, 1973 (1967), p. 11)

Si ces considérations peuvent nous évoquer aujourd'hui une crainte historique et quelque peu désuette envers les technologies, plutôt qu'une menace réelle et présente, elles ne manquent pourtant pas de susciter notre interrogation sur la situation actuelle de notre société. Et si ce n'est pas (encore) une question de « mégatechnologies », quoique la question mérite d'être posée, les craintes de Mumford concernant une apathisation globale des individus a été relayée par d'autres auteurs plus récemment, comme C. Castoriadis :

« Dans l'Occident contemporain, l' « individu » libre, souverain, autarcique, substanciel n'est guère plus, dans la grande majorité des cas, qu'une marionette accomplissant spamodiquement les gestes que lui impose le champ social-historique : faire de l'argent, consommer et « jouir » (s'il y arrive...). supposé « libre » de donner à sa vie le sens qu'il « veut », il ne lui « donne » dans l'écrasante majorité des cas, que le sens qui a cours, c'est à dire le non-sens de l'augmentation indéfinie de la consommation. Son « autonomie » redevient hétéronomie, son « authenticité » est le conformisme généralisé qui règne autour de nous. » (C. Castoriadis, 1996, p.62)

Avec sa culture de masse, la société occidentale contemporaine propose à ses individus des parcours de vie et des modes d'expression standardisés de la personnalité humaine, a travers une éducation normalisée et généraliste, à travers l'organisation globale du travail humain et des trajectoires individuelles grâce à son dispositif d'administration de l'emploi, de l'inactivité et des reconversions, mais aussi a travers les stéréotypes véhiculés par la télévision, et le conformisme des productions culturelles imposées par l'industrie du disque, de l'image, du vêtement..., en bref l'industrie de fabrication du citoyen moyen ou modèle. Dans un tel contexte, l'essor des « free parties », et de toutes les valeurs qu'elles véhiculent, ne me semble pas anodin. Certains individus refusent d'entrer dans ce conformisme, poussés par un besoin d'être les inventeurs de leur propre vie. Par divers itinéraires, ils mettent en actes ce refus, souvent au moment de l'adolescence, où la personnalité en construction est prête à dépenser des énergies

considérables pour franchir les cadres sociaux qui l'entourent et veulent la structurer. Bien entendu, le milieu underground techno n'a pas le monopole d'une telle démarche : il existe bien d'autres milieux où une culture alternative se développe depuis plus ou moins longtemps. Bien souvent, il existe des ponts, des liens entre ces différents milieux : interconnaissances, circulations ou reconversions d'individus qui passent d'un milieu à un autre. En 2003 par exemple, le teknival d'été s'est déroulé pratiquement au même endroit où s'était tenu, quelques jours auparavant, le festival altermondialiste du Larzac, à l'initiative de José Bové et de nombreuses associations. Beaucoup d'individus se sont rendus aux deux évènements l'un après l'autre.

Dans les discours officiels et dans la presse, les représentations valorisantes des teknivals et des free parties le sont souvent au nom de la « diversité culturelle ». Le mouvement tekno est né d'une volonté d'échapper à une standardisation de la fête, en renonçant à fréquenter les clubs, véritables industries du loisir, et en leur préférant l'invention de cadres insolites, et une organisation non officielle. Se rassemblant en groupes d'amateurs, partageant affinités et passions, les membres de ce mouvement ont rassemblé le matériel nécessaire pour pouvoir produire leurs propres soirées, rythmées par une musique électronique « faite maison », rapide et psychédélique, loin des clubs qui imposaient un cadre, un prix d'entrée, une musique déterminée par les circuits commerciaux, une surveillance des consommations, et une heure de couvre-feu.

Si on les observe sous un tel angle, les productions culturelles de ce mouvement acquièrent un intérêt particulier : on peut en effet considérer que les images, idées, et comportements qui s'y produisent possèdent une certaine autonomie vis-à-vis des normes sociales dominantes, implicites ou explicites, et par conséquent ils constituent un corpus tout a fait singulier de matériaux culturels, permettant de mieux comprendre aussi bien ce mouvement underground que la société au sein de laquelle il se déploie. Face à ce « vide de significations » que décrit C. Castoriadis, ce ne sont pas seulement des significations religieuses anciennes qui ressurgissent, mais aussi de nouveaux univers symboliques et sémantiques, comme celui du mouvement tekno. Cet univers, nous l'avons vu, s'est constitué en partie par une sorte de recyclage sémantique, en reprenant des valeurs occidentales comme la liberté, l'autonomie... mais en leur donnant un nouveau sens et une nouvelle actualisation à travers la pratique de la fête libre.

VI. Contribution à une réflexion théorique sur les contre-cultures.

Dans cette dernière partie, je vais essayer de replacer mon travail sur le mouvement tekno dans une perspective plus large de compréhension des contre-cultures en général. Qu'est-ce qu'une contre-culture et quelle place ou rôle a-t-elle dans une société ? S'agit-il d'un conflit intergénérationnel, idéologique, ou identitaire, entre les membres d'une même société ? Depuis quand existent-elles et dans quelles circonstances ont-elles fait leur apparition au cours de l'histoire ? Existe-t-il une forme de continuité, de filiation entre ces différents mouvements ? Je me pencherai sur ces questions par une mise en perspective de plusieurs mouvements contre-culturels.

Les contre-cultures dans l'histoire de l'occident

Le concept de contre-culture, c'est-à-dire un courant culturel qui rejette toutes les formes de la culture dominante, regroupe le mouvement beat et la vague hippie, d'origine nord-américaine dans les années 60-70, la vague new age qui l'a suivie, le mouvement punk anglo-saxon des années 70-80, le mouvement rasta, et l'underground techno. Je regroupe ici les mouvements les plus connus et qui ont le plus fait parler d'eux, mais cette liste n'est, bien entendu, pas exhaustive. Il existe une foule indénombrable d'autres mouvements, qui ne sont pas tous considérés comme des contre-cultures à proprement parler mais plutôt comme des mouvements alternatifs, artistiques ou politiques : Les mouvements dada et surréalistes, anarchistes et nihilistes, antimilitaristes, anticonformistes, etc... Si chaque mouvement a ses caractéristiques propres, tous sont liés entre eux, par des similitudes dans les idées, valeurs et pratiques qui y circulent, et aussi par des individus qui transitent d'un mouvement à un autre.

Lorsqu'on replonge dans l'histoire de la société occidentale, on s'aperçoit que les mouvements contre-culturels sont apparus à une époque, et se sont depuis côtoyés et succédés. Chaque mouvement a eu sa période d'apogée, ou de grande affluence, un

moment où il a provoqué la convergence physique et morale du plus grand nombre d'individus, après quoi il s'est peu à peu dispersé mais sans disparaître tout à fait. Chaque mouvement est apparu dans un foyer localisé, puis s'est répandu à travers le monde.

Ces différents mouvement ont en commun de remettre en question les valeurs dominantes, et même si les époques, et donc la société à laquelle ils se sont sont confrontés, sont différentes, quelques grandes lignes peuvent être chaque fois retrouvés. La plus centrale est certainement la recherche de liberté et d'autonomie. G. Balandier insiste sur les aspects imaginaires et existentiels :

> « Dans le cas des sociétés nanties, le recours à la contre-modernité se diffuse en tant que mode de protestation non révolutionnaire (au sens classique de ce qualificatif). Il se manifeste par la résurgence, plus ou moins artificielle, et plus ou moins précaire, de formes « archaïques » de l'existence sociale. Toutes les manifestations qui contribuent à l'émergence de « cultures alternatives » et/ou de « contre-cultures » révèlent à quelque degré ce processus. L'utopie et l'imaginaire sont exaltés, les revendications existentielles l'emportent sur celles que nous avions coutume de dire rationnelles. » *(*G.Balandier, 1971, v.e.)

Des chemins réempruntés

Parmi les choses qui transitent d'une contre-culture à une autre, on trouve les idées et valeurs, comme par exemple le principe du DIY, inventé dans le mouvement punk et considéré comme une valeur centrale dans celui de l'underground techno. Mais on trouve aussi d'autres formes sociales comme celle de l'itinéraire : la route de Goa en est un exemple.

Beaucoup de hippies ont voyagé vers la ville mythique de Goa, en Inde, dans les années 70. Les *Indian Journals* de Ginsberg (1970) retracent ces périples néo-religieux. Il est singulier de constater que ces chemins « ancestraux » peuvent être réempruntés par les adeptes de la nouvelle contre-culture tekno : en effet, un des sound systems les plus connus et les plus respectés du mouvement, la Sound Conspiracy, dont certains membres ont participé auparavant à la Spiral Tribe, a réactualisé le vieux pèlerinage : En 1998, les

membres de ce sound system ont formé un convoi et se sont rendus jusqu'à Goa avec plusieurs camions, leur matériel de sonorisation et un bus-logement, en traversant la Turquie, l'Iran, etc..

De plus, la ville de Goa s'est elle-même métamorphosée au fil des années : capitale utopique de la contre-culture hippie dans les années 70, et des new agers dans les années qui ont suivi, elle est aujourd'hui toujours un haut lieu de la fête psychédélique, mais c'est désormais au rythme de la musique électronique que ses milliers de visiteurs se déchaînent chaque année, surtout durant les emblématiques « Full moon parties ».

Des époques différentes

La contre-culture hippie a mené à un phénomène massif : la majorité des jeunes d'une génération est entrée dans le mouvement. La vague de l'underground techno des années 90 est de plus petite envergure, mais elle est en de nombreux points comparable au mouvement hippie. Elle en reprend les principes : unité affectuelle et idéologique des jeunes d'une génération, dont la musique et la mode vestimentaire sont comme des supports, désir de s'affranchir de la culture dominante et d'inventer un mode de vie différent, refus des idéaux économiques et progressistes.

Toutefois, l'époque est différente, la culture dominante a changé, et donc l'aspect contre-culturel lui aussi. Le "Flower Power" des hippies était un mouvement coloré, optimiste, pacifiste, qui prônait l'amour libre. Les militants techno ont repris les idéaux de non-violence et de retour vers la nature, le militantisme contre la guerre est aussi présent quoique moins central, mais le côté baba cool n'y est plus : les couleurs dominantes sont le noir, le kaki, le mouvement dégage une ambiance apocalyptique. Les débats politiques au sein du mouvement seraient intéressants à étudier. Les thèmes du teknival attaquent plutôt le sécuritarisme et la répression dont il est lui-même victime, les dispositifs législatifs « liberticides », les écueils du capitalisme, de la course à la productivité et de la société de consommation massive. De plus, la contestation hippie était dirigée contre la société technocratique, et son idéal de progrès technique. Quant aux teufeurs, s'ils ont une attitude contestataire envers le « système », ils sont au contraire férus de technologie, et

celle-ci est centrale dans l'esthétique et dans la racine même du mot « techno ». Plutôt qu'une contestation de l'idéal du progrès, plutôt qu'un retour univoque vers des modes de vie anciens plus proches de la nature, l'underground *tekno* fait figure d'un pôle d'innovation, à la fois technologique et sociale.

On peut voir le mouvement tekno comme une tentative communautaire, mais très différente des communautés créées dans les années 70 : celles-ci étaient basées sur des idéaux comme une vocation à l'engagement politique, une intellectualisation, une remise en cause de chaque geste, attitude, comportement en fonction de ces idéaux. La communauté techno s'improvise, elle est une fuite hors de la société de masse, fuite ayant pour résultat des modes de vie opportunistes, basés sur la récup', le bricolage, la débrouille..

L'incompréhension générationnelle

L'origine du terme de "contre-culture" est généralement attribué à Théodore Roszac, qui décrit le phénomène hippie dans les années 70 :

> « Le passage d'une génération à l'autre est un facteur important de transformation, mais les jeunes ne peuvent que remodeler de manière mineure ou marginale le patrimoine culturel.[...] Ce qu'il y a de particulier dans la période actuelle, c'est l'échelle du mouvement et la profondeur de l'antagonisme qu'il révèle. Il serait à peine exagéré d'appeler 'contre-culture' ce que nous voyons naître chez les jeunes, je veux dire une culture si radicalement détachée des idées générales de notre société que pour beaucoup elle ne ressemble plus du tout à une culture mais prend l'apparence inquiétante d'une intrusion barbare ». (Roszac, 1970)

La contre-culture développée par la jeunesse américaine a pris des airs de lutte de génération. Mais c'est avant tout une expérience singulière :

> « C'était l'exaltation de l'irrationnel, de l'inconscient, d'une créativité d'ordre instinctuel, du culte frénétique, voire orgiaque, de toutes les transgressions, perçues à la fois comme le moyen et le projet même de la révolution. » (J-L

Harouel, 1994 : 1).

Ce projet révolutionnaire, consiste à « abolir la mémoire, détruire le passé, afin de libérer une créativité dont sont censées naître les valeurs de l'avenir. D'où le refus de tout ce qui est connaissance, la volonté d'abolir les frontières entre l'art et la vie, la fusion proclamée de l'art et de la politique » (J-L Harouel, 1994 : 2).

A mi-chemin entre les sphères artistiques et politiques, la contre-culture est avant tout une réaction à un certain type de société, dont le degré d'organisation est une réelle entrave à la liberté individuelle. Cette réaction englobe toutes les dimensions de la vie sociale :

> « Les mouvements contestataires actuels attaquent, tout autant que le mode capitaliste de production des choses, le mode de production des pouvoirs, des signes et des « discours ». La contestation est globale, la créativité est opposée à la production, le sens à la puissance, la qualité à la quantité » (G.Balandier, 1971, v.e.)

Timothy Leary, chef de file du mouvement cyberpunk et gourou visionnaire des années 60, décrit à sa manière, dans « chaos et cyberculture (1996), le contexte de cette réaction : pour lui, la richesse du monde, qui est le chaos, est considéré comme bien trop dangereux par les détenteurs du pouvoir qui veulent tout contrôler en évitant au maximum que des individus puissent penser par eux-mêmes, inventer, etc.. Leur but est de mieux asservir pour mieux contrôler, gérer le chaos.

La contre-culture des années 60 est ancrée dans un mouvement plus vaste : la modernité artistique, avec les mouvements dada (berlin, communistes), surréaliste (paris), qui nient le passé et les traditions. Pour désigner ces mouvements, on emploie souvent aussi le terme d'avant-garde :

> « les avant-gardes proclament leur mépris du passé et de la tradition, au nom de la supériorité de l'univers moderne et de sa technique. C'est là un facteur majeur de compréhension de la modernité. » (J-L Harouel, 1994 : 7).

Le mouvement tekno, quant à lui, relève plutôt du postmodernisme, notion qui caractérise les deux dernières décénnies du XXe siècle : celui-ci « abandonne la guerre à outrance des avant-gardes contre la tradition », ce qui correspond à l' « émergeance du goût rétro » (J-L Harouel, 1994 : 7). En effet, la présence des thèmes du retour aux sources, de pratiques traditionnelles comme la transe, mêlée à l'usage des nouvelles technologies, crée une sorte de réhabilitation des traditions oubliées dans des pratiques nouvelles.

Le conflit générationnel nous amène également à autre débat qui est celui de la légitimité des contre-cultures. En effet, le statut de culture à part entière est souvent l'enjeu d'un combat de représentations entre membres et non-membres du mouvement :

> *« Tout ça, les hippies, les punk, pour moi c'est pas vraiment des cultures. Pour moi une culture c'est ce qui se transmet de génération en génération, ce qu'on apprend de nos pères, grands pères. Après, punk, c'est une façon de vivre, mais c'est pas une culture. »*

(propos d'un jeune homme, recueillis de manière informelle dans une soirée, hors de mon terrain d'étude)

Quand J-L Harouel proclame que « Le phénomène du rock constitue la forme la plus accomplie de la machine à décerveler par le son » (J-L Harouel, 1994 : 232), il n'a pas fait l'expérience d'une free party, puisque celles-ci sont tout juste en train de se développer tandis que son « *Culture et contre-culture* » est à l'impression. Néanmoins, le jugement arrêté qu'il fait, dans son ouvrage, des cultures populaires et des cultures jeunes, illustre et met en mots l'incompréhension générationnelle :

> « Il n'y a pas plus de culture populaire, qu'il n'y a de culture bourgeoise, de culture de masse, de culture ouvrière ou de culture jeune. Il n'y a que la culture et l'inculture.» (J-L Harouel, 1994 : 25)

La contre-culture s'érige en contestation de la culture dominante, tandis que celle-ci lui conteste son statut, préférant la qualifier de phénomène de « marge » et de « marginalité ». Malgré ce statut contesté, nous avons vu que l'invention d'un langage,

d'une esthétique et d'une pratique ont permis aux membres de l'underground tekno de se réapproprier leur identité et de créer leur modèle culturel.

La réappropriation de l'espace et du matériau culturel

Selon Michel de Certeau (1990), nous sommes face aujourd'hui à une "réalité sociale atomisée", à une "déstructuration du tissu social", dont les causes sont économiques. La transmission devient "lacunaire", la conséquence en est une "vie ordinaire remaniée", notamment par l'"apparition des pratiques de transformation des produits culturels offerts à la consommation : mixage d'images, de sons (pratiques des DJ, généralisation des appareils de reproduction). L'utilisation d'enseignes publicitaires pour créer les logos des sound systems, le samplage, et la free party elle-même, détournement d'une façon de faire la fête et d'une musique qui étaient apparus dans les clubs, illustrent bien les propos du sociologue. La stratégie de l'underground techno consiste pour une large part en une réappropriation de la plupart des éléments qui composent la dimension culturelle : la musique, la fête, les symboles, l'esthétique et l'éthique.

Cette stratégie débouche sur la création d'une culture propre, à partir d'éléments empruntés dans l'environnement, qui n'est pas le milieu "naturel", mais plutôt la société environnante, industrielle, technologique, numérique et marchande. Cette société semble constituer le terreau, la diversité insaisissable et étrangère à partir de laquelle les jeunes de ce mouvement ont trouvé leur matière première et créé leur système cohérent de représentations. Cette façon de s'approprier un environnement pour le maîtriser, est peut-être une des premières définitions de la culture. Dans le cas de l'underground techno, cette démarche est avant tout un moyen d'affirmer une identité collective propre, mais aussi de ne pas se laisser manipuler par cet environnement.

La contre-culture, fonction autocritique

Plutôt que comme un acte d'opposition revendicatif contre un ordre donné, une contre-culture est donc avant tout un acte collectif d'autocritique sociale, une autocritique portant sur les valeurs principales de la culture dominante dans une société. L'autocritique est un aspect essentiel dans les possibilités d'évolution d'un système. Les systèmes

politiques des sociétés occidentales semblent aujourd'hui les contraindre à un certain immobilisme, du fait de leur complexité et de la transformation de ces systèmes, qui avaient en principe une fonction critique, en instances d'opposition rhétorique et intégrée à l'ordre établi, c'est a dire incapables de modifier les orientations générales de la société. En effet, nombreux sont les citoyens qui ne font plus vraiment confiance à un parti politique, quel qu'il soit, pour changer les choses, surtout parmi les plus jeunes. Les taux d'abstention actuels, ainsi que l'engouement pour la démocratie participative et la montée des mouvements alternatifs le montrent bien. Tandis que la supposée démocratie ne fonctionne plus, au niveau de l'individu la culture apparaît comme le seul domaine où celui-ci peut parvenir à retrouver une certaine autonomie ou liberté de jugement et de choix, à condition de faire cet effort, cette démarche de déconstruction et de reconstruction de ses propres lignes de conduite, valeurs, mode de d'être, de penser et de faire.

Les mouvements contre-culturels et underground me semblent dès lors constituer une réelle expérimentation de modes de vie différents, et une réelle remise en question des valeurs dominantes, contrairement aux positions développées par J. Heath et A. Potter dans *La révolte consommée* (2006), qui semblent confondre, tout au long de leur argumentation, milieux underground et récupérations commerciales des idées contre-culturelles.

L'expérience communautaire en réaction à l'individualisme

Les hippies, les new agers, les partisants du « retour à la terre » (voir Léger, D. et Hervieux, B., 1979), tous ont un projet, un but commun qui est de vivre autrement, sur de nouvelles bases sociales : plus précisément, remplacer l'individualisme par un mode de vie plus communautaire. Cependant, même dans les communautés ou sound-systems qui ont fonctionné le mieux et le plus longtemps, personne n'a pu s'affranchir totalement des principes de la société au sein de laquelle ils sont nés. Bien des fois, cette "marque de naissance" laissée par la société sur les moeurs, les comportements, est ce qui a rendu l'expérience impossible, car vivre sur un mode communautaire ne va pas de soi pour des occidentaux urbains, qui n'ont dans leur mémoire collective que le mode de vie adopté par leurs prédécesseurs depuis longtemps. L'expérience montre que l'épreuve n'était ni simple ni naturelle, et seuls ceux qui ont sérieusement réfléchi et travaillé à leur projet, sont

parvenus à créer une communauté durable. Les chroniques de tentatives communautaires montrent qu'elles ont été nombreuses à se solder par un échec (voir Léger, D. et Hervieux, B., 1979). Beaucoup de sound systems ont connu des issues semblables : conflits internes, ou simple divergence des intérêts ont conduit à une désolidarisation du groupe, face à l'impossibilité d'organiser durablement cette vie en communauté, face aussi à l'impossibilité d'installer ce mode de vie alternatif sur le même territoire géographique, social et politique que la société du capital et de la consommation.

Toutefois, certains sont parvenus à vivre autrement pendant un temps non négligeable, et surtout – c'est peut-être le plus important- à produire leur culture propre, leur représentation du monde, leur musique, leur esthétique, leurs messages. Ce patrimoine culturel, matériel et idéel, est un ensemble cohérent qui relie entre elles les vagues successives des différents mouvements contre-culturels de l'histoire. Chacun tire des précédents plusieurs principes, en reproduit certains traits sur le schéma global d'un mode de vie autre, qui refuse l'aveuglement et le conformisme de la société de consommation et sa culture de masse. Enfin, ce patrimoine matériel et surtout immatériel, âgé maintenant de plus d'un demi-siècle, mérite d'être pris pleinement en compte dans l'histoire de l'Occident et les études contemporaines des sciences sociales.

Conclusion

Dans *Effondrement*, J. Diamond stipule que les valeurs sont essentielles dans l'adaptation d'une société à son environnement, aux changements qui peuvent l'affecter et dont dépendent sa survie :

> « Peut-être une des clés de l'échec ou du succès pour une société est-elle de savoir à quelles valeurs fondamentales se tenir et lesquelles écarter, voire remplacer par de nouvelles. » (Diamond, J., 2006)

Dans le cas des Etats-unis, qui ont « abandonné en substance -mais pas complètement- leurs anciennes valeurs de discrimination raciale légale, d'homophobie légale, de subordination des femmes et de répression sexuelle » (o.p.cit.), le rôle de la

contre-culture des années 70 est évident. Il faut également rappeler que le mouvement hippie a été un véritable précurseur dans la conscience écologique, qui domine de nos jour de plus en plus les sujets politiques.

Les membres du mouvement tekno ne sont certes pas les meilleurs écologistes dans leurs pratiques. Cependant, leurs protestations et revendication portent sur d'autres points fondamentaux. Le refus du conformisme de masse, des logiques commerciales et de la marchandisation de la culture, est une véritable prise de position idéologique dans la société actuelle. En mettant en cause ces aspects centraux de notre société, ils font un pas vers une démarche saine de questionnement sur nos valeurs. En pointant du doigt des périls que la classe dirigeante semble ignorer car trop convaincue du règne des valeurs dominantes, et auxquels la majorité du grand public semble tout aussi insensible, ces jeunes donnent une chance à la société tout entière de percevoir les écueils vers lesquels elle peut se diriger.

Les contre-cultures apparaissent dès lors comme un mouvement de questionnement collectif : notre modèle social est-il encore viable? Devons nous continuer à le suivre ou chercher de nouveaux itinéraires, de nouveaux moyens? Au cours de l'histoire, certains mouvements alternatifs ont cherché des solutions réelles, comme celui du retour à la terre. Parfois, le seul fait de s'extraire d'un engrenage social, par la lutte s'il le faut, mais dans un espace de création et de festivité, permet d'échapper à une normalisation des esprits et des comportements pour initier un questionnement et inventer d'autres voies. En effet, les mouvements contre-culturels sont composés en grande partie d'adolescents et de jeunes adultes, car cette période de la vie où s'opère en l'individu une remise en question des cadres sociaux et une recherche de démarche personnelle est propice à un tel questionnement. Même si la plupart d'entre eux ne vivront au sein de cette contre-culture qu'une partie de leur vie, leur expérience de l'underground et du décalage culturel, deviendra une expérience de prise de recul par rapport aux normes sociales, et les incitera à explorer des possibilités nouvelles.

Il ne faut donc pas voir les contre-cultures comme un signe de décomposition sociale, de fracture générationnelle, ni comme des phénomènes d'opposition systématique et stérile à l'ordre donné, comme elles ont pu être interprêtées, mais plutôt comme un mouvement de réflexivité du social sur lui-même, aspect essentiel de sa

capacité à réagir, à changer. C'est donc de véritables processus de changement social, que l'on peut à mon avis qualifier les mouvements contre-culturels, et enfin les étudier comme tels.

Remerciements

Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont aidé dans la réalisation de ce mémoire, en premier lieu mon directeur de mémoire M. Denis Monnerie, ainsi que M. Michel Nachez et M. Eric Navet, pour m'avoir guidée dans mon travail de recherches et de rédaction, et pour leurs conseils et leur soutien précieux.

Je remercie également Mlle Denise Vogeleisen pour ses enseignements sur les techniques de terrain.

Je tiens ensuite à remercier toutes les personnes qui ont été mes interlocuteurs et qui m'ont guidée sur le terrain, pour leur aide tout aussi précieuse et pour les témoignages approfondis qu'ils ont accepté de me livrer.

Je dois aussi un grand remerciement à tous les étudiants, « collègues » et amis, dont les aides précieuses ont constitué de réelles contributions à mon travail : Delphine Courtay, Caroline Delaborde, Julien Mathis, et Vincent Brailly.

Je remercie enfin ma famille et mes proches pour leur soutien permanent.

Lexique

- **Cachet :** rémunération à la prestation, propre aux artistes en général

- **Capacité sonore** : quantité de son qu'un sound system peut déployer, exprimée en kilowatts.

- **Czechtek :** Teknival tchèque.

- **Devantures des sons :** Décoration des haut-parleurs et des stands, qui correspond à ce que les teufeurs voient devant eux lorsqu'ils sont en train de danser. Ces devantures, nous le verrons, font souvent l'objet d'une préparation soignée.

- **Dreads (dreadlocks)** : coupe qui consiste à coller les cheveux en mèches à la manière des rastas.

- **Fly (flyer) :** Papier de petite taille annonçant une soirée et comportant les informations habituelles : date, sound systems présents, infoline donnant l'accès, quantité de kilowatts mobilisés, style musical...

- **Free party (free, teuf)** : Soirée pouvant regrouper plusieurs dizaines à plusieurs centaines de personnes, L'accès en est gratuit ou sur donation, et les participants sont informés et invités par des réseaux privés (interconnaissance, flyers, sites internet).

- **Live :** séquence de musique créée en direct.

- **MC's** (Master of the Ceremony) : désigne la pratique d'improvisation au micro. Cette improvisation est relative car certains MC se basent sur des textes qu'ils écrivent sur un bout de papier. La pratique du mc est tirée, comme le sound system, de l'univers ragga.

- **Mur (mur de son, son)** : ensemble de hauts-parleurs alignés et empilés jusqu'à former un véritable mur, émetteur de musique techno.

- **Performance (set, session):** désigne, à l'unité, la réalisation d'un DJ dans une soirée. Une performance peut être un live ou un mix, lorsque plusieurs DJ jouent ensemble on parle d'un « battle ». Chacune dure généralement entre 30 min et deux heures, sauf quelques cas exceptionnels de performances particulièrement longues. Dans les free parties, le même DJ fera souvent plusieurs passages, alternant avec les autres DJ's du même sound system.

- **Psychotropes (substances)** : substances chimiques dont l'absorption provoque une modification de l'état de conscience.

- **Samples** : petits échantillons sonores utilisés comme matière première dans la composition électronique.
- **Set :** voir performance.

- **Sound system (sound, son) :** ensemble de teufeurs ou travellers regroupés par leur pratique de la fête, par une organisation et un matériel mis en commun (matériel sonore et visuel, véhicules lourds : bus, camionnettes...). Le terme de *sound system* désigne à la fois un groupe de personnes, une entité morale formée par ce groupe, et l'installation physique temporaire que forme le matériel déployé dans une soirée. Chaque sound system se caractérise par un nom et un symbole appelé logo, souvent suivi, sur les *flys*, de la ville ou du pays d'origine. Certains ont pour support une association ou un label, d'autres refusent toute forme d'institutionnalisation.

- **Teknival (tekos, tekni)** : rassemblement national ou international de plusieurs *sound systems* et d'adeptes de soirées clandestines sur plusieurs jours. Certains sont devenus systématiques, comme celui du premier mai en France, et ont été transformés par la médiatisation en phénomènes massif attirant tous types de publics.

- **Tekno** : cet orthographe inventé par les teufeurs correspond au versant undreground de la techno et sert à distinguer le monde des free parties de la techno au sens large.

- **Teufeurs :** Adeptes au sens large des fêtes techno. Ils vont dans les soirées lorsqu'elles s'organisent, y passent une nuit ou plusieurs jours, puis retournent chez eux, à leur travail ou études.

- **Travellers** : Nomades de l'underground techno, vivant dans des camions ou des bus, se déplacent avec leur matériel sonore de teknival en teknival, à travers nations et continents, organisés en petits groupes.

- **Underground** : Souterrain, caché. Désigne les milieux culturels alternatifs, contestataires.

- **VJ's** : Vidéo Jockey, il est l'équivalent du DJ mais s'occupe de la vidéo dans les soirées, composant plus ou moins en direct des séries d'images qui sont projetées sur écran géant.

Bibliographie

Anarchie

- Bey, Hakim. (alias P. L. Wilson)(1997): *Temporary Autonomous Zone*, L'Eclat
- Bey, Hakim. (alias P. L. Wilson)(2000): *L'art du chaos, Stratégie du plaisir subversif,* Nautilus

Anthropologie

- Balandier, Georges (1971): *Réflexions sur une anthropologie de la modernité,* Cahiers internationaux de sociologie, vol. 51, juillet-décembre 1971, pp. 197-211. Paris : PUF. (article consulté sur le site Les Classiques des sciences sociales , http://classiques.uqac.ca/contemporains/ balandier_georges/reflexions_anthropo_modernite)
- Bastide, Roger. (2003): *Le rêve, la transe et la folie.* Seuil
- Duvignaud, Jean. (1980): *Le jeu du jeu*. Balland
- Duvignaud, Jean. (1991): *Fêtes et civilisations*, suivi de *La fête aujourd'hui,* Actes sud (première édition Weber, 1973)
- Goffmann, Erwing, (1974), *Les rites d'interaction, ed. de Minuit*
- Grof, Stanislav (1977): Implications of psychedelic research for anthropology : observations from LSD psychotherapy. In : Lewis Ioan, : *Symbols and sentiments : cross-cultural studies in symbolism*, London : Academic press
- Leroi-gourhan, André (1964-65) : *Le geste et la parole*, Paris : Albin Michel
- Segalen, Martine. (1998): *Les rites et rituels contemporains*, Paris : Nathan
- Sperber, Dan (2000) : *Quelques outils conceptuels pour une science naturelle de la société et de la culture*, Radcliffe-brown lecture in Social Anthropology 1999. (consulté sur le site de D. Sperber : http://www.dan.sperber.com)

Contre-cultures

- Ginsberg, Allen, 1996 (1970) : *The indian journals,* Ed. Groove press
- Harouel, Jean-Louis (1994) : *Culture et contre-culture.* Paris : PUF
- Heath, Joseph et Potter, André (2006) : *La révolte consommée : le mythe de la contre-culture*, Ed. Naïve
- Kerouac, Jack. (1960) : *Sur la route*, Gallimard
- Leary, Timothy. (1996) : *Chaos et cyberculture,* Ed. du Lézard
- Léger, Danièle, et Hervieux, Bertrand (1979) : *Le retour à la nature.* Paris : Seuil
- Roszac, Théodore (1970) : *Vers une contre-culture*, Stock

Méthode ethnographique

- Althabe, Gérard, Fabre, Denis, et Lenclud, Gérard. (1992) : *Vers une ethnologie du présent*,

collection ethnologique, n° 7. Paris : Maison des Sciences de l'Homme.
- Althabe, Gerard et Selin, M. (1998): *La démarche ethnographique au présent*, L'Harmattan
- Bertaux, Daniel. (2005) *L'enquête et ses méthodes, le récit de vie*, Armand Colin
- Copans, Jean. (2002): *L'enquête ethnographique de terrain,* Paris : Nathan
- De Certeau, Michel, Giard, Luce, et Mayol, Pierre. (1990): L'invention du quotidien, habiter, cuisiner, Gallimard
- Kauffmann, Jean-Claude (2004): *L'entretien compréhensif*. Armand Colin
- Laplantine, François (1996): *La description ethnographique*. Paris : Nathan
- Mauss, Marcel, 1967 (1926): *Manuel d'ethnographie*. Paris : Éditions sociales
- Servier, Jean. : *Methodologie de l'ethnologie,* coll. Que sais-je

Techno : ethnologie et sociologie de la techno

- *Artpress*, n° hors série techno : Anatomie des cultures électroniques, 1998
- Bara, Guillaume. (1999) : *La techno*, Librio musique
- Bernier, A., De Haro, S., Ecoiffer, M. : *1993-2001, l'épopée des raves.* (documentaire écrit par des journalistes de Libération, consulté sur le site ravest.net)
- Colombié, Thierry. (2002) : *Technomades, la piste électronique.* Paris : Stock
- Colombié, T. , Lalam N. et Schiray, M. (2000) : *Drogues et techno, les trafiquants de rave,* Paris : Stock
- De Haro, S., et Estève, W. (2002) : *36 72, La Free Story*. Paris : Trouble-Fête
- Fontaine, Astrid, et Fontana, Caroline. (1996), *Raver.* Paris : Anthropos
- Gaillot, Michel. (1998) *La techno, un laboratoire artistique et politique du présent.* Paris : Dis Voir
- Green, André. (1998) : *Rock, Rap, Techno, des jeunes et des musiques,* Paris : l'Harmattan
- Kyrou, Ariel. (2002) : *Techno rebelle, un siècle de musiques electroniques,* Denoël
- Mabillon-Bonfils, Béatrice. (2004) : *La fête techno, tout seul et tous ensemble*, Autrement
- Mabillon-Bonfils, Béatrice, et Pouilly, (2002) : *La musique techno, art du vide ou socialité alternative,* L'Harmattan
- Meloni, Jean-Paul. (2003) : *Les fêtes techno : des pratiques festives toxiques*. Thèse de doctorat, Université Marc Bloch Strasbourg
- Petersen, Vinca. (1999) : *No system*, Steidl
- Pourteau, Lionel. (2005): « La transe des fêtes techno, de l'expérience d'un corps collectif à la socialisation », *Cahiers de psychologie politique*, 2005, 7
- Queudrus, Sandrine. (2000) : *Un maquis techno*, modes d'engagement et pratiques sociales dans la free party, Paris : Irma
- Racine, Etienne. (2002) : *Le phénomène techno*. Paris : Imago
- *Sociétés, Pulsation techno, pulsation sociale. n°72, 2001/2, de Boeck*
- Spault, Caroline (2007-08) : *Habiter le nomadisme, l'exemple de l'habitat mobile des travellers du mouvement techno*. Mémoire de master, ss dir. Philippe Gaboriau et Jacques Cheyronnaud, EHESS. (Consulté en ligne sur le site mémoire online : http://memoireonline.free.fr/10/08/1581/habiter-le-nomadisme-exemple-habitat-mobile-travellers-

mouvement-techno-html)

- Tessier, Laurent. (2003) : Musiques et fêtes techno : l'exception franco-britannique des free parties*, Revue Française de Sociologie,* 44-1, 2003, p.63-91
- Vaudrin, Marie-Claude. (2004) : *La musique techno ou le retour de Dionysos,* L'Harmattan

Sociologie, société

- Castoriadis, Cornelius. (1996) : *La montée de l'insignifiance*. Paris : Seuil
- Castoriadis, Cornelius. (2005) : *Une société à la dérive, entretiens et débats, 1974-1997* , Paris : Seuil
- Diamond, Jared (2006) : *Effondrement, comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*. Gallimard
- Maffesoli, Michel. (1988): *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse.* Paris: Méridiens Klincksieck.
- Maffesoli, Michel.(1997): *Du nomadisme, vagabondages initiatiques,* Poche
- Mc Luhan, Marshall. (1964) 1977: *Pour comprendre les médias, les prolongements technologiques de l'homme*, Paris : Seuil
- Mumford, Lewis. (1973): *Le mythe de la machine, La technologie et le développement humain*, tome 1, ed. Fayard.
- Toffler, Alvin. (1970) 1987: *Le choc du futur,* Denoël

<u>Multimédia</u>

Sites internet

- Alan Lodge, site personnel. Reporter indépendant, traductions par mes soins : http://www.tash.gn.apc.org
- Freetekno : http://www.freetekno.fr
- Illegal party : http://www.illegalparty.com
- Network 23 : http://network23.org.uk
- Rav'est: http://ravest.net/v3
- Spiral Tribe, site officiel : http://www.spiral-tribe.org.
- Zerez, musiques électroniques souterraines: http://zerez.free.fr,

- et aussi de nombreuses pages personnelles hébergées par Myspace, Free, Youtube, Flickr...

Audio

- Interview de Marc S. (membre de Spiral Tribe) par Valérie Zerguine, n° hors série Techno d'*Artpress.*
- Et beaucoup de morceaux de musique...

Vidéo

- World Traveller Adventures (DVD), 2004, Uwe
- Nombreuses vidéos amateur

Photos

Les photos que j'ai utilisées dans ce mémoire sont soit prises par mes soins, soit elles m'ont été transmises par mes interlocuteurs, soit je les ai récupérées à partir de sites Internet, dans quels cas j'ai précisé l'auteur dans la légende de la photo. J'ai demandé à l'auteur une autorisation d'utilisation chaque fois qu'il m'a été possible de le contacter.

Index des auteurs et noms de personnes

anne.....46, 48, 50, 62, 101, 135, 149
Anne..... 5, 22, 49, 71, 72, 74, 75, 76, 78, 131, 145, 146, 148, 183
balandier..... 172
Balandier.....6, 16, 128, 129, 158, 161, 172
Bara.....35, 173
Bertaux..... 84, 173
Bey.....117, 118, 172
Bové.....156
Bruno..... 58, 78, 115, 119, 144, 150, 154
Castoriadis..... 17, 18, 152, 155, 156, 157, 174
Colombié..... 19, 49, 103, 118, 121, 173
Craigh..... 25, 41, 48, 49, 69, 71, 77, 78, 79, 100, 101, 110, 121, 127, 128, 145
de Certeau.....163
De Certeau..... 173
De Haro..... 39, 110, 173
Diamond..... 166, 174
Duvignaud..... 52, 172
Estève..... 39, 173
Fontaine..... 9, 35, 40, 129, 130, 173
Fontana..... 9, 35, 40, 129, 130, 173
Gaillot.....59, 68, 173
Ginsberg..... 159, 172
Goffmann.....77, 172
Groff..... 70
Guy..... 76, 77
Harouel..... 161, 162, 163, 172
Heath.....165, 172
Hervé..... 56, 73, 74, 75, 76
Hervieux..... 165, 166, 172
Ivan.....36

Jackson..... 124
Kerouac.....132, 172
Kevin..... 25, 52, 75, 76, 77, 124
Kyrou.....59, 173
Leary.....161, 172
Léger.....165, 166, 172
Leroi-gourhan..... 172
Leroi-Gourhan..... 30
Lodge.....19, 38, 39, 40, 174
Ludo.....110, 111, 112, 123, 126
Mabillon-Bonfils..... 9
Mad Mike..... 59, 126
Maffesoli.....13, 20, 174
Marc Stormcore.....38, 39, 41, 144
Mel.....127
Meloni.....57, 61, 173
Mumford.....154, 155, 174
Nico..... 127
Petersen.....173
Peterson..... 33, 37
Potter.....165, 172
Pourteau.....71, 173
Queudrus.....10, 19, 31, 173
racine..... 160
Racine.....9, 57, 60, 61, 62, 173
Rodriguez..... 112
Roszac.....160, 161, 172
Segalen..... 55, 172
Spault.....173
sperber..... 172
Sperber.....30, 172
Stalker.....132, 133
Stroud..... 141
Tessier.....19, 20, 35, 36, 55, 61, 174

Thatcher.....35
Toffler.....62, 174
Zerguine.....38, 39, 144, 174

Table des matières

Avertissement **2**
Choix du sujet **6**
Différents points de vue 11
Annonce du plan **12**
Problématique **13**
Etat de la question **16**
La société occidentale 16
L'underground techno 19
Méthodologie **21**
Collecte d'informations 21
Difficultés du terrain 22
L'enquête ethnographique **24**
Guide d'entretien 25
Premier contact **27**

I. Définir le « mouvement underground techno» dans le temps, l'espace, et la dimension sociale **30**
A. Qu'est-ce qu'un mouvement ? **30**
B. Historique **32**
Une histoire orale 33
Du présent vers le passé 33
L'invention d'une tradition 34
Naissance du mouvement en Angleterre et répression 35
La Spiral Tribe 36
Stonehenge 37
Condamnation des Spiral Tribe et vote du CJA 40
Le Premier collectif de sound systems, « All systems go! » 40
Le premier teknival 41
L'annualisation du teknival 42
De la répression à l'institutionnalisation 44
Des teknivals au « sarkoval » 46
Le « teknival des insoumis » 49
C. Les teknivals, des événements clés **53**

Un calendrier des fêtes.....53
Le teknival du premier mai.....54
D. Une dimension européenne, voire plus.....55
Une vague qui s'étend vers l'Est.....56
E. Un îlot d'underground et un phénomène massif.....57
Qu'est-ce que l'underground?.....57
Authenticité et récupération commerciale.....59
Authenticité et massification.....61
L'image et la dévalorisation : une foire aux dealers et aux drogués.....61

II. Des pratiques collectives, un vécu individuel.....63
A. Pratiques connexes.....63
Activités préliminaires : préparation de la fête.....63
Pendant la fête, et après.....65
L'engagement considérable des organisateurs.....66
Massification et déresponsabilisation.....66
B. Pratiques principales.....68
La musique.....68
Le spectacle visuel.....69
La danse.....69
Les psychotropes.....70
Une transe collective.....71

III. Groupes, réseaux, médias et codes.....72
A. Les sound systems.....72
Un groupe hiérarchisé.....75
D'un sound system a l'autre : Amitié, interconnaissance, rivalité.....76
Un mode de vie communautaire et rythmé par la musique.....77
Une école de la vie.....78
B. Techniques et technologies de communication.....79
L'arrivée d'Internet et l'impact de la possibilité de communications électroniques et instantanées.....80
C. Langages et modes d'expression.....84

L'invention de mots....84
Le mélange des langues 85
Crypter l'information....88
Les « logos » des sound systems....90
D. Vers une cybercommunauté....92
Communiqués et reports.... 92
E. Humains et non-humains....93
Les chiens....93
Les outils de production du son et des lumières.... 94
Les infrastructures....95
Les moyens de déplacement.... 96
Les objets divers....96
Matériel de location.... 97
F. Les réseaux du commerce de psychotropes.... 98

IV. L'environnement dans le mouvement, le mouvement dans son environnement : processus de différenciation d'une subculture dans la société environnante. 99

(Partie réalisée dans le cadre du cours « Conceptions de l'environnement » de Mme Lacaze, master 2, premier semestre)

A. Utiliser autrement le temps et l'espace....102
Le temps....103
L'espace....104
Le cadre de la fête.... 104
Créer un cadre surréaliste....107
Le concept de TAZ ou Zone Autonome Temporaire et l'esthétique pirate....110
L'espace, liberté absolue pour les travellers....111
B. La société environnante comme « matière première »....113
Les logos.... 113
La décoration des sites festifs.... 114
C. Un autre espace pour s'affranchir de la culture dominante.... 115
La danse pour libérer les corps 116
Un mode de vie alternatif....117

D. Sentiment d'authenticité et idéal d'autarcie culturelle.....118

V. La dimension symbolique : significations sociales dans l'univers des free parties 122

(Partie réalisée dans le cadre du cours « Modes sociaux de signification » de M. Monnerie, master 2, premier semestre)

A. L'esthétique..... 122

La parure..... 123

Un retour aux sources par la transe et l'errance..... 124

Travellers : camions et haut-parleurs..... 125

Out of system 126

Protestation contre les forces de l'ordre..... 126

Futur, Robots et cyborgs..... 127

Futur et liberté 128

B. Le mythe des Spirale Tribe et des travellers 129

La force du symbole.....131

L'invention de l'image de la « spirale »..... 131

L'expérience du dance floor : Connecting people..... 132

L' expérience du voyage et la figure du traveller.....133

C. Le spectacle vivant 136

La fête tekno, célébration de quoi?..... 136

Un spectacle sans discours..... 136

...et sans nom : L'anonymat des DJ..... 138

D. De l'artistique au politique.....138

E. L'underground comme réaction à un contexte social et sociétal..... 139

VI. Contribution à une réflexion théorique sur les contre-cultures. 145

Les contre-cultures dans l'histoire de l'occident.....145

Des chemins réempruntés..... 146

Des époques différentes..... 147

L'incompréhension générationnelle..... 148

La réappropriation de l'espace et du matériau culturel 151

La contre-culture, fonction autocritique.....151

L'expérience communautaire en réaction à l'individualisme..... 152

Conclusion..... **153**

Remerciements..... **156**

Lexique..... **157**

Bibliographie **159**

Index des auteurs et noms de personnes..... **163**

Table des matières..... **166**

Annexe : Sociogramme